

School of Theology at Claremont



1001 1336657

Philosophie scientifique

MULTIER, de l'Institut

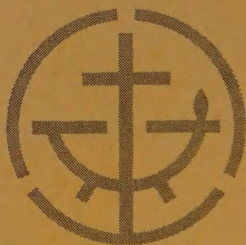
PIERRE-MAXIME SCHUHL

Professeur à la Sorbonne

Le merveilleux la pensée et l'action



FLAMMARION



Theology Library

SCHOOL OF THEOLOGY
AT CLAREMONT
California

From the library
of
Professor Philip Merlan
1897-1968

À prof. Gorlan

avec mes meilleurs souvenirs

Hef

Le merveilleux
la pensée et l'action

DU MÊME AUTEUR

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Dans la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine* (P. U. F.) :

PLATON ET L'ART DE SON TEMPS, 1933. Deuxième édition revue et augmentée, 1952. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Ambatielos).

ESSAI SUR LA FORMATION DE LA PENSÉE GRECQUE, INTRODUCTION HISTORIQUE A UNE ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE PLATONICIENNE, 1934. Deuxième édition revue et augmentée, 1949. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques (Prix Victor Cousin), l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Ambatielos) et l'Association des Études grecques (Prix de l'Association).

LA FABLE PLATONICIENNE, 1947. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Delalande-Guérineau).

Dans la *Nouvelle Encyclopédie philosophique* (P. U. F.) :

MACHINISME ET PHILOSOPHIE, 1938. Deuxième édition revue, 1947.

Dans la *Collection « Pour connaître la pensée »* :

LA PENSÉE DE LORD BACON, 1949.

Dans la *Collection des textes philosophiques* :

TROIS ESSAIS DE MONTAIGNE, édités et commentés en collaboration avec M. G. GOUGENHEIM, professeur à l'Université de Strasbourg, 1951.

BF
15
35
Bibliothèque de Philosophie Scientifique

Directeur : PAUL GAULTIER, de l'Institut

PIERRE-MAXIME SCHUHL

Professeur à la Sorbonne

Le merveilleux

la pensée et l'action

FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PARIS - VI^e

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Copyright 1952, by ERNEST FLAMMARION.

Printed in France.

AVANT-PROPOS

Dans un ouvrage antérieur ⁽¹⁾ nous avons examiné l'évolution d'un certain nombre de thèmes imaginatifs qui ont traversé la doctrine platonicienne et sont parvenus jusqu'à nous, plus ou moins transformés. Nous considérons ici, d'un point de vue plus général, divers autres thèmes, dont plusieurs portent également l'empreinte de Platon. Nos préoccupations sont d'ordre psychologique encore plus qu'historique : il s'agit d'étudier l'imagination merveilleuse et de se mettre en état de la confronter avec la raison. Le mythe apparaît d'une part comme médication naturelle, catharsis, par la satisfaction donnée à des besoins obscurs, profonds, irrationnels ; d'autre part comme effort aussi pour comprendre, réduire, expliquer, donc germe de rationalité. Aristote le notait déjà : « Celui qui constate une difficulté et s'en étonne reconnaît son ignorance ; aussi l'ami des mythes est-il philosophe en quelque manière ; car le mythe est fait de merveilleux ⁽²⁾. » Imagination et raison s'opposent en particulier lorsque la première obéit à des postulats non critiqués qu'un rationalisme authentique rejette ⁽³⁾. Mais il y faut voir parfois des transpositions d'une même direction de pensée sur

(1) *Études sur la Fabulation platonicienne*, Paris, 1947.

(2) *Métaphysique* A 2, 982 b 18, : ὁ φιλόμυθος φιλόσοφος πῶς ἐστίν ὁ γὰρ μῦθος σύγκειται ἐκ θαυμασίων.

(3) Voir en particulier l'étude sur *Le thème de Gulliver*, plus bas, p. 74.

des plans distincts, plus ou moins proches du concret, et adoptant un langage différent (1).

Les thèmes choisis sont envisagés d'abord tels qu'ils se présentent lorsque la fantaisie se donne libre cours ; c'est, pour transposer une expression baconienne, le domaine de la *phantasia sibi permissa*, constituant une sorte de technique de l'impossible (2). C'est une des manifestations de ce sens de l'irréel, aussi indispensable et normal, selon M. Bachelard et le Dr Minkowski, que le sens du réel. D'autre part est examinée la transformation à laquelle doit se soumettre notre imagination pour être mise en prise avec le réel, comme si jouait alors quelque pédale d'embrayage psychologique, après le débrayage du rêve et de la rêverie (3) : passage capital à préciser car, si le merveilleux s'oppose à la science, c'est aussi pourtant lui qui la féconde. Pour arriver à créer une œuvre viable, en quelque domaine que ce soit, il est nécessaire de s'éloigner assez du réel pour le dominer, tout en restant assez près de lui pour ne pas le perdre de vue. Il faut comprendre qu'*autre chose est possible* que ce qui existe, sans aller jusqu'à dire que *tout est possible* (4) ; rare est, dans le domaine de l'action, le sens de la limite entre ces deux points de vue : c'est quand il tombe en défaut que se produit la chute des grands imaginatifs aux prises avec les faits, qu'il s'agisse de guerre, de politique ; ou d'industrie. Par contre, la fantaisie d'un Platon, si libre qu'elle paraisse, lui fait souvent rejoindre l'expérience avec une étonnante sûreté, et anticiper les réalisations les plus modernes : sa géométrie semble

(1) Voir plus bas la fin de l'étude sur *La psychologie du merveilleux*.

(2) « L'imaginaire précède le réel », écrit de même le Dr Juliette BOUTONIER (*Exploration de l'imaginaire*, Psyché, n° 16, 1948, p. 151.)

(3) Voir sur ce point les remarques de J. P. SARTRE dans *L'Imaginaire* et cf. plus bas, p. 149.

(4) Voir notre exposé sur *Bacon* au Centre de Synthèse (*Quinzième Semaine*, 1950, p. 41 sq.), et les remarques de H. LE LIONNAIS (p. 56-60) Cf. R. LACROZE, *La fonction de l'imagination*, 1938, p. 83 ; M. PRADINES, *Traité de Psychologie générale*, 3, 1948, *passim* ; Dr E. MINKOWSKI, *La réalité et les fonctions de l'irréel*, L'Évolution psychiatrique, 1950, I, p. 59.

prévoir la cristallographie ⁽¹⁾, sa fiction d'une drogue d'angoisse évoque invinciblement nos médications pharmacodynamiques les plus récentes ⁽²⁾ ; et l'emploi qu'il fait des mythes de Géryon et de Briarée montre en lui un précurseur des pédagogues modernes qui proposent comme idéal l'ambidextrie ⁽³⁾. Ce don si rare de rejoindre le réel sans s'y soumettre est sans doute une des raisons de l'influence politique considérable qu'a exercée une pensée d'apparence aussi utopique que la sienne ⁽⁴⁾, et nous offre une raison de plus de l'étudier, s'il est vrai que nous ayons besoin surtout d'esprits aussi libres et généreux que réalistes au meilleur sens du mot ⁽⁵⁾.

* * *

Dans l'esprit qui s'abandonne à la rêverie, on le sait de longue date, les images prolifèrent, le désir se satisfait, la crainte se réalise. (« J'ai pleuré dans mon rêve », chantait Heine) ; le geste se prolonge, ou s'ébauche, et le mythe en naît, pour n'être rationalisé qu'ensuite. Si l'on nous permet de nous répéter, « l'homme joue sa pensée dans le rite et l'histoire dans le mythe avant de la concevoir dans l'abstrait » ⁽⁶⁾. C'est ainsi que le geste de la fileuse donne lieu à la légende d'Ariane ; et, à un degré supérieur d'élaboration, au mythe d'Ananké ⁽⁷⁾. A condition de ne jamais oublier les constantes interférences et transmutations des éléments sociaux et des éléments individuels, dont les conflits et les accords se règlent en chacun de nous, on peut dire qu'affectivité et

(1) Voir plus bas, II, 16, p. 141.

(2) Voir plus bas, II, 17, p. 150.

(3) Cf. III, 22, p. 182.

(4) Voir plus bas, II, 18, p. 155.

(5) Voir notre *Machinisme et philosophie*, 2^e éd., p. XII-XV.

(6) *Essai sur la formation de la pensée grecque*, 2^e éd., p. XVI. Cf. les vues de M. LEENHARDT, *Do KAMO*, 1947, p. 246, et de G. GUSDORF, *Mythe et Philosophie*, R. M. M. 1951, p. 171.

(7) Voir plus bas, p. 126 et 129.

gesticulation (externe et, si l'on peut dire, interne) sont les deux facteurs qui offrent sans doute le meilleur fil conducteur dans les labyrinthes de l'imagination. Le merveilleux, c'est une attitude, une conduite, en même temps qu'une pensée. Le merveilleux, c'est avant tout le regard émerveillé ; mais c'est aussi l'action improbable, celle qui redresse le destin ⁽¹⁾.

(1) Le présent volume réunit des essais inédits et des articles publiés précédemment dans plusieurs périodiques, dont la liste est donnée par la Note de la page 215. On trouvera page 217 un tableau des principales abréviations utilisées.

LIVRE I

LE MERVEILLEUX,
L'AFFECTIVITÉ ET LES IMAGES

I

PSYCHOLOGIE DU MERVEILLEUX (1)

Le domaine du merveilleux est un domaine immense. Pour l'explorer en un temps limité, il faudrait être soi-même un magicien. Il n'y a pas seulement un merveilleux féerique, poétique : il y a un merveilleux religieux, un merveilleux scientifique et parascientifique ; et sans doute aussi un merveilleux politique et utopique ; mais l'examen de tous ces aspects demanderait une longue série d'études. Entre tous les itinéraires possibles pour explorer ce monde, il faut choisir. En guise d'introduction, nous présenterons quelques vues sur l'évolution du merveilleux littéraire, pour aborder ensuite les problèmes psychologiques et plus généralement philosophiques que nous aurons vus se dégager.

Si nous nous reportons par la pensée au début de ce siècle ou à la fin du dernier, nous constaterons qu'à cette époque on ne s'intéressait guère au merveilleux. Sans doute on savait bien que le merveilleux avait joué un rôle important en littérature ; et même il y avait là-dessus de savantes thèses. C'est ainsi qu'en 1915 fut présentée à la faculté de Lausanne, en vue du doctorat ès lettres, une dissertation sur le merveilleux dans la

(1) Cette étude est le remaniement d'une communication présentée à l'Académie des Sciences morales le 29 octobre 1945.

littérature française depuis 1800, qui se lit encore avec un certain intérêt ⁽¹⁾.

Empruntons-lui, au moins provisoirement, cette définition : « Nous appellerons merveilleux, fantastiques et surnaturels les phénomènes à la fois exceptionnels et inexpliqués, les faits réels ou les représentations illusoires, qui nous frappent par leur caractère de rareté et qui nous paraissent en contradiction avec l'ensemble des lois connues régissant le monde extérieur, objectif, ou la chaîne de nos représentations subjectives » (p. 13).

Ce livre, disions-nous, est assez bien fait. Et cependant il nous déçoit quelque peu. On voit que pour l'auteur le merveilleux est une chose morte, périmée, une survivance, une curiosité. Il s'y intéresse surtout du point de vue de la technique littéraire de l'évolution des genres ; et il se contente de noter cette « constatation paradoxale que le merveilleux a cristallisé en genre au moment où la foi au merveilleux disparaissait devant les tendances de l'esprit positif » (p. 259). Peut-être, nous le verrons, peut-on aller un peu plus loin. En tous cas il y a là les éléments d'un problème psychologique et philosophique.

Ce problème apparaîtra bien mieux encore quand nous nous serons rappelé un certain nombre de faits. Le plus frappant est la renaissance du merveilleux qu'ont connue les dernières années. Cette renaissance était préparée depuis longtemps par l'œuvre d'un Maeterlinck, d'un Alain Fournier, par celle d'un Cocteau, d'un Breton, d'une Giraudoux, d'un Luc Durtain en France, par celle d'un Rilke, d'un Lawrence, d'un Kafka à l'étranger ; mais c'est surtout au milieu des heures sombres que l'on s'y attacha, et que l'on vit paraître quantité d'autres œuvres où l'imagination se donnait libre cours, et vers lesquelles

(1) H. MATTHEY, *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800 (Contribution à l'étude des genres)*, Lausanne, 1915. Cf. L. FIGUIER, *Histoire du merveilleux*, Paris, 1860 ; P. V. DELAPORTE, *Du merveilleux dans la littérature française sous Louis XIV*, Paris, 1891.

se porta le grand public, comme s'il avait senti que pour compenser les duretés de la réalité, il fallait laisser vagabonder la folle du logis, et élaborer une technique de l'impossible afin de ne pas se laisser accabler par le joug des nécessités ; au milieu d'un présent douloureux, il se complaisait d'ailleurs aux rêveries délicates, charmantes ⁽¹⁾ — se détournant du merveilleux fantastique, horrifique, auquel il revient parfois aujourd'hui. C'est en effet un caractère essentiel du merveilleux que l'ambivalence, ou, si l'on préfère, la bipolarité : car il est le domaine des enchantements, des charmes, des ravissements, avec le sens aimable, plaisant et agréable qu'ont pris ces mots ; mais il est aussi celui des épouvantements ou du moins, à la limite, celui du frémissement, du frisson — ou pour employer des termes étrangers difficiles à traduire : du « thrilling », du « schauderhaft » — ils désignent des impressions du même ordre. « D'un côté, écrit Victor Hugo, le fantastique, de l'autre le fantasque, qui n'est autre chose que le fantastique riant... Ce qui s'appelle aujourd'hui, selon que c'est l'un ou l'autre versant du rêve, mélancolie ou fantaisie, est nécessaire à la vie profonde de l'art » ⁽²⁾.

Or, si l'on examine d'un peu plus près l'histoire littéraire, on s'aperçoit que de tels retours de fortune sont loin d'être exceptionnels en ce qui concerne le merveilleux ; bien plus, il semble qu'ils soient de règle, et que l'on puisse presque énoncer une loi d'alternance, assez analogue à ce que Bergson appelait, dans un autre domaine (celui de la mystique et de la technique), une loi de double frénésie : il suffit en effet d'y réfléchir un peu pour se rendre compte que l'on voit se succéder à travers les âges des périodes de création, où le merveilleux se donne libre cours, et d'autres périodes où ces

(1) Voir, par exemple, *Sylvie et le fantôme*, d'Alfred Adam, et le *Grand Poucet*, de PUGET.

(2) *Promontorium Somnii*, p. 302-309 ; voir J. B. BARRÈRE, *La fantaisie de Victor Hugo*, Paris, 1949, p. xxix-xxx.

thèmes fabuleux sont rationalisés, où l'on n'en retient qu'une matière poétique, un mythe, un symbole. Dans l'histoire de l'art, on relèverait des oppositions analogues et des alternances similaires entre ce que M. W. Deonna appelle « l'esprit primitif » et « l'esprit classique » ⁽¹⁾.

Une telle oscillation est peut-être à la base de l'alternance entre ce que nous appelons périodes romantiques et périodes classiques, opposition qui ne s'applique pas seulement au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle européens, mais paraît pouvoir être généralisée : l'explorateur Frobenius a bien pu classer les contes africains en contes classiques et contes romantiques ⁽²⁾.

C'est ainsi que l'Antiquité grecque a connu d'abord une période fort éloignée, et qui nous est presque inaccessible, où les légendes de la mythologie furent créées : pas plus que nous, les Grecs ne voyaient surgir de la mer le cortège d'Amphitrite, des Tritons et des Nymphes ; pas plus que Botticelli plus tard, ils ne voyaient Aphrodite surgir de l'écume marine autrement qu'en rêve. Cette période créatrice nous échappe, et ne se révèle qu'aux patientes investigations des archéologues, des historiens, des philologues ; nous n'atteignons de plain pied qu'une seconde période (qui comprend toute la littérature antique) où ces légendes furent élaborées, édulcorées aussi, par des poètes qui n'y croyaient plus.

Déjà Homère par exemple ne donne plus sous leur aspect brut les légendes que reconstituent pour nous les érudits ; ainsi, il transforme en tableaux de genre, en scènes galantes les épisodes hiérogamiques, c'est-à-dire les narrations relatives à l'union sacrée des divinités, telles que Zeus et Héra, Aphrodite et Éros, qui jouent

(1) Les vues de M. DEONNA sont exprimées dans sa communication au II^e Congrès d'esthétique de Paris, 1937, II, p. 84, dans ses articles de *La Revue philosophique*, 1936, p. 296 et du *Journal de psychologie*, 1937, p. 45 ; enfin, dans son livre intitulé : *Du miracle grec au miracle chrétien*, I, 1945. Voir aussi sur *Primitivisme et classicisme* les études groupées dans la revue *Recherche*, 1947, n° 2 (Office international des musées).

(2) Cf. aussi Adrien DE MEEUS, *Le Romantisme*, Paris, 1948.

un rôle considérable dans les cultes mystérieux de la fécondité ⁽¹⁾.

Il en est de même dans le domaine de l'Art : sous le ciseau des grands sculpteurs, Chimères même et Gorgones perdent leur aspect hideux, grimaçant, horrifiant ⁽²⁾. Qu'on se rappelle le joli bronze de Praxitèle qui représente Apollon Sauroctone, c'est-à-dire tueur de lézard : appuyé à un arbre, un jeune éphèbe, figuré avec cette grâce séduisante qu'imitera Donatello, guette un petit lézard qui grimpe sur le tronc. Voilà ce que sont devenus l'archer tueur de monstres et le serpent Pytho. Comme le dit M. Ch. Picard dans son livre sur la sculpture au ^v^e et au ^{iv}^e siècle : « Chaque époque de la Grèce, depuis Homère, a usé, pour les interprétations du merveilleux successivement mises en service, de sa forme favorite d'illusion, ce que nous nommons tour à tour nos « vérités ». Chaque siècle a compris probablement le mystère du divertissement d'Apollon sauroctone à sa façon » ⁽³⁾.

De même au théâtre, Aristophane et Euripide ne considèrent l'apparition sur la scène du *deus ex machina* — disons plutôt du θεός ἀπὸ μηχανῆς — que comme un truc de théâtre, dont ils usent sans conviction, avec un sourire sceptique.

Platon enfin ressuscite (et, dans une certaine mesure, « resacralise ») la fonction fabulatrice, en créant, pour exprimer ses conceptions physiques et téléologiques, les admirables mythes que les philosophes de tous les temps n'ont pas cessé de méditer ; mais c'est sans trop y croire, et sans jamais se départir de son exquise, narquoise et profonde ironie ⁽⁴⁾.

(1) Voir plus bas, p. 127-128. Cf. pourtant les profondes remarques de F. ROBERT sur le merveilleux et l'expérience dans l'Illiade (*Homère* Paris, 1950, ch. I).

(2) Sur la Gorgone, voir F. ROBERT, *Thymélé*, p. 251, n. 8 : divinité crétoise déchue, elle devint démon chthonien.

(3) *Manuel d'archéologie grecque, Sculpture*, III-I, **, 1945, p. 532.

(4) Voir plus bas, p. 127 et 137.

Les Romains, eux, sont plus orientés vers une mythologie à forme historique ⁽¹⁾ que vers des fables merveilleuses ; sans doute leurs poètes empruntent aux Grecs leurs légendes ; mais de toute évidence un Ovide ne croit plus le moins du monde aux Métamorphoses que chantent ses vers — tout comme Horace se rit des terreurs qui introduisent dans le domaine du merveilleux :

*Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures portentaque Thessala rides* ⁽²⁾ ?

Le merveilleux reparait seulement bien plus tard, chez Lucien, qui n'en use que comme d'un procédé fantaisiste, ou chez Apulée, déjà moins rationaliste — ce qui suggéra à Charles Nodier — un des maîtres modernes du merveilleux — cette remarque pénétrante : « L'apparition des fables recommence au moment où finit l'empire de ces vérités réelles ou convenues qui prêtent un reste d'âme au mécanisme usé de la civilisation » ⁽³⁾.

Une évolution tout à fait analogue se reproduit au moyen-âge. Les romans bretons nous introduisent dans la forêt de Brocéliande, où règne l'enchanteur Merlin : « Le miracle est apparemment la seule loi de ce monde enchanté ⁽⁴⁾. » Dans la légende médiévale du lai d'Yonnet figure un voutour enchanté, qui est en réalité le père du héros ; et Wagner a adopté dans Lohengrin d'anciennes traditions relatives aux métamorphoses de chevaliers en cygnes. Mais ce merveilleux aussi ne nous est parvenu que sous une forme pour ainsi dire amortie ; car ces récits ont été élaborés par des poètes qui, tel Thomas ou Chrétien de Troyes, étaient aussi peu persuadés de la réalité de ces aventures fantastiques qu'Ovide l'était

(1) Cf. G. DUMÉZIL, *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 17 et 149.

(2) *Ep.*, II, 2, 208-209.

(3) *Réveries*, p. 78. Cf. MATTHEY, *op. cit.*, p. 61.

(4) LANSON et TUFFRAU, *Histoire de la littérature française*, p. 21.

du merveilleux païen. Si le merveilleux de Dante (1265-1321) est théologique et parfois presque scientifique, Le Tasse (1544-1595) aura recours à bien des procédés qui ne révéleront plus que de la technique poétique. Par contre le ^{xv}^e et le ^{xvi}^e siècle voient se développer de multiples formes de l'imagination merveilleuse ⁽¹⁾ ; la moins curieuse n'en est pas la croyance aux Démons, auxquels Ronsard consacre un hymne étrange, d'ailleurs riche en beaux vers, tels ceux où il raconte comment une nuit, au bord du Loir, alors qu'il allait voir sa belle, il fut rejoint par la Chasse sauvage et par un squelette à cheval. Il nous dit comment celui-ci l'aborda :

*« Me tendant une main pour me monter en croupe »...
Si fussé-je étouffé d'une crainte pressée,
Sans Dieu, qui promptement me mit en la pensée
De tirer mon épée et de couper menu
L'air tout autour de moy, avecques le fer nu :
Ce que je fis soudain, et si tôt ils n'ouïrent
- Siffler l'épée en l'air, que tous s'évanouirent
Et plus ne les ouïs, ni bruire, ni marcher... ⁽²⁾*

Par les traductions de Marsile Ficin, Ronsard a connu la démonologie de Michel Psellos ⁽³⁾ ; et ainsi le fantastique antique est venu rejoindre celui du moyen âge ⁽⁴⁾.

Bientôt c'est le sage et docte Bodin qui tombe dans la démonomanie, et lui consacre tout un ouvrage où il récuse en ces termes ceux pour qui la lycanthropie

(1) Sur la pensée magique du ^{xvi}^e siècle, voir R. LENOBLE, *Mersenne ou la naissance du mécanisme*, Paris, 1943, p. 83 et suiv. ; et les travaux de H. BUSSON, en particulier : *Sources et développement du rationalisme*. Parallèlement se développent les procédés de sorcellerie ; cf. E. JONES, *On the nightmare*, London, 1931, p. 223.

(2) *Hymne des Daimons* (1555), voir 347-348 ; voir l'édition critique et le commentaire de A. M. SCHMIDT, Paris, 1939, p. 64-65.

(3) *Ibid.*, p. 18 ; cf. SVOBODA, *La démonologie de Michel Psellos*, Paris, 1927.

(4) La complexité des éléments qui sont à la source du merveilleux médiéval ressort nettement de travaux comme celui de A. SCHEIBER, *Éléments fabuleux dans l'Eshkol Hakófer de Juda Hadasi*, REJ. 1948, I.

relève de la psychopathologie ⁽¹⁾ : « Plusieurs médecins voyant une chose si estrange, et ne sçachant point la raison, pour ne sembler rien ignorer, ont dict et laissé par escript, que la lycanthropie est une maladie d'hommes malades qui pensent estre loups, et vont courans parmy les bois. Et de cet advis est Paul Aeginet : mais il faudroit beaucoup de raisons et de tesmoings, pour démentir tous les peuples de la terre, et toutes les histoires, et mesmement l'histoire sacrée, que Theophraste, Paracelse, Pomponace ⁽²⁾, et mesmement Fernel, les premiers Médecins et Philosophes qui ont esté de leur aage, et de plusieurs siècles, ont tenu la lycanthropie pour chose très certaine, véritable et indubitable. Aussi est-ce chose bien fort ridicule de mesurer les choses naturelles aux choses supernaturelles, et les actions des animaux, aux actions et esprits des Daemons. Encore est plus absurde d'alleguer la maladie, qui ne seroit sinon en la personne du lycanthrope, et non pas de ceux qui voyent l'homme changer en beste, et puis retourner en sa figure. »

Rien ne fait apprécier mieux que de tels textes la haute valeur de l'admirable — on serait tenté de dire de l'héroïque — bon sens de Montaigne quand, au même moment, il écrit dans les *Essais* : « ...Est notre vie trop réelle et essentielle pour garantir ces accidents supernaturels et fantastiques. Combien trouvé-je plus naturel et plus vrai semblable que deux hommes mentent, que je ne fay qu'un homme en douze heures passe, quand et (c'est-à-dire avec) les vents, d'Orient en Occident? Combien plus naturel que notre entendement soit emporté de

(1) Jean Bodin, *La démonomanie des sorciers*, 1580 (1593, p. 201), et ap. JONES, *op. cit.* publié en 1930 *Les causes des merveilles de la nature*.

(2) M. H. Busson de Pomponazzi : il est frappant de voir comment, ou *Les enchantements* d'atonisme de Ficin, l'authentique aristotélisme de par opposition au bas p.d.e garde-fou à la pensée. Voir toutefois les Pomponazzi peut servir d'arsenne ou la naissance du mécanisme, Paris, réserves de R. LENOBLE, J. 1943, p. 112 et suiv.

sa place par la volubilité de notre esprit détraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balai, au long du tuyau de sa cheminée, en chair et en os, par un esprit étranger ? Ne cherchons pas des illusions du dehors et inconnues, nous qui sommes perpétuellement agités d'illusions domestiques et nôtres. Il me semble qu'on est pardonnable de mécroire une merveille, autant au moins qu'on peut en détourner et éluder la vérification par voie non merveilleuse.» (III-1, 1.)

D'autant plus grand est le mérite de Montaigne d'avoir su discipliner ainsi son imagination que, de son propre aveu, elle n'était pas moins portée qu'une autre à de telles rêveries : « L'âme qui n'a point de but établi, elle se perd... mon esprit faisant le cheval échappé, il se donne cent fois plus d'affaires à soi-même qu'il n'en prenait pour autrui ; et m'enfante tant de chimères et monstres fantasques, que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rôle, espérant avec le temps lui en faire honte à lui-même.» (I, VIII, 37.) « Je suis de moi-même non mélancolique, mais songe-creux », écrit-il encore (I, XX, 108) ⁽¹⁾.

Il en est de même dans tous les domaines : aux Offices, Piero di Cosimo (1462-1521) donne libre cours à sa fantaisie dans la représentation du monstre marin qui menace Andromède ; en 1494, la découverte, sur le rivage de la Méditerranée, d'une sorte de baleine est enregistrée sous des traits fabuleux sur une plaque de marbre apposée à Lucques sur la façade de l'église des Servi. Après l'œuvre extraordinaire de Jérôme Bosch (1462-1516) ⁽²⁾, le fantastique inspirera des pages étonnantes à Breughel (1530-1600).

(1) Cf. L. BRUNSCHVIGG, *Descartes et Pascal lecteurs de Montaigne*, Neuchatel, 1945, p. 15 et 16.

(2) Voir Ch. DE TOLNAY, Jacques COMTE, *Hieronimus Bosch*, éd. P. Tisné, 1947 ; L. V. BALDASS, *Bosch*, éd. Schroll à Vienne ; P. FIÉRENS *Le fantastique dans l'art flamand*, Bruxelles, 1947 ; A. VERMEYLEN *H. Bosch*, Amsterdam, s. d. ; cf. B. CARRIERI, *Fantasia degli Italiani* 1939 ; et le catalogue de la *Mostra del Demoniaco nell'Arte*, 1952.

Mais Cervantès tourne en ridicule le merveilleux des romans de chevalerie et en purge l'âge classique (1604). Au théâtre le merveilleux shakespearien veut seulement nous rappeler qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre que dans nos philosophies ; spectres, fantômes, sorcières, et les farces de Puck, le lutin, ne suffisent pas à dérationnaliser profondément l'univers ; et la vengeance d'Obéron reste assez symbolique : « Les sorciers se retirent des affaires, et Prospéro, comme Faust, jette ses livres de magie :

« *This rough magic I here abjure* »¹.

L'œuvre de Bacon, après le livre de J. B. Porta, est bien caractéristique : à la magie se substitue la magie naturelle (2). Il suffit de rappeler la sévérité que manifestent à l'égard de l'imagination les Cartésiens (3) et Pascal : l'étude de Malebranche sur la communication contagieuse des imaginations fortes est un modèle de lucidité — en attendant les *Pensées* de Bayle sur la Comète et l'*Histoire des Oracles* de Fontenelle. Paul Hasard a souligné l'importance d'un ouvrage critique du hollandais Balthasar Bekker, *De betoverde weereld*, ou le *Monde enchanté* (1691), bientôt traduit en français (1694). Seul le merveilleux scientifique, qui s'est manifesté dans l'*Utopie* de Morus (1518) et dans la *Nouvelle Atlantide* de Bacon (1622) (4), se maintient dans le *Voyage dans la lune* de Cyrano de Bergerac en attendant *Robinson Crusoé* et *Micromégas* (1719-1747). Le merveilleux fantastique ne fournit plus que thèmes à grands spectacles, comme dans la *Psyché* de Corneille et Molière,

(1) *Tempest*, V. 1, v. 50-51 ; ap. V. JANKÉLÉVITCH, *Du mensonge*, p. 52.

(2) Voir notre *Pensée de Bacon*, Paris, 1949, pp. 43 et 67.

(3) « Ceux qui, en effet, ignorent les vraies causes des choses confondent tout, et, sans aucune protestation de leur esprit, forgent aussi bien des arbres que des hommes parlants, imaginent des hommes naissant de pierres aussi bien que de liqueur séminale, et des formes quelconques se changeant en d'autres également quelconques. » *Ethique*, I, 8, sc. 2.

(4) Sur l'*Utopie* et ses rapports avec le fantastique, v. le livre de R. RUYER, Paris, 1950.

ou machines de théâtre, comme le monstre de *Phèdre* ; la métamorphose de Sosie et d'Amphitryon ne fait que prêter à rire ; seule provoque encore le frisson, dans *Don Juan*, « la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante », comme dit Sganarelle dans la Scène du Commandeur (V, 2) (1). Le merveilleux est bientôt relégué dans les *Contes* de Perrault, dans ceux de Mme d'Aulnoy et de Mme Leprince de Beaumont, qui raconte si joliment l'histoire de la Belle et de la Bête. Sans doute, comme dit La Fontaine : « Si Peau d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême », mais on le conte rarement, et on n'y croit plus.

L'antiquité, voltairisée, perd toute étrangeté. Rares sont ceux qui éprouvent encore l'attrait du mystère. Et pourtant Voltaire lui-même sent bien qu'il manque un élément de poésie au monde rationnel et un peu sec du XVIII^e siècle ; il écrit, dans *Ce qui plaît aux Dames* :

*On a banni les démons et les fées ;
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité.
Le raisonner tristement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité :
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.*

Mais bientôt une revanche se prépare. Elle s'annonce dans un passage des *Veillées du Château*, de Mme de Genlis :

« Quel ouvrage lisez-vous ? — Maman, c'est *Le Prince Charmant et la Princesse Gracieuse*. — Un conte de fées ! Comment une telle lecture peut-elle vous plaire ? — Maman, j'ai tort ; mais j'avoue que les contes de fées m'amuse. — Et pourquoi ? — C'est que j'aime ce qui est merveilleux, extraordinaire ; les métamorphoses, les palais de cristal, d'or et d'argent, tout cela me paraît joli (2). »

(1) Voir pourtant ce que nous disons plus bas (p. 103) du parc de Versailles.

(2) Cité par HASARD, *Les livres, les enfants et les hommes*.

Dès 1716, Leibniz avait décelé ce retour dans la page que voici :

«...C'est un malheur des hommes de se dégoûter enfin de la raison même, et de s'ennuyer de la lumière. Les chimères commencent à revenir et plaisent; parce qu'elles ont quelque chose de merveilleux. Il arrive dans le Pays philosophique ce qui est arrivé dans le Pays poétique. On s'est lassé des Romans raisonnables, tels que la *Clélie* françoise ou l'*Armène* allemande; et on est revenu depuis quelque temps aux Contes des Fées (1).» Kant aura beau critiquer les rêves du visionnaire Swedenborg comparés aux rêves des métaphysiciens dogmatiques (2), le goût populaire comme celui de son élève Herder va dans le sens qu'il condamne (3). Quand la génération du *Sturm und Drang* (après l'explosion des œuvres sentimentales qui paraissent avec éclat entre 1769 et 1781) se convertit au classicisme antique avec Goethe parti pour l'Italie, avec Schiller, avec Herder (4), les jeunes Romantiques viennent mener à leur place le combat contre la pure raison : « Parce que personne ne s'est préoccupé de leur inculquer cet ensemble de réflexes qu'on appelle savoir-vivre ou politesse, leurs cerveaux exercés à penser juste se mettent à rêver faux. Ainsi les causes psychologiques et les causes sociales concourent à faire des jeunes intellectuels des isolés au sein d'une société que les difficultés économiques et le goût du miracle sont en train de trans-

(1) Cinquième écrit de M. Leibniz, en réponse à la quatrième réplique de M. Clarke, § 114 (éd. Erdmann, p. 777 a).

(2) *Die Träume eines Geisterschäfers, erläutert durch die Träume der Metaphysik*. 1766; Hartenstein, II, 325; et *Les rêves d'un visionnaire*, trad. éd. Vrin.

(3) HERDER publie en 1769 *Les forêts critiques*, qui contiennent un éloge des Primitifs; en 1771, son mémoire sur l'origine du langage. Cf. H. BRUNSCHVIG, *La crise de l'État prussien à la fin du XVIII^e siècle et la genèse de la mentalité romantique*, Paris, 1947 (p. 108 et 109). — De même c'est aux contes populaires que Carlo Gozzi emprunte les thèmes de son théâtre fabliesque.

(4) *Ib.*, p. 112-113.

former... L'homme un peu supérieur à la moyenne, écrit Wackenroder à Tieck, « ne peut pas vivre dans ce monde sec, aride et pitoyable. Il est obligé de se créer un monde idéal qui le rende heureux ⁽¹⁾. » On voit d'abord fleurir le merveilleux pseudo-scientifique de Mesmmer : la notion de magnétisme, avant de séduire Hoffmann ⁽²⁾, charme Novalis qui, élève du minéralogiste Werner, voit les esprits enchaînés par l'inertie de la matière, la nature enrichie par l'habitude, la force galvanique, vivant par delà la nature, ville magique pétrifiée ; dans le conte de *Klingsohr*, Fable utilise électricité et magnétisme pour réveiller la vie. On retrouve des idées analogues chez Shelley, chez Schelling, peut-être aussi chez Hahnemann, le fondateur de l'homéopathie : la science paraît encore à ce moment pouvoir satisfaire l'élément affectif de l'imagination. M. Bachelard a montré que c'est en réagissant contre cet élément, en l'éliminant, que la science moderne s'est constituée ⁽³⁾ ; mais nous essaierons de montrer qu'il reparait chez nos vulgarisateurs contemporains. C'est bientôt un véritable déchaînement : l'Angleterre voit fleurir le roman noir ; le *Sturm und Drang* ressuscite le merveilleux médiéval, qui s'épanouit chez les conteurs romantiques ; et G. Schlegel note, à juste titre, que d'un retour au merveilleux populaire doit résulter une réviviscence du merveilleux antique, terni par tant d'intermédiaires (*Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide*, 1807.)

En ce qui concerne le merveilleux, il semble que la première génération romantique française — à part quelques épisodes — se rattache encore essentiellement au classicisme. C'est bien encore ce que Goethe pensait de Hugo d'après ses premières œuvres : « La raison,

(1) *Ib.*, p. 180 et 184 ; réf. à Wackenroder, II, 129-165.

(2) Voir. P. SUCHER, *Les sources du merveilleux chez E. T. A. Hoffmann*, Paris, 1912 ; cf. J. F. A. RICCI, *Hoffmann, l'homme et l'œuvre*, Paris, 1948.

(3) *La formation de l'esprit scientifique*, 1938.

dit-il à Eckermann, empêche Hugo et ses amis de céder à la magie de l'imagination (1).» Par contre, le merveilleux le plus romantique apparaît chez Balzac après la traduction des Contes d'Hoffmann en 1830 (2), et chez Nerval. Le symbolisme, à son tour apparaît comme l'héritier du merveilleux romantique, dont il est une atténuation : *Le corbeau* de Poë, par exemple, est à la limite des deux.

Ce goût du merveilleux se prolonge jusqu'à nous sous les formes les plus diverses. Les sentiments que doit refouler la science se déploient dans la poésie : il est caractéristique de voir comment M. Bachelard, après avoir, dans ses belles études sur la *Formation de l'esprit scientifique* (3), dénoncé les extensions abusives des images animistes, substantialistes ou autres, qui faisaient dévier la pensée de tant de savants au XVIII^e siècle, il est caractéristique de le voir passer de la critique des sciences à la critique littéraire, d'un point de vue toujours psychologique, et construire ce qu'il appelle une psychanalyse du feu et de l'air, de l'eau et de la terre (4).

Il ne saurait être question d'épuiser toutes les formes du merveilleux dans la littérature contemporaine. Quelques exemples suffiront, qu'il s'agisse de la poésie du domaine enchanté, du paradis perdu, qu'Alain Fournier a évoqué dans le *Grand Meaulnes*, où le réel n'est vu qu'à travers un rêve qui le rend difficile à situer dans l'espace (d'où naît une des formes du pathétique de ce livre), de l'*Oiseau Bleu* de Maeterlinck, transposition mythique du *Trésor des Humbles*, avec son voyage

(1) Cité par Maxime CHASTAING, *Le romantisme de Marcel Proust* (Cahiers du Rhône).

(2) V. Louis Lambert, *Séraphita* et *La peau de chagrin*, qui fait allusion à la *Princesse Brambilla*. Cf. P. CASTEX, *Le conte fantastique en France*, Paris, 1951.

(3) Auxquelles il donna pour sous-titre : *Contribution à la Psychanalyse de la connaissance objective*.

(4) Voir G. BACHELARD : *Psychanalyse du feu*, *L'eau et les rêves*, *L'air et les songes*, *La terre et les rêveries de la volonté*, *La terre et les rêveries du repos*,

au pays des Morts, aux Limbes, au pays des Maladies, entrepris en compagnie des objets animés et des animaux domestiques ; du petit Mao de Luc Durtain, qui, avec une clef de soleil, ouvre la porte du jardin enchanté pour aller chercher l'escarboucle merveilleuse ; du théâtre fantaisiste de Giraudoux, évoquant dans *Intermezzo*, dans *Electre*, dans *Ondine*, les présences mystérieuses qui nous entourent, ou des rencontres apparemment fortuites auxquels André Breton se plaît à donner une signification profonde.

* *

Du merveilleux poétique et fantaisiste, on passe très vite au fantastique, où l'ambiance n'est plus d'émerveillement amusé, mais d'angoisse inquiète et tragique : c'est l'ambiance de Rilke, de Kafka, et celle de Lawrence, avec cette sensibilité extraordinaire à ce qu'il appelle les modes inconnus de l'être, lui qui n'oublie jamais, comme dit Aldous Huxley : « la sombre présence de l'altérité, la divine altérité ». C'est encore le merveilleux policier et le merveilleux parascientifique, dont nous reparlerons.

* *

On voit que l'exclusion du merveilleux n'est jamais très longue, et qu'il reparait quand il semble condamné. En plein milieu de ce qu'on a appelé la période « scientifique », en 1881, R. L. Stevenson notait : « Il y aura toujours des heures où nous refuserons d'être satisfaits par les explications scientifiques, et où nous exigerons à la place quelque image palpitante de notre état pour représenter l'élément trouble et incertain dans lequel nous vivons, et satisfaire à la raison par les moyens de l'art (1). »

(1) *Pans pipes, virginibus puerisque*, p. 185 (éd. Chatto et Windus). « Il n'est pas possible de toujours raisonner, pas plus que de ne jamais dormir », écrit justement Mlle Juliette BOUTONNIER (*Exploration de l'imaginaire*, Psyché, n° 16, 1948, p. 151).

Tels sont les faits qu'il était nécessaire de signaler pour commencer. Cette constante résurgence du merveilleux, qui ne disparaît jamais pour longtemps, qui revient par la fenêtre lorsqu'on l'a chassé par la porte, pose un problème qui dépasse l'histoire littéraire, et qui exige qu'on se retourne vers la psychologie et la philosophie.

Le problème a été examiné peu avant la guerre par Lucien Lévy-Bruhl dans son livre sur *la Mythologie primitive*. Il nous apporte une réponse qu'il va nous falloir étudier ; car elle nous présente un certain nombre d'éléments qui nous amèneront à approfondir la question. Nous aurons à voir ensuite s'il ne nous faut pas dépasser ce point de vue, et dans quel sens il convient de nous orienter.

Dans son livre, L. Lévy-Bruhl n'hésite pas à rapprocher les contes de Perrault des mythes australiens et papous. Il cherche alors à préciser les causes de l'attraction qu'ils exercent et écrit à ce sujet : « ...Peu de personnes, chez nous, se montrent insensibles au charme de ces contes. Grands et petits s'y plaisent également. Sans doute on ne les met pas en balance avec les chefs d'œuvre des littératures, classiques ou modernes. Mais ce qu'ils apportent, on sent, d'instinct, qu'il serait vain de le chercher ailleurs... La saveur qu'on y trouve est unique. D'où vient cette impression, si vive, et si générale ? — Précisément de ce qu'ils nous mettent en contact avec le monde fluide de la mentalité primitive ⁽¹⁾. » Pourquoi considérons-nous comme des impossibilités les transformations merveilleuses qu'ils nous décrivent ? « La raison en est, sans doute, au moins pour une part, dans le caractère rationnel de la civilisation que l'antiquité classique a établie et nous a léguée ⁽²⁾. » La réalité a été soumise aux lois de la nature et de la pensée logique : tout ce qui leur échappe cesse de

(1) *Op. cit.*, p. 315.

(2) *Ib.*, p. 317.

faire partie du réel. Mais cette exclusion a été longue à établir, et n'est ni universelle, ni inébranlable. « Ainsi cette exclusion, bien que rationnelle, ou plutôt parce que rationnelle, comporte, même là où elle est habituelle, une contrainte, et, selon l'expression courante, un refoulement. Ces tendances, laissées à elles-mêmes, pousseraient l'esprit dans une tout autre voie. Pour y résister sans faiblir, il lui faut surveiller jusqu'à ses moindres démarches et se faire constamment une sorte de violence.

Là se trouve la raison profonde du charme qui l'attire vers les contes du folklore, et la séduction de leur langage. Dès que nous y prêtons l'oreille, cette contrainte est suspendue, cette violence fait trêve. En un instant, d'un seul bond, les tendances refoulées regagnent le terrain perdu. Quand nous écoutons ces contes, nous abandonnons voluptueusement l'attitude rationnelle, nous ne sommes plus soumis à ses exigences... Ce relâchement, tout le temps qu'il dure, nous flatte au plus profond de nous-mêmes... C'est plus qu'une récréation. c'est une détente. La jouissance qu'elle nous procure va bien au delà du simple amusement » (1).

Et Lévy-Bruhl de conclure avec le poète :

*Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême* (2).

Ce texte fort intéressant mérite d'être étudié de près. Il nous apporte plusieurs éléments à retenir. Très caractéristique est la tendance dynamiste qui le domine : l'attrait du merveilleux serait dû à la détente qu'il procure à notre esprit, que l'exercice de la pensée rationnelle soumet à une contrainte pénible. A la pensée rationnelle Lévy-Bruhl oppose sa célèbre conception de la mentalité primitive, trop connue pour qu'il soit nécessaire de s'y attarder longtemps. On se rappelle qu'il la

(1) *Ib.*, p. 318.

(2) *Ib.*, p. 319.

définit par deux caractères essentiels : 1^o par l'indifférence à la contradiction (ce qu'énonce la loi dite de participation); 2^o par l'indifférence aux causes secondes et l'absence de toute causalité scientifique, à quoi se substitue l'action de forces douées d'une efficacité que l'on pourrait qualifier de magique. Cette attitude d'esprit paraît imperméable à l'expérience.

On sait aussi d'une part que Lévy-Bruhl lui-même a été amené à assouplir ses idées dans un sens que nous rappellerons un peu plus loin; et d'autre part, que ces conceptions, prises sous leur forme originale (et radicale) ont été appliquées, non sans succès, à la psychopathologie par Charles Blondel, dans son livre sur la *Conscience morbide*, et par M. Piaget, à l'étude de la mentalité enfantine; par d'autres, à l'étude de la pensée extrême-orientale ou de la pensée antique. Or, bien qu'aucun essai ne paraisse avoir été tenté en ce sens, il semble que le merveilleux entre dans les cadres ainsi définis avec une aisance étonnante, qui nous aidera à en saisir la nature.

Ceci nous frappe surtout à la lecture d'un certain nombre de textes, dont nous allons résumer les plus marquants. Commençons par des passages de deux auteurs français, dont l'un est Sainte-Beuve, et l'autre Mérimée. L'ordre chronologique n'a pas d'importance pour l'instant. Voici d'abord, parce que c'est le plus court, un résumé d'une *Lettre à l'Inconnue* du 14 novembre 1844.

Visitant les arènes de Nîmes, Mérimée a remarqué un charmant oiseau, un peu plus gros qu'une mésange, qui le fixe et le suit à tous les étages de l'amphithéâtre. Il en est de même le lendemain, de même encore un troisième jour. « Je me souvins alors, écrit-il à sa correspondante, que la duchesse de Buckingham avait vu son mari sous la forme d'un oiseau le jour de son assassinat, et l'idée me vint que vous étiez peut-être morte, et que vous aviez pris cette forme pour me voir. Malgré

moi cette bêtise me tourmentait, et je vous assure que j'ai été enchanté de voir que votre lettre portait la date du jour où j'ai vu pour la première fois mon oiseau merveilleux.» Or Lévy-Bruhl nous cite des quantités de récits analogues, où nous voyons des oiseaux et d'autres êtres animés ou inanimés, qui *sont* des hommes en réalité : dans cette étrange intuition de Mérimée, on saisit un des aspects les plus profonds du merveilleux à sa source.

Le texte de Sainte-Beuve (1834) présente un caractère analogue ; nous le trouvons dans *Volupté*, au tome II de l'édition Béziat, page 47. Arthur de Couaën, âgé de 7 ans, et sa petite sœur Lucie, sont élevés par leurs parents dans un manoir breton. Ils ont toujours entendu parler par leur mère de leur grand-mère maternelle, qu'ils n'ont jamais connue, une Irlandaise, Mme O'Neilly, de Kildare. « Une fois, comme on les avait vus, depuis plusieurs jours, s'enfoncer seuls dans une allée du bois au bout du jardin, on eut la curiosité de les suivre. Ils s'étaient fait un petit carré à part entouré de gazon, et un beau jasmin au milieu ; Arthur avait demandé au jardinier de le lui planter à cette place. A force d'entendre parler de l'Irlande et de Kildare à leur mère, ces enfants en étaient pleins, et la jeune sœur questionnait son frère qui y était né, comme s'il en avait su plus qu'elle. Arthur avait donc imaginé d'appeler *Kildare* ce lieu-là, qu'ils s'étaient choisi comme faisait Andromaque en Épire au souvenir de Pergame, et comme font tous les exilés. *Par une aimable idée de métamorphose, digne de la poésie des enfants ou des anges*, le beau jasmin du milieu figurait leur aïeule Mme O'Neilly, dont Mme de Couaën les entretenait sans cesse, et qu'elle regrettait devant eux. Chaque jour, *ils venaient danser avec le jasmin* et chanter à l'entour de lentes mélodies. Dans le bouquet matinal qu'ils offraient à leur mère, Arthur et sa sœur mêlaient un peu de la fleur de ce jasmin, pour qu'il y eût un souvenir, *un bonjour confus de leur grand'maman*,

mais sans que leur mère le sût, de peur de réveiller directement ses regrets d'absence. On découvrit à la fin tout cela. Ne vous semble-t-il pas en cet enfant, à travers un instinct de spiritualité et de prière, saisir une inspiration des fées mourantes, un souffle d'Ariel déjà baptisé ? » Par la suite les enfants sont amenés à Paris, dans un couvent. « Mme de Cursy, un jour, en traversant le jardin pendant l'office, les surprit, lui et sa sœur, qui psalmodiaient, à l'unisson des vêpres, cette espèce de couplet de l'invention d'Arthur :

*« Bon Dieu, rendez-nous la mer,
Et la montagne Saint-Pierre,
Et notre petit jardin,
Et grand'maman le jasmin. »*

Ce texte est peut-être plus remarquable encore que le précédent, parce qu'il est plus précis : le jasmin ne figure pas seulement l'aïeule, *il l'est* ; les enfants causent avec lui, en mêlant une fleur au bouquet qu'ils offrent à leur mère, pour qu'elle lui apporte « un bonjour confus » de leur grand'mère. Et Sainte-Beuve sent bien là, « dans cette aimable idée de métamorphose », un mélange un peu trouble de spiritualité avec un souvenir de « l'inspiration des fées mourantes ».

Les deux autres textes, non moins caractéristiques, sont plus longs, et nous n'en donnerons qu'un très bref résumé ; ce sont deux contes romantiques allemands : l'un de Tieck, *Le blond Eckbert*, l'autre de Hoffmann, *Le Vase d'Or*. Bertha, femme d'Eckbert, raconte à Walther, ami de son mari, son enfance malheureuse auprès de rudes bûcherons, sa fuite dans la forêt, où une vieille l'accueille dans une maison isolée que garde un chien, et où chante un oiseau magique. De là aussi elle s'enfuit, avec l'oiseau qui lui annonce un triste avenir, avec le chien dont elle a oublié le nom. Mais ce nom, Walther le connaît, (c'est le chien Strohmian) ce qui produit une impression de malaise. Eckbert,

jaloux, tue Walther. Bertha meurt. Eckbert désespéré finit par retrouver un ami, un confident : le jeune Hugo, qui bientôt le trahit. A son tour Eckbert s'enfuit dans une forêt, qui est celle même où jadis s'était réfugiée sa femme. A son tour il y rencontre la sorcière qu'elle lui avait décrite ; celle-ci lui révèle que Walther et Hugo *n'étaient autres qu'elle-même* et que Bertha était la sœur d'Eckbert. Ainsi résumé, le conte prend un aspect grand-guignolesque qui fait sourire ; mais l'art de Tieck est tel que l'impression qu'il évoque, toute d'inquiétude, de malaise et d'horreur, fait vibrer en nous quelque chose de très profond. Or cette identité de trois personnages divers entre tout à fait dans les cadres de ce que Lévy-Bruhl appelait la mentalité primitive. Il en est de même dans le *Vase d'Or*, où le loquet de l'archiviste Lindhorst se transforme en une vieille marchande de pommes, qui disparaît elle-même sous la forme d'un hibou ; et Hoffmann nous explique qu'il s'agit d'une puissante sorcière, fille d'un dragon.

Rien ne serait plus aisé que de multiplier de tels exemples : on en trouverait à foison, dans les métamorphoses antiques, dans les légendes médiévales, comme ce lai d'Yonnec où nous avons vu figurer un vautour enchanté, qui est en réalité le père du héros (1), dans les *Contes* de Perrault, de Mme d'Aulnoy, dans la *Belle et la Bête* de Mme Leprince de Beaumont, mais surtout chez les romantiques allemands, dans *L'Ondine* de La Motte-Fouqué, chez Novalis ou chez Clémens Brentano. « Dans ces contes », écrit justement Albert Béguin, « tout se transforme suivant les lois de l'imagination onirique, les personnages surgissent de terre à l'instant où se prononce leur nom ; ils se changent en rats et en oiseaux, se substituent les uns aux autres (2). »

Novalis, lui, nous donne son secret sous une forme

(1) Voir plus haut, p. 16.

(2) *L'âme romantique et le rêve*, p. 279.

abstraite : « Annuler le principe de contradiction, c'est peut-être la tâche suprême de la logique supérieure (1) ». Là encore nous retrouvons la loi suprême de la mentalité primitive. On retrouverait des thèmes analogues chez Nodier ou chez Nerval, dans *Aurélie* ou dans le charmant conte de *La Reine des poissons* ; chez Keats (*Lamia*) ou chez Coleridge, dans l'Albatros mystérieux auquel il est fait allusion dans *The Rime of the Ancient mariner*, chez des contemporains enfin, qu'il s'agisse de la *Lady into a fox*, de David Garnett, de l'*Irène* de Luc Durtain, reconnaissant son mari dans une mouette géante, ou de l'*Ondine* de Giraudoux. Ces cas suffisent à montrer dans la participation un des thèmes les plus constants du merveilleux, un de ses ressorts les plus efficaces. Rien n'est plus facilement admis par l'imagination enfantine : qu'on se rapporte à cette charmante page des *Marionnettes du Souvenir*, où Maurice Baring dit les angoisses, les pleurs, les hurlements irrépressibles provoqués chez lui, pendant sa petite enfance, par sa grande sœur Élisabeth qui, prétendant être une fée, le menaçait de le transformer en grenouille le jour, où, devenu grand, il épouserait Chérie, leur gouvernante, comme il était convenu entre eux (2).

Reste le second thème de la mentalité primitive : celui de la causalité magique, dont les exemples ne sont pas moins faciles à relever chez les anciens ou chez les romantiques ; c'est, entre autres, l'action sur la personne d'objets auxquels elle est reliée, plus même que par un lien de sympathie unifiante et solidarisante, par une sorte d'identité substantielle : on peut citer le tison de Méléagre, le rôle de l'ombre dans les cultes paniques en Arcadie d'une part (3) ; l'aventure de Peter Schlemihl

(1) Ed. Heilborn, 578 ; cf. Jean WAHL, *Novalis et le principe de contradiction*, ap. *Existence humaine et transcendance*, 1944, p. 106, ainsi que dans le recueil consacré par les Cahiers du Sud au *Romantisme allemand*, 1949, p. 161.

(2) Paris, 1948, p. 11-12 (traduction de *The Puppet show of Memory*).

(3) Voir notre *Formation de la pensée grecque*, 2^e éd., 1949, p. 79-81.

et l'histoire de la *Peau de chagrin* d'autre part ; tel est encore le troisième des *Contes musicaux* d'Hoffmann, *Le violon de Crémone*, où un lien si étroit unit Antonia, la fille du virtuose (le Conseiller Crespel) aux cordes de son stradivarius le plus précieux que, lorsque l'une d'elles vient à se rompre, la jeune fille meurt. A cette catégorie se rattachent les thèmes très anciens du portrait magique et de la statue magique : quand le *portrait ovale* des *Histoires extraordinaires* de Poë est achevé de manière à atteindre une ressemblance parfaite, le modèle meurt. Des thèmes voisins figurent dans le *Cheval de feu* du même auteur, jailli de la tapisserie où il figurait ; dans l'histoire du peintre Berthold d'Hoffmann (*L'église des Jésuites*), dans le *portrait de Dorian Gray*, qui se charge des tares du modèle et vieillit à sa place. Le vieux thème de la statue animée reparait de même chez Mary Shelley (*Frankenstein*) chez Brentano (*Godwi*), chez Arnim (*Isabelle d'Égypte*) ; chez Hoffmann (*Coppélius*) ; en France dans l'*Ève future* de Villiers de l'Isle Adam, dans la *Vénus d'Ille* de Mérimée : c'est le vieux thème de Pygmalion, de la statue du Commandeur de Don Juan, du Golem, qui apparaît aussi déjà en Chine dans un récit de Lie-Tseu ⁽¹⁾. Aujourd'hui les automates porte-torches et échansons jouent un rôle prédominant dans la magie de la *Belle et la Bête* de Cocteau ; et, bien que les spectateurs familiarisés avec l'usage des cellules photo électriques soient devenus moins sensibles à ce genre de merveilleux, ces artifices impressionnent encore une partie du public ⁽²⁾.

Il semble donc incontestable que les conceptions de Lévy-Bruhl sont susceptible d'être utilement appliquées à l'étude du merveilleux, dans laquelle elles permettent

(1) Voir GRANET, *La pensée chinoise*, p. 390.

(2) Cf. encore l'ouvrage déjà cité de P. SUCHER sur *Les sources du merveilleux chez Hoffmann*, et le livre d'Alfred CHAPUIS sur *Les automates dans les œuvres d'imagination*, Neuchâtel, 1948.

d'introduire un certain ordre, et qu'elles peuvent aider à unifier et à comprendre. Mais qu'en faut-il conclure? Qu'il y ait là une hypothèse de travail utile à envisager, on n'en disconviendra pas. Le poète Roland de Renévillle l'a bien senti, qui écrivait dans son *Expérience poétique* : « La conscience du primitif, de l'enfant, du poète et du mystique se meut dans un monde qui la réfléchit... Elle demeure sans notion d'une séparation réelle entre ce que nous nommons les réalités subjectives et les réalités objectives, si bien que des rapports magiques tendent à s'établir entre les uns et les autres. » (*Mythe et réalité*, p. 142.) « L'imagination », note J. P. Sartre de son côté, « n'obéit pas forcément au principe d'identité ⁽¹⁾. » Recoupement intéressant à relever, l'historien H. Brunschvig arrive à des conclusions toutes semblables à la fin de sa thèse, déjà mentionnée, sur *la crise de l'État prussien à la fin du XVIII^e siècle et la genèse de la mentalité romantique* : « Si l'on tentait de classer (les façons de penser en histoire), on recenserait d'abord une mentalité qu'on pourrait appeler naturelle, qu'on retrouve chez les enfants et chez les peuples primitifs. Elle se caractérise par un certain sens confus du mystère, par une conscience vague des limites de la connaissance et par une tendance marquée à la paresse. Elle fait intervenir le surnaturel à tout propos et préfère le miracle à d'autres explications moins immédiates. Les autres mentalités résultent d'une formation plus consciente de l'individu ; lorsqu'elle sont rationnelles, elles supposent un véritable enseignement, capable d'apprendre à penser aux enfants. C'est le cas de l'Aufklaerung en Prusse. Le rationalisme ne s'y maintient qu'au prix d'un effort constant ; tout le système repose sur la pédagogie et sur une propagande incessante... Lorsque celle-ci (la jeunesse) s'émancipe, lorsque s'effrite l'Aufklaerung, la mentalité naturelle,

(1) *L'imaginaire*, p. 120.

sous-jacente dans les masses populaires, reparaît et s'affirme (p. 299).»

Est-ce à dire que le merveilleux relève de la mentalité primitive comme la pensée de l'enfant? Que par conséquent la mentalité primitive n'est pas si étrangère qu'on avait pu croire à notre propre mentalité? Déjà bien des indices allaient en ce sens. Lévy-Bruhl lui-même m'a dit un jour comment le poète Verhaeren, après avoir lu les *Fonctions mentales*, lui déclara : « Mais c'est toujours ainsi que je pense ! » La conscience que l'abîme qui séparait les deux formes était moins grand qu'il avait pu paraître d'abord (voire même qu'il y avait continuité et interpénétration), apparaît dans les derniers volumes qu'il a publiés ⁽¹⁾ et dans ses *Carnets posthumes* ⁽²⁾. Cette conscience se joint à un sentiment plus net du rôle de l'affectivité — en particulier dans ce que Lévy-Bruhl appelle la *catégorie affective* du surnaturel. Et l'on peut se demander si la mentalité primitive n'est pas assez proche en somme de ce que Ribot appelait la logique du sentiment, un élément émotionnel pouvant suppléer, comme l'a noté également M. É. Souriau ⁽³⁾, à la généralité logique.

Avec ce rôle de l'affectivité nous abordons un autre point essentiel de la psychologie du merveilleux, qu'ont souligné à juste titre un certain nombre de psychologues et de psychanalystes.

Les Freudiens en particuliers (armés eux-mêmes d'une représentation quelque peu mythologique, mais assez frappante de la pensée) ont insisté sur le rôle des désirs inconscients, créateurs du rêve, et sur ce fait que les phénomènes mentaux qui interviennent le plus souvent ne sont pas des faits isolés, mais des groupes, des *complexes*. « Ces désirs inconscients, écrit Freud, je les considère, d'après les données fournies par l'analyse des

(1) Cf. *La mythologie primitive*, 1935, p. xv.

(2) Paris, 1949.

(3) É. SOURIAU, *L'abstraction sentimentale*, Paris, 1922.

névroses, comme restant toujours actifs, toujours prêts à manifester et à transmettre leur intensité aux impressions nouvelles (1).» Mais il ne faudrait pas limiter étroitement ces tendances, comme certains psychanalystes ont paru le faire : ainsi, au début de 1945, pendant une période dominée par de vagues inquiétudes, je relevai chez moi-même, coup sur coup, trois rêves d'angoisse au cours de trois nuits successives ; rêves dont le sujet n'avait aucun rapport avec l'objet même de mes préoccupations, sinon une nuance affective voisine.

A côté de l'angoisse, l'humiliation ou la vanité blessée peuvent intervenir ; c'est ainsi qu'en captivité un prisonnier qui rêvait à voix haute infligeait dans ses rêves des brimades humiliantes et des corvées désagréables aux camarades qui l'avaient taquiné dans la journée ; et il prêtait à ces officiers des grades de sous-officiers (2).

L'influence affective sur l'imagination se manifeste clairement dans des contes comme ceux du *Petit Poucet*, dans des poèmes comme *Erlikönig* ou *Lenore*, où l'on voit comment la peur de l'enfant perdu s'objective en représentations terribles ; c'est surtout dans les *Chants d'innocence et d'expérience* de Blake que ce sentiment paraît à l'état pur (3). Par ailleurs M. Marcel Brion a bien montré comment terreur et cruauté se manifestent dans un curieux conte de Grimm (*Blutwurst und Leberwurst*) (4).

Si maintenant nous cherchons à préciser les thèmes de ce merveilleux antique que nous évoquions au début de cette étude, c'est dans un certain nombre de désirs

(1) *Bruchstückz einer Hysteranalyse*, 1909. Cf. les tendances récentes de la Psychanalyse, telles qu'elles apparaissent par exemple dans Anna FREUD, *Le moi et les mécanismes de défense*, tr. fr., Paris, 1949, et dans l'œuvre de Jung.

(2) Observation communiquée par M. J. Lœb.

(3) V. plus bas notre étude sur le thème de l'enfant perdu dans la poésie de Blake, p. 46.

(4) Revue de la Méditerranée, 1946, n° 16, p. 666 (*Recherches sur la création du merveilleux*).

humains que nous trouverons des guides : au *désir de rajeunissement* correspondent la légende de la fontaine de Jouvence, celle de Médée, et sur un plan parascientifique, le mythe du *Politique* ; au *rêve de se rendre invisible*, l'histoire de l'anneau de Gygès et du roi Candaule : nous sommes là en pleine technique de l'impossible ; il y faut ajouter le *voyage dans l'au-delà*, thème des légendes d'Orphée et d'Eurydice. Et voici d'autre part le *voyage dans les airs*, à quoi répond le thème d'Icare, plus tard celui du tapis volant ; la *fabrication des statues mouvantes*, que préfigurent la statue de Pygmalion et les trépieds enchantés de Vulcain-Héphaistos : représentations qui permettent de saisir le rapport et la différence entre merveilleux et pensée réalisatrice. On pourrait aussi définir un *thème de Cocagne* qui apparaît déjà dans l'ancienne comédie attique, dans un fragment des *Bêtes* de Cratès, où la table se dresse d'elle-même tandis que le poisson attend d'être pris pour venir s'y poser ; on le retrouverait dans le tableau de Brenghel intitulé précisément : le Pays de Cocagne.

Les satisfactions que donnent à nos exigences de merveilleux ces images si variées permettent d'élargir pour l'appliquer ici la théorie aristotélicienne de la Catharsis, qui ne vise chez son auteur que la pitié et la terreur : le sentiment du merveilleux sous toutes ses formes est de ceux qui ont besoin d'être « purgés ». La constance de ces thèmes est un fait trop caractéristique pour ne pas attirer l'attention ; nous les retrouvons aujourd'hui non seulement chez les poètes, mais aussi chez les vulgarisateurs scientifiques : on voit par là à quel point ils pèsent sur la pensée scientifique dont ils déforment l'expression populaire ⁽¹⁾.

Par exemple, ce que nous appellerons le *complexe de Gygès* (le rêve de l'homme invisible) reparaît non seule-

(1) Cf. notre étude sur *Science et mythe* dans *La Fabulation platonicienne*, p. 32.

ment dans des romans comme l'*Homme invisible* de Wells, mais encore dans des exposés d'initiation destinés au grand public, comme le film de M. Sainte-Lagüe sur la quatrième dimension, qui fut projeté à l'exposition de 1938, et dont le thème est le suivant : les hommes, auxquels il est si facile de troubler des vers de terre, qui adhèrent à un plan horizontal, seraient eux-mêmes aisément déconcertés par un être mystérieux qui, se déplaçant dans la 4^e dimension, passerait à travers les murs — comme le fait, sur un plan purement imaginatif, le *Passe-Muraille* de Marcel Aymé (1). Procéder ainsi, c'est risquer de donner au spectateur une idée fausse de la 4^e dimension ; mais cet abus même est caractéristique (2) : le complexe de l'homme invisible est toujours en nous, aux aguets, et saisit le premier prétexte, juste ou non, qui lui est offert, pour se manifester à nouveau. On le retrouve sous une forme différente dans le film de Sartre, *Les Jeux sont faits*, où il rejoint le thème de l'au-delà : les morts y sont précisément les invisibles — invisibles aux seuls yeux des vivants. On peut également étudier un thème inverse : celui du regard qui pénètre à l'intérieur de tous les corps, c'est à dire de *Lyncée* (3).

Au rêve du rajeunissement répond le *complexe de Jouvence* : il se manifeste d'une manière tout aussi abusive dans l'interprétation vulgarisatrice du temps en relativité restreinte. On nous parla à ce sujet d'un voyage en obus autour de l'univers, d'où le voyageur reviendrait plus jeune qu'il n'était parti, ou n'ayant vieilli que de deux ans quand les hommes sur terre auraient vieilli de vingt ans, ce qui est assurément une interprétation

(1) Notons que pour l'*Orphée* de Cocteau, la glace est le chemin de l'au-delà, de même qu'il est celui du pays des merveilles pour l'Alice de Lewis CARROL.

(2) Sur le mythe des infiniment plats, voir notre *Fabulation platonicienne*, p. 71-73, et les remarques de M. A. KORYÉ sur *Le Mythe et l'Espace*, Revue philosophique, 1950, p. 320-322.

(3) Cf. notre étude sur le thème de Lyncée, plus bas, p. 83.

abusive des formules de transformation de Lorentz, qui assurent l'invariance des équations de Maxwell :

$$\begin{aligned} t &= t' + \frac{vx'}{c^2} & t' &= t - \frac{vx}{c^2} \\ &\frac{\sqrt{1-\beta^2}}{\sqrt{1-\beta^2}} & &\frac{\sqrt{1-\beta^2}}{\sqrt{1-\beta^2}} \\ x &= \frac{x' + vt'}{\sqrt{1-\beta^2}} & x' &= \frac{x - vt}{\sqrt{1-\beta^2}} \quad (1). \end{aligned}$$

On retrouve là le grand rêve du rajeunissement qui, à son tour, saisit le premier prétexte venu pour se donner cours. Il apparaît ici sous un déguisement scientifique ; nous le retrouvons sous une forme purement imaginative dans un récit, fantaisiste et attachant, de James Hilton, qui s'intitule : *The lost horizon* : un étrange concours de circonstances amène un avion à se poser dans une vallée perdue du Thibet, siège d'une lamasserie inconnue, dont un moine possède l'élixir de longue vie...

Un autre complexe se manifeste à propos de l'interprétation des célèbres relations d'incertitude de Heisenberg : on en est parti pour prêter à l'atome une liberté d'indifférence qui paraît bien dépasser ce qu'implique la théorie, déjà Langevin le faisait remarquer ; j'y vois une manifestation du même désir de sauver à tout prix le libre arbitre, qui inspira aux Épicuriens la théorie du clinamen, et je propose pour lui le nom de *complexe de Buridan*. Le même problème reparait avec une solution négative, dans les *Jeux sont faits*, de Sartre.

Enfin nous étudions plus loin ⁽²⁾ le thème de *Gulliver*,

(1) Voici un autre exemple de réalisation imaginative : « L'expression « barrière sonique » est devenue courante, mais il ne faudrait pas s'imaginer qu'il y a, lorsqu'on atteint la vitesse du son, un mur enchanté de résistance que l'avion doit traverser, et qu'alors, il y aura un vol ordinaire sans vent debout ». S. G. HOOKER, *Le vol aux vitesses supersoniques*, Endeavour, VIII, 31, 1949, p. 122.

(2) Voir plus bas, p. 59.

une des illusions favorites de notre imagination, qui croit pouvoir rapetisser ou agrandir à volonté les êtres qui nous entourent, au format des géants ou des cirons, sans autre transformation ; jeu d'esprit bien souligné par Michel Leiris. « Je dois mon premier contact précis avec la notion d'infini à une boîte de cacao de marque hollandaise, matière première de mes petits déjeuners. L'un des côtés de cette boîte était orné d'une image représentant une paysanne en coiffe de dentelle qui tenait dans sa main gauche une boîte identique ornée de la même image, et, rose et fraîche, la montrait en souriant. Je demeurais saisi d'une espèce de vertige en imaginant cette infinie série d'une identique image reproduisant un nombre illimitée de fois la même jeune Hollandaise qui, théoriquement rapetissée de plus en plus sans jamais disparaître, me regardait d'un air moqueur et me faisait voir sa propre effigie peinte sur une boîte de cacao identique à celle sur laquelle elle-même était peinte (1). »

Ainsi nous commençons à voir un peu plus clair dans la psychologie du merveilleux ; et nous pouvons nous rendre compte combien elle a été bien comprise par un surréaliste, M. Pierre Mabillet, qui écrit :

« Le merveilleux trouve son origine dans le conflit permanent qui oppose les désirs du cœur aux moyens dont on dispose pour les satisfaire (2). » Il apparaît en somme comme ce que nous avons proposé d'appeler une technique de l'impossible.

Nous voyons aussi combien Spinoza avait raison de dire que ce sont les protestations de l'esprit informé qui nous empêchent d'ajouter foi à toutes les métamorphoses ; la pensée rationnelle est une œuvre de choix, de sélection, de discipline, fruit d'une longue ascèse. « Pour savoir que la nature est humble, et qu'elle déçoit

(1) Michel LEIRIS, *L'âge d'homme*, 1939, p. 17-18 (communiqué par le Dr Ferdière).‡

(2) *Le miroir du merveilleux*, 1940, p. 280.

toujours l'image pittoresque et exemplaire qu'on s'en fait, dit V. Jankélévitch, il faut un perpétuel effort d'adaptation au présent. Cet effort par lequel nous renonçons au romanesque automatique de la fiction c'est cela qu'on appelle impartialité ou objectivité. Il en coûte d'être sincère (1).»

Inversement le merveilleux, c'est la spontanéité de la nature (2), où l'on reconnaît cette « fonction de l'irréel », dont l'importance a été récemment soulignée.

C'est une interprétation du monde dans laquelle l'imagination refuse de se laisser freiner par la raison et par l'expérience ; on voit dès lors quelle en peut être la fécondité, et aussi ce qui la rapproche de la pensée onirique. « Le sommeil de la raison, disait Goya, produit des monstres. » Et il composa sur ce thème une de ses plus belles œuvres, celle où l'on voit l'artiste assoupi, entouré d'animaux fantastiques, de hiboux, de chauves-souris.

La maladie et le sommeil, écrit H. Ey, « ne créent pas, ils libèrent » (3). Plus précisément, c'est un phénomène bien connu des neurologues, depuis Jackson, que la libération des activités inférieures par l'inhibition des activités supérieures, qui normalement les contrôlent : c'est la clef d'une grande partie de la psychologie. « Le miracle de notre vie psychique, dit encore H. Ey, c'est précisément que portant en nous, au fond de nous-même, immanente à notre nature, la folie, nous ne nous abandonnons pas à elle, que nous puissions résister et ne lui consentir qu'une infiltration calculée dans la rêverie, ou des irrutions aisément et rapidement « contrôlées » dans nos émotions ou passions (4). »

(1) *Du mensonge*, p. 28 et 29.

(2) VALÉRY, *Lettre sur les mythes*.

(3) *Théorie de l'identité du rêve et de la pensée délirante : le mécanisme de la dissolution hypnique et de la dissolution psychonévrotique*, Journal de psychologie, 1947, p. 348.

(4) *Ibid.*, p. 350.

L'imagination ainsi affranchie se livre à sa fantaisie ; et pourtant elle ne jouit pas d'une liberté totale. D'une part, elle reste soumise à l'affectivité ; et d'autre part, elle ne dispose malgré tout que d'une certaine marge dans l'interprétation du réel, comme l'a bien senti Cervantès :

« On a beau dire que dans les fables données pour fables, l'imagination est maîtresse de s'égarer à son gré, cela n'est pas vrai, car cette imagination veut me plaire ; et pour me plaire elle a besoin de me présenter des récits qui ressemblent à la vérité. Il faut qu'elle s'apprivoise, qu'elle se marie pour ainsi dire avec ma raison ; qu'elle l'étonne quelquefois, mais que jamais elle ne la rebute ; et qu'elle lui offre des actions admirables, difficiles, mais non impossibles à croire ⁽¹⁾. »

En tous cas, on peut se poser la même question que Luc Durtain, qui est médecin : « ce besoin de déformer le réel ne demeure-t-il pas en nous une réalité qui, comme telle, garde ses droits ? *Une parcelle de fiction est aussi indispensable à l'esprit qu'un poids infime de vitamines ou d'hormones l'est au corps.* J'accorde qu'évoquer des fées ou des enchanteurs serait aujourd'hui assez vaine besogne. Le fantastique peut revêtir de tout autres formes, tirées du plus profond de nous-mêmes » ⁽²⁾.

On peut énoncer le problème du merveilleux sous la forme d'un dilemme : des deux interprétations qui sont en présence, laquelle est la vraie, l'interprétation scientifique du réel, ou l'interprétation poétique et métaphysique ? « Le poète comprend la nature mieux qu'une tête scientifique », écrit Novalis ⁽³⁾. Savants et poètes (ou métaphysiciens) croient chacun saisir le fond de l'absolu, chacun croit que l'autre vit dans le domaine

(1) *Don Quichotte*, XI, 7.

(2) Préface aux *Contes*.

(3) Ed. MINOR, t. III, p. 4, cf. BRÉHIER, *Science et Humanisme*, p. 29.

de l'illusion. Qu'est-ce qui est plus réel dans l'univers, la zone de lumière ou la zone d'ombre ?

Peut-être est-il plus sage de voir dans cette opposition d'attitudes le jeu de deux fonctions complémentaires et compensatrices. Quand la fonction du merveilleux est refoulée, aux temps de pensée abstraite et logique, il lui faut une soupape d'échappement. Ce n'est pas un hasard qui fait que Lewis Carroll, l'auteur de ce charmant ouvrage, *Alice au pays des merveilles*, où le fantastique est régi par la logique du rêve, si délicieusement absurde, fut un des spécialistes de la logistique la plus abstraite, Ch. L. Dodgson (1839-1898) ⁽¹⁾. Il y a là un mécanisme de compensation tout à fait naturel, le même qui a fait du physicien Collomb l'auteur du *Savant Cosimus*. De même il n'est pas étonnant que ce soit un homme d'action comme Saint-Exupéry qui soit l'auteur du *Petit Prince*.

Mais il est un texte du professeur Nicolle qui nous amène à aller plus loin encore, et à voir dans un de ces types de pensée une forme travestie, et comme transposée de l'autre. La page est si remarquable que nous la citons intégralement. Nous la tirons de son livre sur la *Destinée Humaine*, page 56 :

« On s'est souvent étonné, écrit le grand médecin, que j'aie produit des œuvres littéraires. Ceux qui les ont lues n'ont pas été plus loin que cette surprise de constater, chez un même individu, deux activités différentes : la scientifique, qui retenait l'attention ; l'autre, négligée du lecteur. Ils n'ont pas pensé que, sous deux formes différentes, elles exprimaient des idées pareilles ; et la première en date, la littéraire, pouvait être la préfiguration indécise de sa sœur admise plus tard. Peut-être, les plaçant l'une à côté de l'autre, auraient-ils éprouvé la révélation soudaine qui m'est apparue quand je me suis aperçu, ce que nul n'avait vu avant moi, que les

(1) Cf. Jacques B. BRUNINS, *Le Jabberwocky de LEWIS CARROL*, Cahiers du Sud, 1948, I, p. 3.

deux Formes peintes par le Titien, l'une nue, l'autre revêtue avec recherche, dans son tableau *Amour sacré, Amour profane*, représentaient la même femme ⁽¹⁾. Parcourant deux de mes livres : « *les Feuilles de la Sagittaire, la Narquoise et les deux larrons* », ils y auraient trouvé l'illustration de la doctrine de la prédestination, dont je devais faire l'une des bases de ma conception de la nature, et dont l'importance m'est apparue d'abord sous forme de fiction littéraire... J'ai entrevu, imprécise, flottante, sous la forme fantastique de la survie et du lent effacement de nos corps ⁽²⁾, ce que je devais découvrir plus tard : les infections sans symptômes ou inapparentes, premier stade de l'extinction progressive des maladies infectieuses.»

Et il renvoie pour le développement de ces idées à ses cours du Collège de France, en particulier, à son *Introduction à la carrière de la médecine expérimentale* et au *Destin des maladies infectieuses*.

Ce texte si remarquable nous ramène au rapprochement auquel nous avait déjà conduit l'examen des conceptions de Lévy-Bruhl appliquées au problème du merveilleux : le rationnel et l'imagination affective peuvent, non seulement s'opposer, mais transposer sur deux plans différents un même thème différemment exprimé. C'est ainsi que plusieurs mythes platoniciens enveloppent le thème logique de la proportion ⁽³⁾.

De même Mme H. Metzger avait montré que souvent les hommes de science voient naître leurs idées les plus originales dans un état proche du prélogique ⁽⁴⁾.

Qu'il soit permis en terminant de résumer en quelques

(1) Voir les *Feuilles de la Sagittaire*, Paris, 1920, p. 275-287 : *L'amour sacré et l'amour profane*.

(2) Voir le conte intitulé *Comme un souvenir qui ne vieillit point*, dans les *Feuilles de la Sagittaire*, Paris, 1920, p. 199-236.

(3) Voir notre *Fabulation platonicienne*, p. 32 sq., 41 sq.

(4) *Archeion*, 1930, t. XII, p. 15-24.

mots les thèmes essentiels que nous avons essayé de développer :

I. — Les cadres de la mentalité primitive, telle qu'elle a été définie par Lévy-Bruhl, peuvent être appliqués à l'étude du merveilleux.

II. — Mais, à côté des caractères logiques, il faut faire place à l'élément affectif, à des tendances contre lesquelles la science doit se défendre, tendances qui demeurent aux aguets dans les profondeurs de notre inconscient, attendant la première occasion de se manifester ; elles trouvent dans la poésie et dans le fantastique une sorte de compensation.

III. — Par delà cette opposition ⁽¹⁾, il arrive que l'on discerne entre des conceptions rationnelles et scientifiques d'une part, des notions littéraires et fantastiques d'autre part, une identité profonde, comme si un schème s'essayait obscurément dans l'une de ces formes avant d'atteindre la clarté dans l'autre,

Il en est ainsi à certains égards de l'opposition du merveilleux et du rationnel comme de tant d'autres oppositions introduites par les philosophes : l'Un et le Multiple, la Nature et l'Art, la Pensée et l'Étendue ⁽²⁾. Il semble qu'elles rompent l'unité de l'esprit et l'unité du monde ; la rompant, elles introduisent dans les parties qu'elles opposent une grande clarté. Mais elles demandent parfois à être surmontées, transcendées, pour céder la place à une unité nouvelle, à une unité élargie.

(1) Cette opposition a été récemment soulignée par M. P. FRANCASTEL, *Peinture et société*, Lyon, 1951, p. 98 et suiv. Cf. la lettre de É. BRÉHIER à G. GUSDORF sur *Mythe et Philosophie*, R. M. M., 1952, 0. 113

(2) Cf. plus bas, l'étude intitulée : *Tailler et recoudre*, p. 165.

II

LE THÈME DE L'ENFANT PERDU DANS LES « CHANTS D'INNOCENCE ET D'EXPÉRIENCE » DE BLAKE

Les psychanalystes ont coutume de souligner l'importance des émotions et des sentiments qu'éprouvent les enfants, et auxquels souvent les adultes attachent trop peu d'importance. Ils montrent comment ces émotions et ces sentiments de la première enfance peuvent déterminer toute l'évolution psychologique de l'homme.

Divers auteurs ont montré l'intérêt que présente pour le poète le souvenir plus ou moins vague des émotions enfantines. Rilke y trouve la source la plus profonde de l'inspiration poétique ⁽¹⁾. On pourrait également citer ici les *Intimations of Immortality* de Wordsworth ; mais c'est chez Blake que nous trouverons peut-être les meilleurs exemples en faveur de cette thèse ⁽²⁾.

(1) Voir ses *Lettres à un jeune poète*.

(2) « Ni la jeunesse, ni l'enfance, écrit-il au Dr Trusler en août 1799, ne sont sottise ou incapacité. Quelques enfants sont bornés, de même que quelques vieilles gens. Mais ils sont en vaste majorité du côté de l'imagination, ou de la sensation spirituelle. » (Cité par Mme M.-L. CAZAMIAN dans son *Introduction aux Poèmes choisis de Blake*, Paris, 1944, p. 41.)

Un court poème tel que *Chagrin d'enfant* est assez curieux à cet égard :

*Ma mère gémit, mon père pleura ;
Dans ce monde dangereux je parus,
Sans ressource, nu, criant fort
Comme un démon caché dans un nuage* (1).

*Me débattant dans les bras de mon père,
Luttant contre les langes qui m'emmaillotaient
Ligoté, bientôt lassé, je préférerais
Bouder sur le sein de ma mère.*

On pourrait trouver dans ces deux quatrains le germe d'un sentiment conduisant à une sorte de refus du monde, caractéristique de ce que les psychologues appellent des états schizoïdes (2).

Inversement, *Joie d'enfant*, *Chant de la nurse* et *Chant rieur* rappellent les joies de l'enfance :

*Quand Marie et Suzanne et Émilie
Avec leurs douces bouches rondes chantent : « Ha ha he ! »* (3).

Mais d'autres poèmes sont beaucoup plus instructifs et fournissent un matériel de choix pour l'étude des

(1) *Infant Sorrow* (Songs of Experience) :

*My mother groaned, my father wept
Into the dangerous world I leapt
Helpless, naked, piping loud
Like a fiend hid in a cloud.*

*Struggling in my father's hands
Striving against my swaddling-bands
Bound and weary, I though best
To sulk upon my mother's breast.*

2. Et, en effet, Mme Cazamian nous apprend que Blake a détaché ces deux strophes « d'un poème plus développé qui porte le même titre dans le *Rossetti Manuscript*. On y voit les joies naïves de l'enfance flétries par la famille, la société, la religion, s'éteindre dans l'esclavage et le crime » (*l. l.*, p. 250, n. 7).

(3) *When Mary and Susan and Emily
With their sweet round mouths sing : « Ha ha he ! »*

rapports entre les états affectifs et l'imagination. Ils concernent les sentiments de l'enfant perdu. Ce complexe paraît hanter Blake : six fois il traita le même sujet, ou des sujets similaires.

Le premier poème (*Le petit garçon perdu*) est pour ainsi dire le plus pur, le plus authentique :

*« Mon père, mon père, où donc vas-tu ?
Oh ne marche pas si vite !
Parle, père, parle à ton petit garçon,
Autrement je vais me perdre ! »*

*La nuit était sombre, le père n'était plus là ;
L'enfant était humide de rosée,
La boue était profonde, et l'enfant pleura,
Et la brume se dissipa ⁽¹⁾.*

Le sentiment d'angoisse est exprimé ici en faisant intervenir aussi peu que possible l'élément imaginaire. L'entourage est décrit à grands traits, les émotions sont simplement exprimées ; et l'on ne sait trop si la présence du père, au début, est une réalité, comme il semble au premier abord, ou une hallucination. Le même sentiment de « perdition » se rencontre dans le *Petit Poucet* de Perrault, dans le *Chaperon Rouge*, et dans l'*Erlkönig* de Goethe : l'Ogre, le Loup, le Roi des Aunes sont des projections de l'émotion. Fait digne de remarque, *Erlkönig* fut écrit en 1782 et publié en 1789 — la même année que les *Chants d'Innocence* de Blake, qui contiennent le *Petit garçon perdu*.

(1) *The little boy lost* (Songs of Innocence) :

*« Father, father, where are you going ?
Oh do not walk so fast !
Speak, father, speak to your little boy
Or else I shall be lost. »*

*The night was dark, no father was there
The child was wet with dew
The mire was deep, and the child did weep
And away the vapour flew.*

Des représentations similaires apparaissent dans d'autres poèmes de Blake, tels que le *Petit garçon trouvé* :

*Le petit garçon perdu dans le marécage solitaire,
Conduit par la lumière errante,
Commença à pleurer, mais Dieu, toujours proche
Apparut semblable à son père, en blanc* (1).

Ceci précise le sens de la pièce précédente : c'est bien, semble-t-il, la brume de tout à l'heure qui est vue sous la forme d'une personne. Le poète nous introduit ainsi dans le surnaturel :

*Il embrassa l'enfant, le conduisit par la main
Et l'amena à sa mère
Qui, pâle, affligée, dans le vallon solitaire
Cherchait le petit garçon, en pleurant* (2).

Ici la fin est heureuse, et normale : l'enfant est ramené à la maison, et retrouve sa mère, dont l'angoisse et la solitude répondent à la sienne.

Le même thème reparait, à peine transposé, dans la charmante fable intitulée *A dream* : le poète rêve qu'étendu sur l'herbe, un soir, il entend se plaindre une fourmi harassée, perdue dans la nuit, qui pense à l'inquiétude de ses petits. Il s'apitoie sur ces angoisses, quand

(1) *The little boy found* (Innocence, LXXXV) :

*The little boy lost in the lonely fen
Led by the wandering light
Began to cry, but God, ever nigh,
Appeared like his father, in white.*

« Tout enfant », écrit, à propos de Blake, M. P. Berger, « il raconta qu'il avait vu Dieu à la fenêtre de sa chambre, sans doute « semblable à son père, tout en « blanc », comme l'enfant des *Chants d'Innocence*, et il s'était enfui, effrayé ». (*Premiers livres prophétiques*, Paris, 1927, p. 13.)

(2) *He kisses the child, and by the hand led
And to his mother brought
Who in sorrow pale, through the lonely dale
The little boy weeping sought.*

survient un ver luisant, qui répond à la plainte, et éclaire le retour de l'insecte égaré.

D'autres poèmes touchent davantage au « merveilleux », et ressemblent à des contes de fée ⁽¹⁾ :

*Agée de sept printemps
La charmante Lyca raconta
Qu'elle avait marché longtemps
En écoutant chanter les oiseaux.*

*« Doux sommeil, viens me trouver
A l'ombre de cet arbre. »
Père, mère, pleurent-ils ?
Où peut bien dormir Lyca ?...*

*Lyca était étendue et dormait
Tandis que les bêtes de proie
Venues de cavernes profondes
Regardaient la fillette endormie.*

On reconnaît ici le thème de *Blanche-Neige* (Snow-white, Schneewittchen), et aussi celui de la *IV^e Églogue* de Virgile : les fauves émus entourent l'enfant qui dort.

(1) *The little girl lost* (Experience, XCXIX) :

*Seven summers old
Lovely Lyca told
She had wandered long
Hearing wild birds' song.*

*« Sweet sleep, come to me
Underneath this tree. »
Do father, mother weep ?
Where can Lyca sleep ?...*

*Sleeping Lyca lay
While the beasts of prey
Come from cavern deep
Viewed the maid asleep*

Intégré par la suite aux *Chants d'Expérience*, ce poème fit d'abord partie des *Chants d'Innocence*.

*Léopards et tigres jouaient
Tout autour de la jeune allongée
Tandis que le vieux lion
Inclinait sa crinière d'or.*

*Il léchait sa poitrine,
Et sur son cou
De ses yeux de flamme
Tombèrent des larmes de rubis.*

*Tandis que la lionne
Détachait sa légère robe ;
Et ils transportèrent, nue,
Dans leurs cavernes la fillette endormie (1).*

Étrange pièce, dont l'affabulation bizarre recouvre sans toute tout un symbolisme (2).

Un autre poème (3) décrit les inquiétudes et les angoisses des parents, partis à la recherche de l'enfant.

(1) *Leopards, tigers play
Round her as she lay
While the lion old
Bowed his mane of gold*

*And her breast did lick
And upon her neck
From his eyes of flame
Ruby tears there came.*

*While the lioness
Loosed her slender dress
And naked they conveyed
To caves the sleeping maid.*

(2) P. BERGER assimilait le sommeil de Lyca au sommeil de la tombe (*William Blake, Mysticisme et Poésie*, 2^e éd., Paris, 1936, p. 367-369). Nous n'avons pu consulter l'ouvrage de J. WICKSTEED, *Blakes Innocence and Experience*, Londres, 1928, qui y voit, paraît-il, une glorification de l'amour, dont la pureté adoucit les passions, alors que d'autres y trouvent la promesse d'une réconciliation future des créatures. (Voir M.-L. CAZAMIAN, *l. l.*, p. 43-44.) En faveur de cette interprétation, — qui d'ailleurs n'exclut pas nécessairement la précédente, — cf. le poème intitulé *La Nuit*, qui annonce, à la manière d'Isaïe, l'époque où le lion se fera le gardien des agneaux — époque qu'annoncent également les deux premières strophes de *Little girl lost*.

(3) *The Little girl found*, *Experience*, CXIV (la petite fille trouvée).

Ils rencontrent un lion qui se mue en « un esprit à l'armure d'or » (1). Il les conduit à la caverne où gît la jeune fille :

*« Suivez-moi », dit-il...
« Dans mon profond palais
Lyca est couchée, endormie. »*

*Alors ils allèrent
Où la vision les conduisit
Et ils virent leur enfant dormant
Parmi les tigres sauvages (2).*

Le poème suivant est plus pathétique. Il a quelque chose d'un cauchemar, d'une histoire de loup-garou. L'enfant perdu exprime ses doutes religieux ; un prêtre qui l'entend se saisit de lui et le fait exécuter :

*Les pleurs de l'enfant ne purent être entendus,
Les parents qui pleuraient pleurèrent en vain :
On lui arracha tous ses vêtements, jusqu'à sa petite chemise,
On l'enchaîna avec une chaîne de fer,*

*Et on le brûla dans un lieu sacré
Où beaucoup d'autres avaient été brûlés avant lui ;
Les parents qui pleuraient pleurèrent en vain.
De telles choses se passent-elles sur les rivages d'Albion (3) ?*

(1) *A spirit armed in gold.*

(2) *« Follow me », he said...
« In my palace deep
Lyca lies asleep. »
Then they followed
Where the vision led
And saw their sleeping child
Among tigers wild.*

(3) *The weeping child could not be heard,
The weeping parents wept in vain
They stripped him to his little shirt
And bound him in an iron chain.*

*And burned him in a holy place
Where many had been burnt before ;
The weeping parents wept in vain.
Are such things done on Albion's shore ?*

Après l'issue heureuse, voici donc l'issue tragique. Ainsi ont été successivement traités les divers aspects du thème, et parcourue toute la gamme des émotions que peut évoquer l'angoisse de l'enfant perdu.

La dernière pièce (*Une petite fille perdue*⁽¹⁾) est d'un tout autre genre — plus réaliste — et en rapport avec une des autres idées favorites de Blake : la défense de l'amour libre. Ayant passé une nuit avec un ami, la jeune fille est sévèrement grondée par son père. Dès la première strophe, le poète nous livre sa conclusion :

*Enfants de l'âge futur
Lisant cette page indignée
Sachez qu'à une époque antérieure,
Amour, le doux amour était considéré comme un crime* (2).

* * *

Cette série de poèmes nous rappelle certains rêves, qui se répètent constamment, sous des formes diverses : ce sont parfois d'horribles cauchemars, parfois des rêves agréables ; mais toujours ils expriment un sentiment fondamental de l'homme, qui souvent provient de sa première jeunesse, et qui l'a marqué de son empreinte pour la vie entière.

D'ailleurs, Blake ne préférerait-il pas, comme tant de poètes, le pays des rêves au monde réel ?

*Père, ô mon père, que faisons-nous ici,
Dans ce pays d'incrédulité et de peur ?
Le pays des rêves vaut mieux de loin,
Au-dessus de la lumière de l'étoile du matin* (3).

(1) *A little girl lost*, Experience, CXV.

(2) *Children of the future age
Reading this indignant page
Know that in a former time
Love, sweet love was sought a crime.*

(3) *The land of dreams*, CLXXVII :

*Father, o father, what do we here
In this land of unbelief and fear ?
The land of dreams is best afar
Above the light of the morning star,*

III

LES POUPÉES, LES ENFANTS ET LES HOMMES

Poupées, polichinelles, pantins, soldats de plomb, chevaux de bois, ours en peluche, bonshommes en pain d'épices — de tout temps, en tout pays, les enfants ont joué avec des objets de ce genre, les ont admirés, cassés... ou dégustés. Les garçons ont fait manœuvrer les uns, les fillettes ont choyé les autres, les ont habillées, dorlotées, grondées, bercées. Qu'on se rappelle la petite Cosette contemplant la belle poupée de Montfermeil : « Plus elle regardait, plus elle s'éblouissait. Elle croyait voir le paradis. Il y avait d'autres poupées derrière la grande qui lui paraissaient des fées et des génies. Le marchand qui allait et venait au fond de sa baraque lui faisait un peu l'effet d'être le Père Éternel ». Ces lignes de Hugo ont le mérite d'évoquer l'ambiance féerique, qui tient du jeu et de l'art, où baigne le monde des poupées. Seuls des maîtres du merveilleux ont su exprimer ces rêves : c'est Andersen nous montrant la petite Ida qui s'en va au bal des fleurs, la nuit, avec sa poupée ; c'est surtout E. T. A. Hoffmann et son Casse-Noisette, hallucinant et exquis, qu'évoque heureusement un des ballets de l'Opéra-Comique. La poupée finit par n'être plus qu'un prétexte à rêveries, à fabulation ; et c'est ce qui explique que les poupées les plus chères aux enfants ne soient pas, comme l'a si bien vu Baudelaire, celles qui paraissent les plus belles aux

grandes personnes : pour charmer, il n'est pas nécessaire qu'elles aient des yeux d'émail, de vrais cheveux, de longs cils et des paupières qui s'abaissent quand on les couche, ou qu'elles soient vêtues de satin, de taffetas et de brocart ; la plus précieuse est parfois la plus informe. Ce qui fait la valeur d'une poupée, c'est tout ce que l'enfant est capable de projeter en elle de ses songes et de ses sentiments.

Les psychologues de nos jours l'ont bien compris qui, pour étudier la mentalité des enfants, leur mettent entre les mains des guignols, des poupées représentant divers personnages ou divers animaux, et observent ensuite la façon dont les petits les font dialoguer : ils leur prêtent les sentiments qui les animent à l'égard de leurs parents, de leurs frères ou de leurs sœurs. Il arrive ainsi que s'expriment des jalousies ou même des haines que d'ordinaire ils tiennent cachées, refoulées au fond d'eux-mêmes : on reconnaît là une adaptation des méthodes de la psychanalyse, qui a fait merveille dans l'exploration du psychisme enfantin et dans le traitement de certains cas difficiles ⁽¹⁾.

Cette projection du moi dans les choses, c'est le principe même de l'art : ce sont les thèmes qui le hantent que l'artiste projette dans la matière plastique ou sonore. Le même mécanisme se manifeste dans les poupées, faites par des malades, que présente le Dr Ferdière ⁽²⁾ : pour qui sait les interpréter, ce sont des confessions. Et c'est ce qui explique que leurs auteurs les cachent jalousement.

* *

Il est peu de jeux ou de jouets qui n'aient à l'origine une signification magique ou religieuse. Tel est aussi

(1) Très proche est la *méthode des fables en psychanalyse infantile* récemment étudiée par Mme L. Duss (1950).

(2) Voir les photographies publiées par la revue *Plaisir de France* dans son numéro de février-mars 1949.

les traitements infligés à leur image. C'est le principe des envoûtements, qu'ont pratiqués la préhistoire, l'antiquité, et même des temps que l'ont croit plus éclairés ; Mérimée a décrit une telle scène d'une manière saisissante dans sa *Chronique du règne de Charles IX*.

Particulièrement efficaces devaient paraître les objets dont la forme ressemble naturellement à celle des hommes : tel est le cas de certaines plantes, de la mandragore en particulier, dont les racines bifurquées ressemblent parfois à des jambes humaines. Les vertus merveilleuses qu'on lui prêta servirent de thème à bien des œuvres littéraires, de la pièce de Machiavel à *l'Isabelle d'Égypte* d'Arnim. Les « navets » que nous présente le Dr Ferdière, et dont les formes ont été simplement soulignées par ses malades expliquent l'impression profonde que l'on ressentait jadis en présence de telles structures. D'ailleurs les surréalistes se plaisent de nos jours à en souligner l'étrangeté.

* * *

Dans ses songes, l'enfant voit s'animer sa poupée. Faire une poupée animée, c'est un rêve qui, sous des formes diverses, a toujours tourmenté les hommes.

Dans son mythe de Pandore, Hésiode nous a expliqué, il y a environ vingt-sept siècles, comment s'y prirent les dieux de l'Olympe pour réaliser ce rêve : « Éclatant de rire, le père des dieux et des hommes commanda à l'illustre Héphaïstos de tremper d'eau un peu de terre sans tarder, d'y mettre la voix et les forces d'un être humain et d'en former, à l'image des déesses immortelles, un beau corps aimable de vierge ⁽¹⁾ ». Le Boîteux

(1) D'après la traduction de M. P. Mazon.

Il passait pur avoir fait des statues capables de se mouvoir. Les alchimistes du Moyen-Age et de la Renaissance ont cherché à suivre cet exemple, et même à créer dans leurs cornues un homme artificiel : c'est l'homoncule de Paracelse, celui aussi dont Goethe a décrit la naissance, au second Faust, dans la scène du laboratoire.

Olympia (qui est aussi Coppélia), l'automate sans âme dont s'éprend Nathanaël dans l'*Homme au Sable* d'Hoffmann, se situe, comme les sortilèges de Ravel, entre ce courant et celui qui se détourne de la magie pour recourir à des moyens mécaniques. Mais ici encore s'ouvrent plusieurs directions : d'un côté ce sont les jouets à mouvement interne que l'on sait construire depuis des siècles ; car, tout comme les terribles Robots, les clowns culbuteurs et les animaux trotteurs que vendent nos camelots, ont de lointains ancêtres, à commencer par la colombe volante que sut construire, au ve siècle avant J.-C. Archytas, le grand ingénieur pythagoricien. Sur une autre ligne se situent les marionnettes qui ont permis d'offrir un théâtre en réduction aux spectateurs, jeunes ou vieux, de tous les temps et de tous les pays, d'Athènes au Japon, du *Puppenspiel* de Goethe aux œuvres que présentent à nos yeux charmés les troupes minuscules de Baty et de Gignoux.

* *

Ainsi les enfants et les hommes n'ont cessé de jouer, à travers les âges, avec leur propre image, généralement réduite, parfois agrandie au format des géants qui défilent dans les fêtes des villes du Nord.

Dans ces images se projettent leurs passions et leurs rêves. Et le philosophe se demande avec Platon si l'homme en diffère autant qu'il croit : ne sommes-nous

faites ; mais comment savoir, se demandait-il, si c'est pour s'en amuser ou s'ils les ont prises au sérieux ? Et nous-mêmes, les prendrons-nous au sérieux, ces jouets qui le méritent si peu ? Il le faut malgré tout, concluons-nous avec lui, pour la petite part de vérité que détiennent ces orgueilleux et pitoyables pantins.

(1) *Lois*, I, 644 d-646 d.

IV

LE THÈME DE GULLIVER ET LE POSTULAT DE LAPLACE

I could be bound in a nutshell, and
count myself a king of infinite space...

Hamlet, II, 2.

Dans une étude antérieure ⁽¹⁾, nous avons examiné un certain nombre de thèmes familiers à notre imagination ; thèmes qui non seulement en dirigent les vagabondages dans le domaine de la rêverie, mais vont jusqu'à peser sur la pensée scientifique, et parfois même en déforment l'expression vulgarisée. C'étaient ce que nous avons appelé le thème de Gygès ou de l'homme invisible, le thème de Jouvence ou du rajeunissement, le thème de Buridan ou du *clinamen*.

Nous voudrions envisager aujourd'hui, sous le nom de complexe de Gulliver (ou de Micromégas), un des thèmes qui hantent le plus spontanément notre pensée ; celui du Grand et du Petit.

* * *

I. — COLOSSES ET MINIATURES

L'Art déjà joue avec ce thème. Il abandonne en général à Mme Tussaud ou au musée Grévin les repro-

(1) *La Psychologie du merveilleux*, voir plus haut, p. 11.

de la nature et de l'homme : c'est le puissant *David* de marbre de Michel-Ange, ou le délicieux petit bronze de Donatello. Parfois même l'artiste — quand il s'appelle Breughel, ou Devambez — se plaît à souligner les petitesesses de l'humanité en de minuscules personnages. Nous nous trouvons assez rarement en présence de colosses ; et même alors, les lois de la perspective les ramènent au format de modèles réduits lorsque, intégrés à une architecture, ils ne peuvent être vus qu'à distance : nous ne réalisons pas les dimensions véritables de *La Marseillaise*, de Rude, ou de la *Flore*, de Carpeaux, qui nous surprennent quand nous avons loisir d'en considérer de près des moulages : il y a là tout un jeu de prestiges et d'apparences que les artistes de l'Antiquité déjà ne se faisaient pas faute d'utiliser, et qui irritaient profondément Platon ⁽¹⁾.

* * *

II. — LES GÉANTS

L'imagination populaire, elle aussi, joue avec ces termes opposés ; elle ne se lasse pas d'évoquer des personnages de grandeur surnaturelle, comme Gargantua et Pantagruel, Grandgousier et Gargamelle. Aux fêtes du Nord défilent les bons géants des Flandres : ceux de Wavre, de Binche et de Furnes, de Bourbourg et de Steenvorde, de Bergues et de Bailleul : Reuze et Reuzine, Reuze papa et Reuze maman ; et Menten et Kalle, les géants de Courtrai. De même à Nice le roi Carnaval. Et déjà les anciens Grecs se plaisaient à mettre l'ingénieux Ulysse aux prises avec l'immense stature du cyclope Polyphème — comme la Bible opposait David à Goliath ;

(1) Voir notre *Platon et l'art de son temps*, p. 7, 29 et suiv.

Et Lucrèce eût beau protester, les Anciens aimaient imaginer

...hominem tanto membrorum esse impete natum,
trans maria alta pedum nisus ut ponere posset,
et manibus totum circum se vertere cælum (2).

On reconnaît aisément dans ces vers, à côté des Cyclopes, le géant Atlas.

Les Hindous jouent également avec ces oppositions. L'image du géant cosmique leur est familière : c'est le Puruṣa, qui a pour membres les parties du monde (3). A cette représentation correspond, en Grèce, celle du macrocosme opposé au microcosme, telle qu'elle apparaît par exemple dans le traité hippocratique des *Hebdomad s* (4). Mais la pensée de l'Inde ne s'en tient pas là : Nagaṛjuna raconte dans son traité *de la Grande Vertu de Sapience* comment Maudgalyayana, au cours du voyage qu'il fit à travers d'innombrables univers pour savoir jusqu'où portait la voix du Bouddha Çakyamuni, parvint dans un monde où les hommes étaient si grands que sa propre personne tenait dans un de leurs bols à aumônes : « D'où vient cet homme à tête d'insecte ? », demandèrent-ils. Mais ils apprirent à respecter en lui le disciple de Bouddha (5).

(1) Sur cette légende, voir Alb. SEVÉRYNS, *Le cheval de Troie*, Revue belge de philologie et d'histoire, 1926, p. 297 ; cf. un essai sur *Platon et le cheval de Troie* dans nos *Etudes sur la fabulation platonicienne*, 1947, p. 75 sq. Sur les gigantomachies, v. F. VIAN, *La guerre des géants*, Paris, 1952.

(2) *De rerum natura*, V, 913.

(3) Voir *L'Inde antique et la civilisation indienne*, par P. MASSON-OURSSEL, WILLMAN-GRABOWSKA et STERN, Paris, 1933, p. 142, 152, 201.

(4) Voir Simone PÉTREMENT, *Essai sur le dualisme chez Platon, les Gnostiques et les Manichéens*, Paris, 1947, p. 26-29, sur les rapprochements qui ont été proposés entre ce traité et certaines doctrines iraniennes.

(5) Nous devons ce texte à Mlle DAMBUYANT, que nous remercions d'avoir bien voulu nous le communiquer.

Les Géants ne sont pas toujours aussi débonnaires : ce qu'ils évoquent le plus souvent, c'est le Croquemitaine, ou l'Ogre du Petit Poucet ; aussi l'imagination populaire préfère-t-elle souvent les figures réduites, pleines de gentillesse et de mignardise : les nains charmants, qui accueillent si délicieusement Blanche-Neige, l'exquise Tomme Lise d'Andersen, la petite Poucette qu'un papillon blanc remorque sur une feuille de bardane, ou les Pygmées que les décorateurs latins ne se lassaient pas de représenter aux prises avec les grues.

Le charme des figures réduites opère dans les domaines les plus variés. *Faust* se joue au théâtre des marionnettes non moins bien qu'à l'Opéra. Et que dire du succès des exquis santons de Provence, qui reconstituent pour nous la vie de tout un village avec son cadre et ses personnages pittoresques ? — des ravissants jardins japonais qui savent résumer en si peu de place un parc immense avec ses arbres nouveaux, ses allées, sa rivière et son pont — pour ne parler point du charme désuet des bibelots d'étagère, des breloques, des miniatures, des Elzévir, de tous les livres minuscules que savaient imprimer les grands éditeurs du siècle dernier — et des œuvres des orfèvres de jadis, capables de ciseler, tel Benvenuto Cellini,

Le combat des Titans au pommeau d'une dague.

Les adultes sont bien loin d'échapper à ces prestiges. Une maison de poupée, comme celle que décrit Katherine Mansfield dans un conte célèbre, n'amuse pas que les enfants : celle de la reine Victoria au château de Windsor émerveille tous les visiteurs, et toute la cour de

1075. De même les garçonnetts ne sont pas seuls à s'intéresser aux soldats de plomb ou aux chemins de fer en réduction ; la boîte à sable sert au plus savant « Kriegspiel » comme à la formation des observateurs ; et les plans en relief des anciennes citadelles de France aux Invalides — celui de Rome à l'Institut d'Archéologie — nous instruisent autant qu'ils nous divertissent.

De l'Institut d'Archéologie, allons jusqu'au bassin du Luxembourg. Les enfants y font voguer leurs petits voiliers — voiliers qui sont aux bateaux des pêcheurs ce qu'Acis et Galathée sont au Cyclope qui les surprend, dans le haut-relief de la fontaine de Médicis toute voisine. Mais dans les bassins d'études de la marine, les nouvelles formes de carènes des navires de guerre sont étudiées sur des modèles réduits aux dimensions de jouets d'enfants, qui permettent d'apprécier la résistance des coques à l'avancement. Le physicien peut-il toujours procéder ainsi ? C'est la question qui va se poser à nous. Mais il nous faut d'abord mieux dégager le caractère relatif de ces notions.

* * *

IV. — LA RELATIVITÉ

Les petites filles adoptent à l'égard de leurs poupées un comportement qui imite celui de leurs mères par rapport à elles. La fable de Nāgārjuna nous a déjà montré comme l'esprit a vite fait de se rendre compte de la relativité de ces concepts de grand et de petit. Platon la souligne dans le *Phédon* : Simmias est grand par rapport à Socrate, petit par rapport à Phédon, et les hommes vivent autour de la Méditerranée comme des fourmis ou des grenouilles autour d'une eau

géant à Lilliput, nain à Brobdingnag. « En vérité », s'écrit Swift, « les philosophes ont raison quand ils nous disent qu'il n'y a rien de grand ou de petit que par comparaison ». Le rapprochement de deux figures d'échelle différente suffit à produire une expression saisissante : une forme féminine que tient dans ses doigts une main géante, et c'est l'effrayante main du diable de Rodin.... Mais le grand oiseau auquel les Taoïstes comparent le Sage « monte si haut qu'il ne sait plus s'il voit des troupes de chevaux sauvages lancées au galop, ou la matière originelle qui voltige en poussière d'atomes » (Granet).

* * *

V. — LA CROISSANCE

L'imagination ne se contente pas d'opposer sous une forme statique le format humain au plus grand et au plus petit. Elle a toujours été hantée par le rêve de trouver la formule ou le breuvage qui permet la croissance ou le rapetissement instantanés et réversibles : c'est la première découverte que fait Alice au pays des merveilles.

Il s'agit là, en somme, de réactions naïves devant ce problème de la croissance, que nous posons aujourd'hui en termes d'hormones hypophysaires, vitamines A, etc. C'est une extrapolation de l'expérience quotidienne qui nous fait assister au spectacle de la croissance des pousses végétales, des petits des animaux et des hommes. M. G. Teissier a pu calculer les formules mathématiques qui expriment cette croissance ⁽¹⁾; et la projection

(1) Voir ses *Dysharmonies et discontinuités dans la croissance*, 1934.

voyons une tige de bambou grandir de plusieurs centimètres sur l'écran. Ainsi, naguère, Proust s'enchantait du spectacle de ces fleurs japonaises séchées, qui se déployaient sitôt plongées dans l'eau.

Jadis Plotin avait montré comment les raisons séminales, survenant dans la matière, en étiraient en quelque sorte progressivement la grandeur pour atteindre les dimensions exigées par leur forme ⁽¹⁾. Le problème est bien en effet, en langage platonicien, celui du *πέρας*, de la limite, de la limitation que la forme apporte aux oscillations incessantes du Grand et du Petit, Dyade indéfinie.

C'est précisément cette notion des limites normales de la taille d'une espèce dont nous voyons l'imagination s'affranchir, oubliant les données de l'expérience biologique pour lui appliquer celles de l'expérience technique, qui peut toujours, semble-t-il à première vue, agrandir ou rapetisser à volonté un modèle. C'était l'avis de Valéry, qui, se demandant comment il s'y prendrait pour façonner une coquille analogue à celle qu'il venait de ramasser sur le rivage, notait ceci : « Comme je puis hésiter sur la matière, je puis aussi hésiter sur les dimensions que je donnerai à mon ouvrage. Je ne vois point de dépendance qui s'impose entre la forme et la grandeur ; je ne puis concevoir une forme que je ne puisse concevoir plus grande ou moindre — comme si l'idée d'une certaine figure exigeât de mon esprit je ne sais quelle puissance de figures semblables » ⁽²⁾. Nous verrons bientôt à quels graves inconvénients nous expose ce mode de pensée.

(1) *Ennéades*, II, 4, 8, 23 et 11, 19 ; III, 6, 17 : *μεγεθύνεται δὴ ἕκαστα ἐλκόμενα τῇ δυνάμει τῶν ἐνορρωμένων καὶ χώρην ἐκυτοῖς ποιοῦντων*, « chaque chose a une grandeur, parce qu'elle est étirée par la force des modèles qui s'y reflètent et s'y font une place » (trad. BRÉHIER, p. 119).

(2) *L'homme et la coquille*, *Variété V*, p. 21.

« Supposons que dans une nuit, toutes les dimensions de l'univers deviennent mille fois plus grandes » (1), que constaterions-nous? Henri Poincaré nous fait réfléchir, dans *Science et Méthode* (p. 96 sq.), sur le sens de telles transformations appliquées à l'ensemble de l'Univers, et montre le danger qu'il y a à prendre l'espace pour un absolu. « Le lit où je suis couché et mon corps lui-même se seront agrandis dans la même proportion. Quand je me réveillerai, le lendemain matin, ...je ne m'apercevrai de rien du tout. » Car « ce bouleversement n'existe que pour ceux qui raisonnent comme si l'espace était absolu. Si j'ai raisonné un instant comme eux, c'est pour mieux faire voir que leur façon de voir implique contradiction. En réalité, il vaudrait mieux dire que l'espace étant relatif, il ne s'est rien passé du tout, et que c'est pour cela que nous ne nous sommes aperçus de rien ». Ainsi apparaît une des premières mystifications dont peut être victime l'esprit appliqué à l'étendue, s'il ne se méfie de l'imagination naïve (2).

* * *

VI. — LE RAPETISSEMENT

L'image du rapetissement qui, elle, prend le contre-pied d'un processus naturel, n'est pas moins séduisante pour l'imagination en raison du caractère attrayant des petits objets.

(1) Pour mieux caractériser la durée vécue, BERGSON applique au temps une hypothèse analogue : « Supposons un instant qu'un malin génie, plus puissant encore que le malin génie de Descartes, ordonnât à tous les mouvements de l'univers d'aller deux fois plus vite... (*Données immédiates*, 19^e éd., 1929, p. 147. Cf. une idée analogue dans *Matière et Mémoire* (13^e éd., 1917, p. 231) : « ...L'histoire tout entière ne tiendrait-elle pas en un temps très court pour une conscience plus tendue que la nôtre, qui assisterait au développement de l'humanité en le contractant, pour ainsi dire, dans les grandes phases de son évolution ? »

(2) Cf. plus bas, p. 77.

hommes naissaient de la tombe, et rapetissaient au lieu de grandir : « Les corps des jeunes gens, redevenant glabres et plus petits de jour en jour et de nuit en nuit, revenaient à la taille d'un enfant nouveau-né, et l'âme se transformait en même temps que le corps ; une fois arrivé là, tout se consumait et disparaissait dans un anéantissement total » (1).

Le thème paraît avoir gardé son charme pour nos contemporains : qui ne se délecte à lire, sous la plume de Selma Lagerlöf, le merveilleux récit de l'aventure de Nils Hölgerssen ? Ou, dans Andersen, l'histoire du petit elfe Ferme l'œil ? Qu'il touche Hyalmar de sa seringue, et le voilà si petit qu'il lui faut revêtir l'uniforme d'un de ses soldats de plomb pour aller assister, assis dans un dé, à la noce des souris. Et Pearl Buck nous parle de la dague magique qui, dans les Contes chinois, donne à qui la porte la taille qu'il désire avoir, si grande ou si petite soit-elle (2) ; il n'y a pas longtemps encore, un journal du matin publiait un feuilleton où étaient décrites les aventures d'un homme doué de l'étrange pouvoir (dont on donnait des explications pseudo-scientifiques) de rapetisser par crises discontinues (3). Il se trouve ainsi progressivement réduit à la taille des insectes, qui sont pour lui des adversaires monstrueux, et finit par devenir invisible aux regards. On retrouve un thème similaire dans un charmant conte du Dr Julian Huxley, *Les Fourmis philosophes* (4).

(1) 270 d e ; cf. notre étude *Sur le mythe du Politique*, dans *La fabulation platonicienne*, Paris, 1947, p. 98.

(2) *Promesse*, Genève, 1945, p. 34.

(3) *La chute dans le néant*, par Marc WERSINGER, dans *Le Figaro*.

(4) Recueilli dans ses *Essais d'un biologiste*, Paris, 1946.

Il est une forme du thème qui met particulièrement en lumière la relativité des termes ; l'imagination populaire et enfantine l'affectionne spécialement ; de plus, c'est une inépuisable source de comique en même temps que de réflexions philosophiques, car c'est une application d'un rythme de pensée dont l'Achille de Zénon d'Élée n'est qu'une transposition abstraite : il s'agit de l'emboîtement d'une série d'objets de plus en plus petits les uns dans les autres (1). Les exemples en sont multiples, des boîtes de construction aux œufs de Pâques enfermés dans des œufs plus grands, et ainsi de suite ; des tables gigognes au minuscule violon que le clown finit par retirer d'une série d'étuis de plus en plus petits, que contient un immense étui de contrebasse (2).

On la trouve déjà chez Lucrèce dans la si curieuse conception (qu'il ne mentionne d'ailleurs que pour la réfuter), d'après laquelle l'homme qui rit serait formé d'atomes rieurs, le pleureur d'atomes larmoyants, le philosophe de principes qui à leur tour méditeraient sur la nature des éléments qui les composent eux-mêmes, et ainsi de suite à l'infini ; le poète, de toute évidence, s'amuse à décrire ces atomes humanisés, les uns secoués d'un rire fou, les autres ruisselants de larmes qui arrosent leurs joues, et à évoquer leurs méditations échelonnées :

*Scilicet et risu tremulo concussa cachinnant,
et lacrimis spargunt rorantibus ora genasque,
multaque de rerum mixtura dicere callent,
et sibi proporro quae sint primordia quaerunt ;*

(1) Cf. les importantes remarques de M. BACHELARD sur « Le mythe de l'intérieur » dans sa *Formation de l'esprit scientifique*, p. 99 sq., et surtout 101 : c'est « un des processus fondamentaux de la pensée inconsciente les plus difficiles à exorciser... On la retrouve particulièrement agissante dans les contes fabuleux. Alors l'esprit prend les plus grandes libertés avec la géométrie. Le grand entre dans le petit ».

(2) Cf. le texte de Michel LEIRIS que nous citons plus haut, p. 40.

La même forme du thème s'exprime d'une manière exquise dans le charmant et mystérieux poème de Blake qui a nom : *The crystal Cabinet*.

Le poète rencontre une jeune fille qui l'enferme dans un précieux coffret, fait d'or, de perle et de cristal brillant, coffret qui s'ouvre à l'intérieur sur un Monde, où il discerne une autre Angleterre, un autre Londres avec sa tour, une autre Tamise, une autre jeune fille, semblable à la première, et ainsi de suite par trois fois :

*This Cabinet is form'd of Gold
And Pearl and Crystal shining bright,
And within it opens into a World
And a little lovely Moony Night.*

*Another England there I saw,
Another London with its Tower,
Another Thames and other Hills,
And another pleasant Surrey Bower,*

*Another Maiden like herself,
Translucent, lovely, shining clear,
Threefold each in the other clos'd.
O, what a pleasant trembling fear !*

*O, what a smile ! a threefold Smile
Fill'd me, that like a flame I burn'd.
I bent to kiss the lovely Maid
And found a threefold kiss return'd.*

*I strove to sieze the inmost Form
With ardor fierce and hands of flame,
But burst the crystal Cabinet,
And like a weeping Babe became... (1).*

(1) *Poetry and Prose of William Blake*, éd. Keynes, 1927, p. 116.

VIII. — DU CIRON DE PASCAL A L'EMBOÎTEMENT DES GERMES

Il est difficile de mettre Paris dans une bouteille : le thème est de toujours, et il en existe sans doute des interprétations psychanalytiques ; mais il fut renouvelé par l'invention du télescope et du microscope, et inspira la méditation célèbre sur les deux infinis que nous trouvons chez Pascal : « Qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes... » Dans « l'enceinte de ce raccourci d'atome », Pascal nous montre « un abîme nouveau », « une infinité d'univers, dont chacun a ses firmaments, sa planète, sa terre..., dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons », etc.

Bientôt les découvertes se multiplient qui précisent ces intuitions. Les observations de Malpighi sur le développement des œufs de poule (1669-1672) l'amènent à penser « que les linéaments du poulet préexistent dans l'œuf, et qu'ils ont une origine antérieure à la naissance » (2) : c'est le début de ce qu'on appelle la théorie de la préformation, qui voit dans la généra-

(1) La poésie de Blake nous offre souvent des thèmes de rêve ; cf. notre étude sur *Le thème de l'enfant perdu*, plus haut, p. 46.

(2) Cité par E. GUYÉNOT, *Les sciences de la vie aux XVII^e et XVIII^e s., l'idée d'évolution*, Paris, 1941, p. 258.

écrit que, dès 1669, il avait « considéré qu'il n'y a jamais de génération dans la nature, mais seulement un allongement ou une croissance des parties... Toute l'humanité était contenue dans les lombes d'Adam et d'Ève » (*Miraculum naturae*, 1672 ; ap. Guyénot, p. 297). Hartsoeker calcule que le premier germe formé serait « au dernier qui apparaîtrait la dernière année du soixantième siècle, comme l'unité suivie de trente mille zéros serait à l'unité » (1). A la suite des travaux de Loewenhoeck et de Hartsoeker sur les spermatozoïdes, les animalculistes imaginèrent un homunculus recroquevillé dans la semence ; ainsi fit Hartsoeker lui-même (1694) (2). Ainsi firent aussi deux ironistes, qui n'étaient sans doute point dupes : l'un d'eux était Fr. de Plantade, un Montpelliérain qui, dans un écrit signé Dalenpatius (l'anagramme de son nom), feignit d'avoir vu un de ces homunculi sortir de son enveloppe : « Il montra nettement à nu ses deux jambes, ses cuisses, sa poitrine, ses deux bras : sa dépouille tirée vers le haut le coiffait à la façon d'un capuchon. Spectacle certes admirable et incroyable. Les caractères distinctifs des deux sexes, ajoute-t-il, n'ont pu être recueillis à cause de l'exiguïté » (3) (1699) ; le second n'était autre que... Laurence Sterne : l'idée reparait au chapitre II de *Tristram Shandy*, où nous lisons que l'homunculus est aussi complexe que le chancelier d'Angleterre (4).

Malebranche, qui se tient au courant des découvertes nouvelles dans le domaine de la biologie comme dans celui de la physique, cite le *Journal des Savants*, la

(1) Ap. GUYÉNOT, *op. laud.*, p. 299.

(2) V. *ibid.*, p. 274.

(3) Ap. GUYÉNOT, *l. c.*, p. 274 ; v. une reproduction de la figure publiée par Plantade dans CAULLERY, *Les étapes de la biologie*, p. 40.

(4) On peut se demander d'ailleurs si ce n'est pas également dans cette direction qu'il faut chercher la clef du *Crystal Cabinet* ?

Deformatio pulli in ovo de Malpighi, le *Miraculum Naturae* de Swammerdam, dans sa *Recherche de la Vérité* ⁽¹⁾ : que de chemin parcouru depuis le ciron de Pascal ! Mais ces découvertes ne mènent pas Malebranche — comme ce sera le cas pour Leibnitz — à un renouvellement de sa pensée : il en tire simplement des exemples nouveaux pour développer le vieux thème de Montaigné et de la première Méditation sur les déformations que les sens imposent à la réalité : « On voit assez souvent avec des lunettes des animaux beaucoup plus petits qu'un grain de sable qui est presque insensible ; on en a vu même de mille fois plus petits. L'imagination se perd et s'étonne à la vue d'une si étrange petitesse » ⁽²⁾. Pourquoi n'y en aurait-il pas de plus petits encore ? Et Malebranche embrasse avec enthousiasme la théorie de la préformation : « Lorsqu'on examine... le germe de l'oignon d'une tulipe avec une simple loupe en verre convexe, ou même seulement avec les yeux, on découvre fort aisément dans ce germe les feuilles qui doivent devenir vertes, celles qui doivent composer la fleur ou la tulipe, cette petite partie triangulaire qui enferme la graine [le pistil], et les six petites colonnes qui l'entourent dans le fond de la tulipe [les étamines]. » Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des arbres, dont le germe contient non seulement l'arbre dont il est la semence, mais un « très grand nombre d'autres semences, qui peuvent toutes renfermer en elles-mêmes de nouveaux arbres », de sorte que « dans un seul pépin de pomme, il y aurait des pommiers, des pommes, et des semences de pommiers pour des siècles infinis ou presque infinis » ; et la même réflexion s'applique aux animaux.

Ces exemples suffisent à montrer le caractère vertigineux que prend facilement la réflexion sur ce thème.

(1) V., par exemple, liv. I, ch. 6 ; cf. liv. IV, ch. 11.

(2) *Op. cit.*, I, 6.

A ce vertige nous voyons ainsi céder même les maîtres qui nous ont le plus fortement mis en garde contre les prestiges de l'imagination.

Ce n'est qu'en 1759 que C. F. Wolf fit triompher la doctrine de l'épigénèse, montrant comment organes et appareils se différencient progressivement, ce qui fait de lui un précurseur de la théorie des feuilletés ⁽¹⁾. Des conflits analogues surgirent plus tard entre partisans de l'isotropie de l'œuf et partisans de la mosaïque ; et il n'est pas dit qu'on ne retrouverait pas des idées s'inspirant de tendances similaires dans les discussions auxquelles a donné lieu la découverte de l'organisateur par Speeman et ses émules ⁽²⁾.

*
* *

IX. — GÈNES ET VIRUS CRISTALLISÉS

De son côté, la découverte des microbes fit surgir des enthousiasmes de même ordre. Aujourd'hui, ce sont d'autres questions qui nous arrêtent : par exemple, l'étude des gènes, des virus filtrants, de leurs cristaux et des particules que permettent d'y distinguer certaines méthodes nouvelles de préparation (*Gold shadow casting* de W. M. Stanley). Elles mériteraient à elles seules toute une étude psychologique, car d'une part la notion de gène pose maints problèmes qui font travailler notre imagination, en interférence avec le pur raisonnement ; d'autre part les différenciations morphologiques, la tête et la queue que semblent présenter les particules sus-mentionnées ne sont vraisemblablement pas des *artefacts*, d'après M. Stanley ⁽³⁾ : mais elles risquent

(1) V. GUYÉNOT, *op. cit.*, p. 309-310.

(2) Il pourrait y avoir intérêt à étudier d'un point de vue analogue les théories weissmanniennes.

(3) Communication sur les Virus au Congrès Pasteur, Collège de France, 2 novembre 1946.

à leur tour de faire cristalliser en nous des images anthropo- ou zoomorphiques analogues à celles qui nous font sourire sous la plume de Plantade.

* * *

X. — LA COQUILLE DE NOIX ET LE POSTULAT DE LAPLACE

La physique présente des difficultés analogues : l'atome de Bohr, l'atome système solaire en miniature, a fait renaître des analogies tentantes pour l'imagination, qui croit toujours travailler dans les mêmes conditions que les écoliers lorsqu'ils réduisent ou agrandissent une carte à l'aide du pantographe : seule l'échelle change, les caractères généraux ne se modifient point.

On retrouve ici, sous une forme nouvelle, le thème de l'univers réduit au point de tenir tout entier dans une coquille de noix sans que soient modifiés les rapports qui relient ses parties et les lois auxquelles elles obéissent.

Le thème s'annonce déjà — ne disons pas chez Shakespeare, malgré le mot de Hamlet qui sert d'épigraphie au présent essai — mais chez Pascal, et aussi chez Cyrano de Bergerac : « ...cette pomme est un petit univers à soi-même, dont le pépin, plus chaud que les autres parties, est le soleil, qui répand autour de soi la chaleur, conservatrice de son globe ; et ce germe, dans cette opinion, est le petit soleil de ce petit monde, qui réchauffe et nourrit le sel végétatif de cette petite masse » (1).

Il parcourt tout le XVIII^e siècle, de Malebranche à Condillac et de Kant à Laplace (2). « Imaginons, lit-on

(1) *L'autre monde : les États de la Lune*, éd. Lachèvre, p. 11.

(2) La filiation en a été établie par L. BRUNSCHVIG, *Expérience humaine et causalité physique*, p. 323, n. 1.

dans la *Recherche de la Vérité* (I, 6), que Dieu ait fait en petit, et d'une portion de matière de la grosseur d'une balle, un ciel et une terre, et des hommes sur cette terre, avec les mêmes proportions qui sont observées dans ce grand monde.» Le *Traité des Sensations* reprend : « Si nous imaginions qu'un monde composé d'autant de parties que le nôtre ne fût pas plus gros qu'une noisette... » (1). Le *Passage des Principes métaphysiques de la Nature à la Physique* emprunte l'idée au Genevois Deluc, qui l'a lui-même tirée de Condillac (2). Laplace lui donne la forme d'un postulat qu'il compare à celui d'Euclide : « ...si les dimensions de tous les corps de l'univers, leurs distances mutuelles et leurs vitesses venaient à croître ou à diminuer proportionnellement, ils décriraient des courbes entièrement semblables à celles qu'ils décrivent : en sorte que l'univers réduit ainsi successivement jusqu'au plus petit espace imaginable, offrirait toujours les mêmes apparences à ses observateurs. Ces apparences sont par conséquent indépendantes des dimensions de l'univers... ». La note que Laplace ajoute à ce texte n'est pas moins importante : « Les tentatives des géomètres pour démontrer le *postulatum* d'Euclide sur les parallèles ont été jusqu'à présent inutiles. Cependant personne ne révoque en doute ce *postulatum* et les théorèmes qu'Euclide en a déduits. La perception de l'étendue renferme donc une propriété spéciale, évidente par elle-même et sans laquelle on ne peut rigoureusement établir les propriétés des parallèles. L'idée d'une étendue limitée, par exemple, du cercle ne contient rien qui dépende de sa grandeur absolue. Mais si nous diminuons par la pensée son rayon, nous sommes portés invinciblement à diminuer dans le même rapport sa circonférence et les côtés de toutes les figures inscrites. Cette proportionnalité me paraît être

(1) I, 4, 18.

(2) V. L. BRUNSCHVIG, l. c., cf. *Philosophie de l'Esprit*, Paris, 1949, p. 118.

un *postulatum* bien plus naturel que celui d'Euclide : il est curieux de le retrouver dans les résultats de la pesanteur universelle » (1).

Dès 1658, le chevalier de Méré refusait de suivre Pascal dans la voie qui menait en ce sens ; et le « sentiment naturel » dont il se réclame contre les démonstrations de la géométrie ne l'avait pas si mal guidé lorsqu'il écrivait : « Je vous demande encore si vous comprenez distinctement qu'en la cent-millième partie d'un grain de pavot, il y pût avoir un monde, non seulement comme celui-ci, mais encore tous ceux qu'Épicure a songés... Pensez aussi qu'en cet univers de si peu d'étendue il se trouverait des géomètres de votre sentiment qui feraient un monde aussi petit au prix du leur que l'est celui que vous formez en comparaison du nôtre et que ces diminutions n'auraient point de fin. Je vous en laisse tirer la conséquence » (2).

En général, nous pensons tout naturellement que, si réduites que puissent être les dimensions de l'Univers, les lois générales de la physique resteraient les mêmes.

C'est précisément là l'illusion dont la physique contemporaine, rompant délibérément avec les tendances de notre imagination, nous apprend à nous défaire (3). Comme le rappelait M. Bauer, le 25 novembre 1946, à une conférence de la Recherche scientifique, nous ne pouvons passer par extrapolation des grandeurs courantes à l'infiniment petit ; Rutherford nous a enseigné que nous n'avons pas le droit de présumer qu'un électron se déplacera comme une bille de billard. « L'infime n'est pas simple réplique du moyen à échelle réduite », écrit M. Édouard Le Roy (4) ; et il montre

(1) *Système du Monde*, V, 6 ; cf. BRUNSCHVIG, *op. laud.*, p. 324.

(2) PASCAL, *Pensées et Opuscules*, éd. Brunschvig minor, p. 176, n. 1 et 177.

(3) Il faut pourtant noter que déjà Galilée s'opposait dans les *Dialoghi* au mythe de l'agrandissement, comme nous le signale M. E. SOURIAU.

(4) *Ce que la microphysique apporte ou suggère à la philosophie*, Revue de Métaphysique et de Morale, 1935, p. 338.

« l'erreur que l'on commettrait à raisonner par similitude sur les effets de masse » (1), si l'on voulait par exemple étudier les conséquences d'un accident de chemin de fer à l'aide de locomotives et de wagons de modèle réduit, comme les carènes que nous évoquions tout à l'heure (§ III). « La fausseté des appréciations ainsi obtenues », poursuit-il, « ne vient pas seulement de ce que les aires et les volumes de se réduisent pas dans le même rapport que les longueurs (puisque, si les longueurs sont réduites à la moitié, les aires le seront au quart et les volumes au huitième) : elle tient encore et surtout au fait qu'il n'est pas possible de réduire proportionnellement les dimensions intérieures des structures moléculaires dans les matériaux employés. Ainsi, conclut-il, se manifeste l'essentielle et irréductible différence du moyen et de l'infime ».

On voit donc que, contrairement à ce que pouvait penser Valéry (2), qui ne faisait en somme que généraliser (peut-être sans le savoir) le point de vue de Laplace, la technique ne peut pas plus que la biologie faire abstraction de la dimension de ses objets. Pour citer encore M. Le Roy : « N'est-ce pas un fait que partout — qu'il s'agisse des vivants, des étoiles ou des atomes — on doit reconnaître des lois de taille, de gabarit, de calibre ? Un être de telle espèce, un phénomène de tel genre ne peuvent exister, semble-t-il, qu'entre tels et tels modules. Voilà longtemps que la Biologie l'avait remarqué ; la Physique y vient à son tour » (3).

A la géométrie non-euclidienne correspond de la sorte une physique que l'on peut appeler non-laplacienne ; et l'on voit l'imagination se manifester à nouveau comme la « maîtresse d'erreur et de fausseté » qu'avaient dénoncée en elle les classiques du xvii^e siècle,

(1) *L. c.*, p. 160-161.

(2) *V.* plus haut, § V.

(3) *Ibid.*, p. 156. Cf. la note de M. A. Koyré sur *Le Mythe et l'Espace*, *Revue philosophique*, 1950, p. 320-322.

de Descartes et de Pascal à Malebranche, eux qui pourtant, nous l'avons vu, sont loin d'avoir échappé à ses séductions.

Prenons garde à ne pas nous laisser induire en erreur par elle ; comme le disait déjà Platon : « les choses incorporelles, qui sont les plus grandes et les plus belles de toutes, on ne peut les faire connaître clairement que par le raisonnement et par rien d'autre » (1).

(1) *Politique*, 285 e. Cf. nos *Études sur la Fabulation Platonicienne*, 1947, p. 32, 71 sq. On trouvera étudiés des thèmes voisins de ceux que nous avons abordés ici dans une plaquette de Régis MESSAC, *Micromégas*, Nîmes, 1936, que le Dr Ferdière a eu l'amabilité de nous communiquer.

V

OSTÉOLOGIE ET IMAGINATION (RÉFLEXIONS SUR UN HUMÉRUS)

Au Professeur J. Ducuing.

Voici un humérus. A le voir, l'imagination peut s'orienter dans des directions bien différentes. On peut évoquer, par exemple, la vision d'Ezéchiel et la vallée de Josaphat, ou la danse macabre, ou l'écusson des hussards de la mort. Mais on peut aussi s'absorber dans la contemplation de ces formes étranges et déconcertantes, « style Louis XIII », comme disait un grand chirurgien en examinant la radiographie d'une colonne vertébrale déformée par la maladie, qui faisait songer aux colonnes du Luxembourg de Salomon de Brosse. Pourtant, en général, et de prime abord, des os ne ressemblent à rien d'autre ; et c'est en vain que pour les décrire, les anatomistes font appel à une géométrie dont ils doivent étrangement distendre les figures : nous sommes loin des solides réguliers que dessinent les cristaux ⁽¹⁾, et aussi des formes simples de nos outils familiers. Nous pourrions retrouver ainsi certains thèmes bergsoniens soulignant l'opposition de la géométrie et de la vie.

Mais si nous pensons à la structure de divers instruments plus complexes et plus récents, nous découvrirons au contraire des analogies inattendues. Examinons par exemple une de ces puissantes excavatrices qu'on

(1) Voir plus bas, n° XVI, p. 141.

nomme *bull-dozer* ; ou un de ces blocs (appelés *unit-equipment*) dont sont aujourd'hui pourvus tous les cabinets de dentiste. Ne ressemblent-ils point à des formes vivantes, ce tronc qui supporte cautère, vaporisateur et lampe endoscopique, ces bras qui s'en détachent et qui soutiennent l'un une cuvette, l'autre une tablette, le troisième la tige coudée qui permet de manier commodément les fraises ? Mais s'ils ont une telle structure, n'est-ce pas précisément parce qu'ils sont faits pour être adaptés à la position du patient et aux mouvements du praticien, dont ils sont comme une projection ?

Revenons maintenant à notre humérus, et peut-être la forme en paraîtra-t-elle moins étrange à concevoir. Examinons les insertions des muscles, correspondant à des rugosités qui pourraient nous surprendre ; voyons comment les extrémités s'articulent, l'une, avec la cavité glénoïde de l'homoplate, l'autre, avec le cubitus et le radius, et nous comprendrons mieux, par exemple, la forme arrondie de la tête de l'humérus, ou la poulie que constitue la trochlée. Rappelons-nous enfin tout ce que l'histophysiologie nous apprend sur la genèse, la vie, le renouvellement incessant de la matière osseuse que le sens commun a le tort de se représenter, sans même bien s'en rendre compte, comme une substance inerte et figée (ce qui fait le comique de l'absurde anecdote relative au « crâne de Voltaire enfant »). L'humérus nous apparaîtra alors de plus en plus, à son tour, comme la projection et, si l'on peut dire, la possibilité de mouvements ; mais nous comprendrons mieux aussi ce qu'avait déjà souligné Leibnitz lorsqu'il écrivait que chaque corps organique « surpasse infiniment tous les automates artificiels, parce qu'une machine faite par l'art de l'homme n'est pas machine dans chacune de ses parties (par exemple, la dent d'une roue de laiton a des parties ou fragments qui... n'ont plus rien qui marque de la machine par rapport à l'usage où la roue était

destinée). Mais les machines de la nature, c'est-à-dire les corps vivants, sont encore machines dans leurs moindres parties, jusqu'à l'infini ». Il écrivait encore à Bossuet : « les machines de la nature sont machines partout, quelque partie qu'on y prenne ; ou plutôt la moindre partie est un monde, infini à son tour, et qui exprime même à sa façon tout ce qu'il y a dans le reste de l'univers ». Sans doute nous serrons de plus près le détail de cette complexité, le mécanisme de ces opérations ; mais nous n'allons pas bien loin encore ! (1)

Une analogie mécanique a pu nous aider à saisir la structure osseuse ; en retour, la connaissance de la structure et, si l'on peut dire, de la dynamique des os, peut nous conduire d'abord à des vues et à des réalisations nouvelles dans le domaine de l'art (songeons par exemple, aux volumes et aux formes qu'affectionnent beaucoup de sculpteurs abstraits) (2). Elle peut provoquer ensuite une transformation totale de nos techniques, dont la simplicité coutumière nous avait désorientés en présence de formes toutes différentes.

Cédons la parole au professeur Ettore Remotti : il nous dit que « certaines hardiesses architectoniques modernes et maintes constructions de ponts suspendus à grande portée ont été conduites en tenant compte, pour une plus sûre finalité statico-dynamique, du schème du Brontosauire, dont le tronc est comme un immense pont suspendu sur les piliers des membres. On a étudié en particulier, pour la disposition des articulations métalliques, les moments des charnières du squelette, l'orientation et la disposition des ligaments et des trajectoires tendineo-trabécolaires, les lignes de force et les directions de travail » (3). Il ajoute qu'en Russie

(1) Voir plus haut, n° IV, p. 73.

(2) Pensons aussi aux formes étranges qu'a inspirées au graveur Yersin l'étude de la biologie.

(3) *Notiziario di Biologia*, 3. Anno Accademico 1945-1946, p. 11-12 ; cf. fig. 1, 2 et 3 (Université de Gênes).

en particulier, c'est à cette méthode « technico-naturaliste » que sont dues beaucoup des grandes réalisations et des succès des dernières années ; et depuis que ces lignes ont été écrites, le mouvement n'a fait que s'accroître pour aboutir, à ce qu'il semble, à une véritable révolution architecturale : d'une connaissance plus approfondie de la structure et de la physiologie des organes résulte ainsi une transformation totale de nos techniques et du décor familial de la vie, transformation où l'on pourrait être tenté de ne voir qu'une construction fantastique due à la fonction du merveilleux.

VI

LE THÈME DE LYNCEÉ ET L'ANATOMIE

Quod si, ut Aristoteles ait, Lyncei oculis homines uterentur, ut eorum visus obstantia penetraret, nonne introspectis visceribus illud Alcibiadis superficie pulcherrimum corpus turpissimum videretur? BOËCE, *Consolation de la Philosophie*, 3,8.

On sait qu'Aristote avait rédigé, dans sa jeunesse, des œuvres brillantes, dont le texte complet ne nous est point parvenu ; elles eurent le plus grand succès auprès des Anciens, qui longtemps ne connurent pas les ouvrages plus techniques du Stagirite : ceux que nous étudions. Les principales de ces œuvres perdues étaient, avec un traité *De la philosophie*, l'*Eudème*, qui traitait de l'âme, et le *Protreptique*, qui visait à convertir le lecteur à la philosophie. Le travail des érudits est parvenu à en reconstituer les grandes lignes d'après les citations qu'en ont faites des auteurs postérieurs. Il est établi que dans les deux derniers ouvrages cités, qui sont les deux plus anciens, Aristote faisait valoir des thèses strictement platoniciennes ; bien plus, comme il arrive souvent, l'attitude du disciple était plus radicale encore que celle du maître. C'est ainsi qu'il n'hésitait pas à faire de l'âme une Idée, alors que Platon n'allait pas jusque-là ; c'est ainsi qu'il adoptait vis-à-vis du corps, pourtant déjà si rigoureusement condamné dans le *Phédon*, une attitude encore plus sévère. Platon, en effet, rend le

corps responsable de bien des méfaits, le considère comme une gêne, une entrave dont l'âme doit se défaire pour atteindre la vérité, la pensée pure, pour échapper à la contamination de la démence ; mais, s'il veut que le sage se purifie de son contact (ce qui implique que ce contact souille), il n'a jamais un mot de dégoût à son égard, lui qui sait qu'il y a des Idées de toutes choses, même de la boue ; il en parle plutôt comme d'une φλυαρία — mot que nos dictionnaires traduisent par « chose vaine, sottise et frivole, sornette », et qu'il emploie aussi bien à son sujet dans le *Phédon* (66 c) que dans le *Banquet* (211 e), où il oppose, à la radieuse splendeur du Beau en soi, les chairs humaines, les couleurs et toutes les futilités mortelles dont il est d'ordinaire chargé (1).

C'est une véritable horreur pour le corps, au contraire, qu'exprime le premier fragment d'Aristote dont partira notre analyse (fr. 59 de l'édition Rose). Dans ce texte, que nous connaissons par les citations qu'en ont faites Jamblique dans son *Protreptique* (8, 47), et Boèce dans sa *Consolation de la Philosophie*, Aristote nous invite à contempler le corps splendide d'Alcibiade, le plus beau des Grecs. Il a recours alors à un artifice qui est une transposition de celui que Platon avait mis en œuvre dans la *République*, lorsqu'il nous montrait Gygès muni de l'anneau qui rend l'homme invisible, et permet de pénétrer partout sans être vu : imaginez, dit-il, que vous soyez pourvu des yeux de Lyncée — ces yeux pénétrants, qui perçaient même les murailles, et voyaient, sous les dehors, l'intérieur même des choses — un peu, si l'on nous permet cet anachronisme, comme la radioscopie nous fait voir le squelette et les viscères des sujets qui passent derrière l'écran fluorescent. Examinant Alcibiade avec de tels yeux, vous auriez

(1) Dans les *Lois*, le corps obtient une « troisième place d'honneur » (V, 728 d ; trad. Robin, Pléiade II, p. 778).

le cœur soulevé par l'affreux spectacle des répugnantes entrailles qui se dissimulaient sous une si ravissante apparence. Cette amertume est digne du pessimisme qui inspira à Aristote, dans le même ouvrage, une comparaison entre notre vie terrestre et le supplice qu'infligeaient à leurs victimes les bandits d'Étrurie, qui les attachaient vivantes à des cadavres : notre corps est pour lui le cadavre auquel nous sommes enchaînés.

Ces affreux tableaux n'avaient pour but que de montrer la vanité et le néant des beautés sensibles, et d'en détourner le lecteur vers les beautés incorruptibles du monde intelligible. Les sombres visions en lesquelles se dissout ainsi « le charme du néant follement attifé » ont un caractère fort peu hellénique — au sens que l'on donne généralement à ce mot ⁽¹⁾ — malgré la fortune que connut, dans la sculpture grecque, le thème de Marsyas écorché vif par Apollon ; elles évoquent bien plutôt les danses macabres du Moyen Age finissant ⁽²⁾, et le squelette de Ligier Richier — ou le platonisme romantique qui inspire Baudelaire dans sa *Charogne*, où il évoque :

« ...la forme et l'essence divine
« De ses amours décomposées. »

Non seulement Aristote dans notre texte renchérit sur Platon et pousse au noir la vision du monde sensible ; mais il existe alors entre eux un curieux décalage : ce sont en effet le *Phédon* et le *Banquet*, ouvrages de sa première maturité, qui nous montrent Platon engagé dans la voie où nous avons vu le jeune Aristote le suivre et le dépasser, quelques dizaines d'années plus tard, à une époque où les grands dialogues devaient déjà être considérés à l'Académie comme des œuvres classiques

(1) V. notre *Essai sur la formation de la Pensée grecque*, p. 1.

(2) Dès le Moyen Age, le thème de Lyncée fut repris par Odon de CLUNY (*Collationum* lib. III). V. Rémy de GOURMONT, *Le latin mystique* ; cf. J. VUILLEMIN, *Essai sur la signification de la mort*, Paris, 1948, p. 158.

appartenant au passé ⁽¹⁾. Par contre, au moment où Aristote écrivait ses premières œuvres en prolongeant ainsi et en outrant l'inspiration antérieure de Platon, le vieux maître — bien que tourmenté par le problème du mal, les *Lois* en sont la preuve — développait depuis un certain temps une vision du monde beaucoup plus sereine ⁽²⁾ : dans le *Timée*, il parle du corps en homme qui a assisté à des séances de dissection en sachant voir et comprendre la beauté de la structure interne de l'organisme : il a vu le réseau des vaisseaux, qu'il compare à un dispositif d'irrigation (77 e) ; il a noté l'aspect du foie, épais, lisse et brillant, ou au contraire contracté, râpé, couvert de rides, et sa saveur, à la fois douce et amère (71 b) ; il a relevé également les qualités diverses des humeurs. Mais cela, c'est précisément ce qui va constituer l'esprit authentique de l'Aristote naturaliste, tel que nous le voyons s'exprimer, quelques années à peine après le *Protreptique*, dans un texte admirable du traité des *Parties des Animaux* ⁽³⁾, où M. Nuyens voit, non sans raison, le manifeste de l'École ⁽⁴⁾, la leçon inaugurale d'Aristote ayant enfin pris conscience de lui-même, par une sorte de conversion totale, de renversement du pour au contre. Opposant la connaissance des astres éternels et impérissables, que nous désirons tant connaître, à celle des êtres du monde de la génération et de la corruption, il écrit : « Même s'il s'agit d'êtres qui ont un aspect moins séduisant pour nos yeux, la nature, leur créatrice, accorde des joies indescriptibles à ceux qui parviennent,

(1) Cf. les remarques de M. W. Jaeger sur l'Académie à l'époque où y entra Aristote (*Aristoteles*, 1923, ch. I, p. 14 et suiv.).

(2) Sur les traits généraux de cette évolution, v. L. ROBIN, *Platon*, 1935, notamment p. 90.

(3) I, 5, 644 b 22 — 645 a 36.

(4) *Ontwikkelingsmomenten in de Zielkunde van Aristoteles*, Nimègue 1939, p. 184-186 et la traduction française, 1949). Il faut noter que, pour M. Nuyens, Aristote a continué jusqu'à la fin à mener de front recherches scientifiques et études métaphysiques.

par une contemplation scientifique approfondie, à en connaître les causes — s'ils ont une vraie nature de chercheurs.» Comment ne prendrions-nous point plaisir à contempler ces êtres et à nous en expliquer la structure, alors que nous admirons les imitations que l'Art en fait ? « Il y a dans toute créature de la Nature quelque chose d'admirable ; il faut entreprendre l'étude de tout être vivant, non pas avec une figure chagrine — [celle sans doute que faisaient certains élèves du Lycée quand ils devaient s'y appliquer !] mais avec la certitude qu'il y a en tous quelque chose de naturel et de beau.» Cette beauté, c'est dans la subordination à une finalité qu'Aristote en trouve la clef. Enfin survient une allusion à son attitude antérieure, surmontée par son admiration pour la structure de tous les êtres vivants : « Si quelqu'un s'imagine réellement que la contemplation des autres êtres vivants est quelque chose de bas, qu'il ait de sa propre personne une opinion analogue ; comment en effet contemplerait-il alors sans mépris et sans dégoût les parties constitutives de l'espèce humaine, sang, muscles, os, veines, etc. ? » Et il conclut qu'il ne parle pas de chacune de ces parties, mais de la structure générale de l'être, de sa forme (*morphè*) — de la maison et non des briques — car « le naturaliste s'occupe de la synthèse et de la totalité de l'être — non de ses parties qui, si on les sépare de l'être auquel elles appartiennent, n'existent littéralement pas ».

Bacon devait se montrer fidèle à cet esprit authentique de l'aristotélisme naturaliste lorsqu'il écrivit qu'il faut sans hésiter examiner les humeurs du corps, qui paraissaient chose trop répugnante pour occuper les anatomistes ; car tout ce qui est digne d'être est digne d'être connu ⁽¹⁾. Et la phrase célèbre de Claude Bernard se rattache à la même tradition : « L'anatomiste ne sent

(1) *De Augm.* IV, 2, 593 ; *Noo. Org.*, I, 118 et 119 ; cf. notre *Machinisme et Philosophie*, 2^e éd., 1947, p. 2930 ; *Pensée de Bacon*, p. 43.

pas qu'il est dans un charnier horrible ; sous l'influence d'une idée scientifique, il poursuit avec délices un filet nerveux dans des chairs puantes et livides qui seraient pour tout autre homme un objet de dégoût et d'horreur (1). »

Les deux attitudes que nous avons vues se succéder chez Aristote et Platon, s'opposer chez Baudelaire et Claude Bernard existent également en chacun de nous : quiconque a pris part à des séances de dissection, ou assisté à des opérations chirurgicales, a dû surmonter, au début, des impressions écœurantes et pénibles, pour passer ensuite de la première attitude à la seconde. C'est d'une part, le point de vue du poète et de l'artiste, qui cèdent à leurs impressions affectives ; c'est, d'autre part, celui du savant, qui retrouve la beauté intelligible au sein même de « ce qui n'a plus de nom dans aucune langue ». Pour citer encore Claude Bernard, en ce qui fait frémir le profane, il n'aperçoit que « des organismes qui lui cachent des problèmes qu'il veut découvrir ». Ayant réalisé le mythe de Lyncée — puisque l'invention de la radioscopie n'est pas autre chose, — il s'en est fait un instrument de connaissance, non d'édification. Chez lui, toutes les autres émotions sont refoulées par la passion de la recherche et la joie de savoir, où le sentiment ne disparaît point, mais s'unit à l'intellection. La nausée cède, ici, la place à la curiosité, et parfois à l'émerveillement, comme le dit le Lyncée de Goethe : « O mes yeux fortunés, tout ce que vous vîtes, advienne que voudra, c'était bien beau ! » (2).

(1) *Introduction à l'étude de la Médecine Expérimentale*, II, 2, 3^e édition, p. 163.

(2) *Faust*, trad. Lichtenberger, tome second, p. 178. — Sur le thème de Lyncée, cf. EITREM, *De Lynceo platónico* (Philologus, 1925, 6, p. 478). Voir aussi l'usage fait de l'image par ARISTOTE (*Génération et Corruption*, I, 10, 328a15) et PLOTIN, V, 8, 4.

VII

THÈMES ANIMALIERS DE L'IMAGINATION

Les conditions dans lesquelles l'homme d'aujourd'hui vit dans les grandes agglomérations urbaines le privent de tout contact avec le monde animal. Il y a beau temps que les marchands de lait de chèvre ne font plus promener leurs troupeaux dans les rues de Paris aux sifflements de leurs bergers. Cavaliers, amazones et trotteurs se sont faits rares au Bois ; les vaches ont disparu de la ferme d'Auteuil et du Pré Catelan, où les moutons ne paissent pas comme à Hyde-Park ; et même les tondeurs de chiens ont déserté les quais. Le développement de la locomotion automobile a presque fait disparaître les fardiens, et même les voitures, de nos avenues, où l'on ne voit plus se rassembler, autour d'un cheval tombé, les curieux et les volontaires qui venaient aider cocher ou charretier à dételer la bête et à relever les brancards : scène si courante autrefois ! Les escadrons piaffants de jadis ont été remplacés par des blindés. Le jardin d'acclimatation est vide, les cages du jardin des Plantes sont longtemps restées tristes, le zoo est relativement loin. Le concours hippique ne dure plus que peu de jours, les courses, la chasse sont, dans une certaine mesure tout au moins, réservées à des privilégiés ; même la cavalerie des cirques n'est pas accessible à tous. Restent les oiseaux du quai de la Mégisserie, les voitures à chèvres et les ânes des Champs

Élysées et du Champ de Mars, les mouettes de la Seine, les pierrots et les pigeons des squares : c'est bien peu pour donner aux enfants de Paris le sens du monde animal. Il faut aller jusqu'en Languedoc pour assister aux courses à la cocarde, qui, face aux taureaux des manades, développent l'agilité des jeunes razeteurs. Et même sur les marchés de province, autos, camions et cars ont remplacé les carrioles d'autrefois, et les chevaux qu'on attachait aux arbres du cours ; le ronflement des moteurs s'est substitué au pas léger et silencieux des bœufs lourds et lents. Et pourtant les animaux continuent à hanter l'imagination des enfants et des hommes. Cadichon, le héros des mémoires d'un âne de la Comtesse de Ségur, le singe et les chiens savants de Vitalis, la tigresse du capitaine Corcoran ; le porteur ailé que Selma Lagerlöf prête à Nils Holgersson pour son merveilleux voyage ; la panthère Bagheera, Kaa le serpent et les amis qui escortent Mowgli dans le livre de la Jungle ne sont-ils pas toujours les préférés des jeunes lecteurs ? N'oublions pas non plus le chat Murrcher à Hoffmann, le Cheshire Cat et le March Hare qu'Alice rencontre aux Pays des Merveilles ! La fable est essentiellement pour l'enfant un récit mettant en scène des animaux qui parlent. Le loup du Chaperon Rouge, le grand méchant loup de Walt Disney hantent leurs rêves ⁽¹⁾ ; les biches et tous les animaux de la forêt qui font escorte à Blanche-Neige les séduisent plus que le Prince charmant ; et Blake exprima bien les rêves d'innocence, lorsqu'il mit Lyca sous la garde de la tigresse et du Lion ⁽²⁾. Et nous-mêmes,

« Si Peau d'Ane nous était conté »

nous y prendrions un plaisir extrême.

(1) « Le loup, écrit profondément M^{lle} Juliette BOUTONNIER, est quelque chose de l'âme de l'enfant qui a besoin d'exister » (*Exploration de l'Imaginaire*, Psyché, n° 16, 1948, p. 154).

(2) V. plus haut, p. 51-52.

Je n'en veux pour preuve que le succès de *La Belle et la Bête*, renouvelé par Jean Cocteau. *L'oiseau bleu* de Maeterlinck exprime à la fois les rêves de l'enfant et l'idéal de l'adulte ; et Baudelaire n'a cessé de rêver aux mystères de l'élégance féline. Lorsque paraît un beau livre mettant en scène des animaux dans leur vie véritable, il nous émeut autant ou plus que le roman le plus pathétique : je pense surtout à la *Dernière Harde* de Genevoix, qui nous fait sentir l'existence du cerf traqué dans les bois du val de Loire ; à la *Renarde* de Mary Webb, qui décrit de façon si touchante la sympathie de son héroïne pour la petite bête qui lui ressemble tant ; à *Croc Blanc*, de Jack London, drame du chien loup qui redevient sauvage et qui, pourtant, n'oublie pas tout des liens qui l'ont uni à son maître. Peu d'œuvres sculptées ont autant d'attrait que celles des grands animaliers, de Barye à Mène et à Pompon. Et l'obsession de l'animalité traverse tous les domaines du merveilleux. Une supercherie comme celle des animaux calculateurs d'Elberfeld fut très difficile et très longue à démasquer et passionna le public ; de même il est toujours prêt à suivre ceux qui découvrent les merveilles de l'instinct des insectes en insistant, comme Fabre, parfois un peu naïvement, sur les côtés les plus étonnants. Après lui, Bergson a souligné avec quelle prodigieuse sûreté cette guêpe qu'on appelle le *Sphex* frappe ses victimes, et construit sur cette interprétation de l'expérience sa théorie de l'instinct intuitif ; et nous redoutons un peu de devoir renoncer à l'admiration que nous inspirent ces comportements lorsque nous prenons connaissance de théories qui, comme celle de Rabaud et de Loeb, réduisent l'instinct à un enchaînement de réflexes dont le succès s'explique par la structure même des insectes qui s'opposent ; car les autres conceptions flattent notre goût du mystère — tendance toujours prête à se déployer.

Une des choses qui nous surprennent le moins dans

le blond Eckbert, l'étrange conte de Tieck, c'est que l'avenir y soit annoncé par un oiseau enchanté. Le thème de l'animal merveilleux est d'ailleurs fréquent, qu'il s'agisse des chevaux d'Achille, qui prennent la parole pour prédire à leur maître, sa mort ⁽¹⁾, — du Coq d'or de Rimsky, de l'oiseau de feu, des Murmures de la Forêt ou du Chant de l'oiseau, sans oublier l'étrange aspect que prend, auprès de l'ange Heurtebise, le cheval qui inspire l'Orphée de Cocteau. Des cavaliers se plaisent d'ailleurs à dire que souvent — la nuit par exemple — leur monture a mieux qu'eux le sens du danger imminent, du précipice proche, et que sa résistance obstinée les a sauvés en pareil cas ; et l'une des dernières choses qu'ait analysées Lévy-Bruhl, c'est la réaction des animaux en présence de l'insolite ⁽²⁾. Le Corbeau de Poe exprime l'inquiétude du poète en face du surnaturel ; et c'est par un trouble en présence d'un animal mystérieusement surgi que Wilamowitz explique la vénération des Grecs pour ce qu'ils considéraient comme une épiphanie des divinités, biche d'Artémis, serpent ou chouette d'Athéna. L'homme primitif vivait dans la hantise de l'animalité ; et Lucrèce a décrit en traits inoubliables ses luttes avec les fauves. Les gravures rupestres nous font connaître son gibier, ses chasses et les rites qui les accompagnaient ; de cet art archaïque, réaliste puis symbolique, dérivent des thèmes qui se sont reproduits jusqu'à nos jours : Heuzey a montré comment l'aigle bicéphale du blason chaldéen de Sirpaula a fini par devenir l'emblème de la Russie des Tsars et de l'Autriche des Habsbourg ; et Edmond Pottier a recherché l'origine des têtes de lions qui décorent les grands escaliers du Louvre jusque dans un vase d'argent d'Entemena daté d'environ 2650, où la tête de face

(1) Sur le caractère démoniaque prêté aux chevaux dans l'antiquité grecque, voir notre essai sur le Cheval de Troie (*Fabulation platonicienne*, p. 75) ; et cf. H. JEANMAIRE, *Dionysos*, 1951, p. 281 et suiv.

(2) *L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs*, 1938, p. 88-89.

jouait un rôle prophylactique — en passant par Mycènes et par un chapiteau du Mans ⁽¹⁾. Il nous est bien difficile d'éprouver de tels épouvantements même en invoquant la bête du Gévaudan — ces épouvantements que rappellent les vases grecs, avec leur hantise des monstres que combattent des héros libérateurs. En même temps se sent une parenté traduite par le thème des métamorphoses qui, issu de la biologie (la chenille se transforme en papillon, le têtard en grenouille) a gagné la mythologie : il n'est aucune forme que ne puissent prendre les dieux de l'Olympe et les personnages des contes de fées : les souris blanches se transforment en chevaux de trait, les rats en laquais, la citrouille ou le pois en carrosse. Pourquoi l'homme échapperait-il après sa mort, sinon de son vivant, à cette universelle transformation ? Porphyre nous apprend que sitôt que Plotin eut rendu le dernier soupir, on vit son âme reparaître sous la forme d'un serpent qui, s'enfuyant de sa paillasse, alla se réfugier dans un trou de la muraille ; un âge moins crédule avait reproché à Héraclide de Pont, l'élève de Platon, de s'être préparé une héroïsation posthume en ménageant l'apparition d'un serpent qui devait manifester sa présence après sa mort : Diogène Laerce nous raconte comment échoua ce subterfuge. On trouve chez Lévy-Bruhl bien des traits analogues. La réminiscence pythagoricienne n'est qu'un souvenir des vies antérieures : « je fus laurier, oiseau, poisson muet dans la mer », dit Empédocle. Et l'on sait que la métempsomatose platonicienne réincarne chaque homme dans l'espèce animale dont la tendance dominante correspond le mieux au caractère qu'il a manifesté de son vivant. De telles considérations ont été familières de tout temps à la pensée des Indes.

(1) *L'histoire d'une bête*, Revue de l'Art ancien et moderne, 1910, II, p. 419 ; et *Recueil Edmond Pottier*, 1937, p. 51.

* * *

Sous ces formes si différentes se manifeste une préoccupation commune : celle des rapports, de la parenté profonde de l'humanité et de l'animalité — de l'animalité que les hommes d'autrefois sentaient à la fois si redoutable et si proche d'eux.

Entre l'homme et l'animal y a-t-il un abîme ? N'y a-t-il qu'une différence de degré par delà une fraternité foncière ? L'idée apparaît sous une forme impure dans le mythe de Pasiphaé et dans celui de Léda, qui hanta Vinci ; sous une forme exquisement morale, dans le Sermon de Bénarès comme dans les Fleurettes de Saint François ou dans la légende de Saint Julien. D'ailleurs l'institution même des sacrifices animaux, si cruelle que soit encore cette conception religieuse, n'implique-t-elle pas que l'on reconnaît à l'animal une aptitude à remplir par rapport à l'homme une fonction vicariante ?

Inquiétude de l'homme devant sa propre animalité ; effort pour s'en dégager et pour la vaincre, symbolisé par la lutte des Lapithes contre les Centaures que figure la frise du Parthénon. La théorie cartésienne des animaux-machines représente une réaction de défense contre cette hantise : « cela crie et ne sent point », dira Malebranche. Mais de l'animal-machine on passera bientôt à l'homme-machine de La Mettrie. Et d'autre part La Fontaine proteste dans son Épître à Mme de la Sablière : le fossé est-il vraiment si profond ? De nos jours Julien Huxley se place à un point de vue très proche. « Ils n'ont que de l'âme » dit-il, entendant par là les fonctions affectives, l'émotivité, dont l'anatomie cérébrale met le déclenchement en rapport avec le développement du thalamus. L'activité d'un animal n'est pas celle d'une machine ; c'est un mécanisme peut-être, en ce sens que le mode de fonctionnement en est régulier, mais il est accompagné d'émotion. Faut-il la nier parce que nous n'en avons pas une connaissance directe ?

Nous n'en avons pas davantage chez les hommes que chez les animaux. « L'analogie dans la conduite est si grande qu'affirmer dans un cas l'absence de toute une classe de phénomènes, et sa présence dans l'autre, c'est changer en farce le raisonnement scientifique. » « Il faut être un comportementiste bien téméraire, dit-il encore (113), pour nier l'existence de l'émotion et du processus conscient. » « Et il oppose à l'inintelligence des oiseaux, peu capables de faire face à l'imprévu, l'intensité de leur vie émotive, telle que la manifestent les cérémonies d'accueil et de présentations chez les hérons-aigrettes de Louisiane ou la parade amoureuse des grives huppées en Angleterre. Chez les oiseaux, conclut-il, l'avance du côté intellectuel a été plus faible, celle du côté affectif plus considérable : l'émotion non entravée par la raison a le dessus. (1) »

Sans doute est-ce un vague sentiment de cette continuité affective qui amena l'imagination populaire à assimiler le comportement des animaux et la conduite des hommes : d'Ésope et de Phèdre à La Fontaine, du Roman de Renart au Livre de la Jungle, de Cervantès à Hoffmann, la Comédie animale est une Comédie humaine. Et les psychanalystes vont plus loin encore, pour qui les bêtes de nos cauchemars ne sont que la manifestation de désirs et de passions refoulées (2).

(1) *Essais d'un biologiste*, Paris, 1949.

(2) Voir l'ouvrage du Dr Ernest Jones, *On the Nightmare* (Londres, 1931) et le tableau de J. H. Fuseli (1782) qui lui sert de frontispice. « Dessiner le loup, écrit encore M^{lle} J. Boutonnier (suite du texte cité plus haut) n'exclut pas qu'on en ait peur, ni surtout qu'on suscite en face de lui les chasseurs qui le tuent. Le conflit ainsi figuré illustre un moment dramatique de l'âme enfantine, et il ne nous reste plus qu'à tenter de comprendre quels instincts violents l'enfant cherche, peut-être à tort d'ailleurs, et souvent sans grand succès, à réprimer. »

VIII

PERDITA, LA NATURE ET L'ART

Au lieutenant R. de Liedekerque.

Shakespeare aime à faire aborder par les interlocuteurs de ses dialogues d'amour des problèmes métaphysiques — goût qui lui vient sans doute des poètes italiens et français de la Renaissance ⁽¹⁾. C'est tantôt — comme dans le *Marchand de Venise* — un thème classique qui lui est cher : celui de l'influence de la musique ⁽²⁾, qu'il reprend dans le beau sonnet de la mélancolie musicale ⁽³⁾, tout comme il le suggère au

(1) Certains aspects de cette influence — la tendance « pastorale » en particulier — ont été relevés par M. R. BERTHELOT, *La Sagesse shakespearienne*, Revue de Métaphysique, t. 33, 1926, p. 156. On trouvera dans la note suivante un rapprochement qui paraît bien en fournir un nouvel exemple.

(2) *Le Marchand de Venise* (V, I) :

*The man that hath no music in himself...
Is fit for treasons, stratagems and spoils...
Let not such man be trusted.*

Cf. RONSARD, Préface au *Mellange de Chansons, tant de vieux auteurs que des modernes*, Paris, 1572 : « Celuy, Sire, lequel, oyant un doux accord d'instruments..., de tête aux pieds n'en tressaute point..., c'est signe qu'il a l'âme tortue, vicieuse et dépravée, et duquel il se faut donner garde, comme de celui qui n'est point heureusement né ». (Ce dernier texte a été remis en lumière par M. L. FEBVRE dans son livre sur *Le Problème de l'Incroyance au XVI^e siècle et la Religion de Rabelais*.)

(3) *Music to hear, why hear'st thou music sadly?* (Sonnet VIII). Cf. le mot de JESSICA : *I am never merry when I hear sweet music*, etc.... (*Le Marchand de Venise*, loc. cit.).

début de la *Nuit des Rois* ⁽¹⁾ ou à la fin de *Henri IV* ⁽²⁾ ; nous le retrouvons dans *Richard II*, en des vers qui contiennent, avec toute une discussion condensée, un souvenir très net des traditions pythagoriciennes relatives au traitement des maladies mentales par la musique ⁽³⁾. C'est tantôt encore le thème de la nature et de l'art, à propos duquel s'opposaient les tendances des philosophes de son temps. Il utilise notamment ce thème dans une scène peu étudiée jusqu'ici, semble-t-il, de ce point de vue, et sur laquelle nous voudrions attirer l'attention.

*
* *

On sait l'importance considérable qu'eut dans la pensée antique l'opposition de la nature et de l'art ; on sait aussi que l'abolition de cette opposition est un des traits qui marquent les débuts de la pensée moderne ⁽⁴⁾. Nul plus que François Bacon ne contribua à cette évolution.

Il est fort remarquable que l'on trouve cette opposition discutée, et de très curieuse façon, dans un des plus jolis passages d'une comédie shakesparienne qui date de l'époque même où, de son côté, le futur chan-

(1) *That strain again : it had a dying fall*, etc. (*Twelfth Night*. I. I).

(2) V. *Henry IV*, 2^e partie, IV, 4, où le roi mourant demande à n'entendre que le murmure d'une douce musique :

*Let there be no noise made, my gentle friends,
Unless some dull and favourable hand
Will whisper music to my weary spirit.*

(3) *King Richard II*, V, 5 : *How sour sweet music is*
*When time is broke and no proportion kept !
So is it in the music of men's lives...
This music mads me ; let it sound no more ;
For though it have help madmen to their wits,
In me it seems it will make wise men mad.*

(4) V. notre *Machinisme et Philosophie*, Paris, 1947, p. 20 et sq., 32 et sq. ; cf. *Tailler et recoudre*, plus bas, p. 168.

celier d'Angleterre méditait ces problèmes ⁽¹⁾ : *le Conte d'Hiver*, publié en 1623, joué en 1610 ou en 1611.

A l'acte IV, scène III, Perdita déclare qu'elle n'aime ni les œillets rayés, ni les giroflées, parce qu'elle a entendu dire que leur bigarrure est due à l'action d'un art qui se mêle à celle de la grande nature créatrice :

...for I have heard it said
There is an art which in their piedness shares
With great creating nature.

Le raisonneur répond en invoquant l'exemple de la greffe : il y a là un art qui est lui-même nature et œuvre de la nature, qui comme tel l'améliore, mais est supérieur à celui qui s'ajoute simplement à elle (ce qui évoque irrésistiblement l'expression célèbre de Bacon : *ars homo additus naturae* ⁽²⁾ :

Say there be
Yet nature is made better by no mean
But nature makes that mean ; so, over that art
Which you say adds to nature, is an art
That nature makes. You see, sweet maid, we marry
A gentle scion to the wildest stock
And make conceive a bark of baser kind
By bud of noble race ; this as an art
Which does mend nature, change it rather, but
The art itself is nature.

Le poète esquisse ainsi un raisonnement très proche de celui de Platon, au livre X des *Lois*. Par contre, l'opposition de la nature et de l'art reparait sous sa forme traditionnelle et purement esthétique, dans le « tableau vivant » de la fin de la pièce, qui renouvelle

(1) Rappelons que l'*Advancement of Learning* est de 1604, et que le *De Augmentis*, qui en est une traduction latine, est de 1622-1623. Cf. notre *Pensée de Bacon*, 1949, p. 46.

(2) *De Augmentis*, II, 2, 497. De plus, Bacon mentionne dans le *Novum Organum* (II, 22), les taches blanches et purpurines de certaines espèces d'œillet et de giroflée, qui se ressemblent presque en tout, à l'exception de la couleur même (p. 341 de la traduction du *Panthéon littéraire*).

le vieux thème magique de la *statue animée* ⁽¹⁾. On dévoilé l'image de la reine morte : ô merveille ! la musique l'éveille (et ici se rejoignent les deux thèmes que nous avons juxtaposés en commençant) : voici qu'elle se meut ; c'est la reine elle-même, qui avait passé pour morte par erreur ⁽²⁾.

Ainsi se trouvent transposés sur la scène élisabéthaine deux aspects d'une des oppositions fondamentales que discutaient alors les philosophes. A-t-on fait état de cette coïncidence dans l'étude de la « question Shakespeare » ? Elle prouve tout au moins que le poète suivait de très près le mouvement des idées philosophiques de son temps.

(1) Cf. notre *Platon et l'art de son temps*, Appendice VII : *Statues animées et images inertes*. Cf. M. WEYNANTS-RONDAY, *Les statues vivantes*, Bruxelles, 1926.

(2) Acte V., Sc. III, vers 136 et suivants :

Music, awake her, strike!
t's time : descend ! Be stone no more : approach
...Oh ! She's warm !
If this be magic, let it be an art,
Lawful as eating !

IX

CE QUE NOUS APPREND UNE PROMENADE D'HIVER AU PARC DE VERSAILLES

L'art des jardins est une forme de l'architecture ⁽¹⁾. Ce n'est pas une simple technique utilitaire, c'est un art qui exprime une pensée, une conception de l'homme et du monde. Le parc de Versailles peut nous apprendre autant et plus de choses que bien des livres, si nous savons déchiffrer le message qu'il nous porte ; mais la tâche n'est pas si aisée qu'on pourrait le croire. Il faut, pour l'entendre, l'avoir parcouru en bien des sens, en bien des saisons, sous les éclairages les plus divers ; car il est loin de livrer son secret d'emblée.

Il faut d'abord, bien entendu, avoir contemplé l'admirable perspective du tapis vert et du Grand Canal qui reflète le soir, dans son miroir d'eau, les pourpres du couchant ; il faut avoir laissé le regard se porter plus loin, dans l'encadrement des ultimes peupliers du domaine, jusqu'aux lointains bleutés qui se perdent à l'horizon. Il faut être allé jusqu'à ce terme extrême que marque la ligne de Bretagne, être revenu de là jusqu'au bassin d'Apollon, pour voir s'étagier les plans superposés des terrasses qui servent de soubassement à la résidence royale. Il faut ensuite, s'éloignant de cet axe, avoir vu jouer la variété des perspectives latérales et obliques, senti l'opposition des couverts et des espaces

(1) Cf. E. SOURIAU, *Philosophie des Procédés artistiques*, III, Revue des Cours et Conférences, 1928-1929, p. 236 et suiv.

dégagés, l'équilibre des quinconces ou des bassins et des charmilles ; savouré la diversité des bosquets, en évoquant les fêtes du grand siècle, jeux d'eaux, feux d'artifices, spectacles, concerts et collations, dans le cadre de cette mythologie solaire qui faisait du domaine un Olympe. Mais cela ne suffit point : à s'en tenir là, on laisserait peut-être échapper le principal.

Si nous voulons saisir l'essentiel, retournons au Parc par une de ces journées d'hiver où les grandes lignes se dégagent mieux dans leur dépouillement. Déjà Pierre de Nolhac nous engageait à aller contempler en cette saison l'Hiver de Girardon : « Pour vérifier toute la signification esthétique de ce chef-d'œuvre, disait-il, il faut aller le visiter quand la froide saison a dépouillé le parc ; sur le fond des arbres dénudés, la grande figure désolée semble régner dans son domaine ⁽¹⁾ » Mais bien d'autres révélations encore nous sont réservées. Entrons par la Grille du Dragon, et cherchons où est le monstre qui lui donne son nom : nous le verrons se convulser et jeter des flammes au pied de l'Allée des Marmousets, et nous nous demanderons ce que vient faire ici cette étrange figure, qui répond si peu à ce que nous croyons savoir de l'art classique. Mais pour trouver la réponse, il suffit de faire le tour du bassin de Neptune : elle nous est donnée par l'hydre qui se roule là-bas aux pieds d'une statue de la Renommée occupée à rédiger les fastes du règne ⁽²⁾. L'allégorie est transparente : les monstres sont là pour faire ressortir la défaite des forces obscures. On les sent pourtant toujours menaçantes, une autre statue nous le prouvera pour peu que, traversant le Rond Vert, descendant l'allée de Cérès et de Flore, nous trouvions sur notre gauche l'Encelade,

(1) *Les jardins de Versailles*, 1913, p. 47, cité par E. SOURIAU, *op. cit.* p. 253.

(2) Notons que si le bassin du Dragon fut creusé sous ce nom dès 1668, la décoration actuelle n'en fut achevée qu'en 1740, et refaite au XIX^e siècle. Quant à la statue de la Renommée du Roi (1686), elle a changé d'emplacement à plusieurs reprises.

si peu connu, si rarement visité — tête monstrueuse, mains crispées émergeant d'un chaotique amoncellement de pierrailles. Je défie le promeneur solitaire de ne point frémir devant l'étrange figure du géant révolté, foudroyé par les dieux, enseveli sous les roches, vaincu mais toujours redoutable, figure romantique bien inattendue en ce sanctuaire du classicisme, à deux pas à peine du bosquet des Dômes, dont les paisibles balustrades sont les sœurs de celles de la sereine Fontaine de Nîmes. Elle trahit, cette figure, la hantise des puissances souterraines, que la littérature dissimule si discrètement, qu'on les pourrait presque croire oubliées, n'étaient quelques phrases de Molière, quelques vers de La Fontaine ou de Racine.

Traversons maintenant le tapis vert pour gagner l'exquise colonnade du Salon de Musique : au milieu de l'étincelant cercle de marbre serti dans les branchages, Girardon a sculpté l'enlèvement de Proserpine par le dieu infernal : c'est toujours le même thème et le même avertissement.

Gagnons à présent les Rocailles. Il ne s'agit plus à présent de collations estivales, de girandoles et de violons : dans le jour qui tombe, nous sentirons planer l'inquiétude qu'inspire le mystère de l'ombre parmi les grottes obscures. C'est comme une dimension nouvelle qu'on éprouve ici, un sentiment de précarité par quoi nous sont rendus plus précieux encore les chefs-d'œuvre d'une civilisation qui se sait fragile dans sa splendeur même. Sous le ciseau des sculpteurs, la mythologie aura été bien plus qu'un langage, une fantaisie de l'imagination : la révélation d'une émotion profonde, d'un trouble métaphysique. Grâce à eux, le parc nous aura initié à une préoccupation secrète, mais essentielle, du grand siècle ; et par la magie de l'art, le merveilleux aura, pendant le temps d'une promenade, transformé notre sentiment du réel (1).

(1) Cf. P. FRANCASTEL, *La sculpture de Versailles*, Paris, 1930.

X

IMAGES ET ABSTRACTIONS FILMIQUES

I. — C'est un fait bien connu que les inventions nouvelles, à leurs débuts, se calquent souvent sur des techniques antérieures, avant de conquérir leur originalité propre. Les premières statues de pierre, en Grèce, ont imité les « xoana » de bois ; la carrosserie des autos a d'abord imité celle des voitures à chevaux : les taxis de la Marne ressemblaient encore un peu à des fiacres.

De même, le cinéma fut d'abord considéré dans la perspective de l'art du portrait ou dans celle de la photographie : il réalisait le miracle du tableau « vivant » qui, de tout temps, avait hanté l'imagination merveilleuse (1).

Cinéma parlant, cinéma en couleurs, dessins animés, ont permis de s'engager encore plus avant dans cette voie.

II. — Les progrès ont été assez grands en ce sens pour que l'on puisse à présent envisager utilement d'autres recherches dans d'autres directions : en aucun domaine, la totalité des possibles ne se révèle d'emblée (2).

Or, cinéma et dessin animé mettent à notre disposition le monde des images visuelles en tant qu'images,

(1) Cf. nos études sur *Platon et l'Art de son temps*, Appendice VII ; *Perdita, la Nature et l'Art*, plus haut, p. 99 ; et aussi p. 33.

(2) Cf. *Machinisme et Philosophie*, Paris, 1947, p. XIII : le discernement des possibles.

et non pas seulement en tant qu'imitations et reproductions du concret : songeons aux recherches des peintres qui se libèrent de la servitude imitative, qu'il s'agisse d'art décoratif ou bien, au pôle opposé, de peinture abstraite. Combien mieux armé est l'art du film qui dispose, lui, de la ressource du mouvement ajouté aux couleurs et aux formes ! Il nous offre un domaine infiniment accru, où rien n'empêche de transcrire toutes les fantaisies de l'imagination visuelle, de rivaliser avec le royaume enchanté des phosphènes ; de discipliner et d'utiliser esthétiquement les étonnantes transformations de teintes et de couleurs que nous offre la nature, lorsque nous examinons, par exemple, les changements d'état d'un corps polymorphe aux points critiques. On peut concevoir ainsi des spectacles qui seraient aussi perfectionnés par rapport à celui qu'offraient les kaléidoscopes dont Bergson aimait à parler dans ses premières œuvres, et qui amusèrent encore notre enfance, que le cinéma l'est par rapport à la lanterne magique. Dans la lame de nitrate d'ammoniaque lentement chauffée, les couleurs virent, les ensembles changent de teinte et de structure, arrachant aux étudiants de minéralogie des cris d'admiration ; mais ici l'on verrait les formes s'engendrer, se développer, se détacher les unes des autres en même temps que se modifieraient les couleurs. Des recherches infinies sont possibles en ce sens ; et l'on pense en y songeant aux plaisirs purs dont parle Platon, plaisirs qui sont fournis, non point par les couleurs et les formes des êtres vivants et des tableaux qui les représentent, mais par celles des figures géométriques qu'engendre la révolution du tour, le mouvement de la règle et de l'équerre⁽¹⁾.

III. — Mais il est artificiel et arbitraire de ne considérer dans l'image que l'image même : c'est l'intention

(1) *Philèbe* 51 ac. ; voir *Platon et l'Art de son temps*, ch. III, p. 38 et suiv. (Beauté pure et imitation).

imageante, disent les phénoménologues, qui détermine et transforme sa matière. Les images de rêve qui paraissent les plus incohérentes évoluent autour d'un thème (1).

Par ailleurs, on sait depuis toujours que les idées sont souvent difficiles à transmettre sous forme abstraite : c'est tout le problème du mythe dans la philosophie de Platon. Qu'on nous permette de citer ce que nous écrivions naguère à ce sujet : « les mythes expriment en termes concrets les raisonnements abstraits inaccessibles au vulgaire ; ils traduisent ce qui en peut être transposé en images sensibles, indiquant une orientation, une direction ; à certains égards, ils font l'office de ce film, à la fois documentaire et fantastique, que MM. Sainte-Lagüe et Jean Painlevé consacrèrent à la quatrième dimension, dont ils essayèrent de donner une idée, suivant l'exemple de Poincaré et de M. Le Roy, en prolongeant le mouvement par lequel nous passons de la première dimension à la seconde et à la troisième » (2).

On pourrait évoquer de la même façon l'emploi de l'image dans le bergsonisme ; ou encore le rôle que joue, dans la méthode Zen, l'évocation d'une image inattendue au moment où se pose une question difficile : elle parvient, disait Sylvain Lévi, « à créer dans l'esprit de celui qui écoute un état de bouleversement tel qu'il peut s'échapper de ses cadres ordinaires et arriver par un bond subit à la découverte d'une vérité supérieure » (3).

On voit combien de possibilités s'ouvrent à la recherche en de telles directions, pour peu que le film

(1) Signalons l'intéressant essai de « cinépeinture » que constitue le film de M. H. VALENSI sur le *Printemps*, réalisé de 1936 à 1939, et qui fut projeté, le 13 mai 1948, en même temps que plusieurs très curieux films de Francis LEE (1941).

(2) *La Fabulation platonicienne*, Paris, 1947, p. 21-22 ; cf. p. 32 suiv. et 74.

(3) *Correspondance de l'Union pour la Vérité*, Entretien sur la Conscience du Temps, mars-avril 1929, p. 14-15.

devienne un instrument de la pensée philosophique. Toutes ces positions différentes nous ouvrent en effet autant de voies pour l'emploi des images dans des films d'idées. Il est inutile de souligner que nous n'entendons point par là des pièces à thèse, mais des œuvres de pensée pure, utilisant pour s'exprimer les multiples ressources nouvelles que nous offre le film ; ressources qui sont très loin d'avoir été suffisamment utilisées jusqu'ici, et qui attendent qu'on veuille bien les employer à des fins nouvelles.

IV. — Dans un domaine plus spécialement pédagogique, ceux qui ont suivi les cours de Léon Brunschvicg à l'École Normale Supérieure se rappellent comment, lorsqu'il avait à exposer un point délicat d'une doctrine, il lui arrivait de se tourner vers le tableau : il lui suffisait alors de quelques traits, d'un geste de la main, et voici que s'éclairait le mécanisme de l'union de l'âme et du corps, ou le schématisme transcendantal. Il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps sur cet exemple pour se rendre compte des possibilités qu'offrirait l'emploi du schéma filmé, donc mobile. Rien ne serait plus facile que de les concrétiser. Je ne sais quand cela pourra se faire, mais je suis convaincu que de telles réalisations sont appelées à rendre de grands services à l'enseignement.

XI

REMARQUES SUR QUELQUES PROCÉDÉS DE PASSAGE DU MERVEILLEUX AU RÉEL

L'évocation du merveilleux est une des tâches où le cinéma, subtil et souple, l'emporte dans sa rivalité avec le théâtre, plus lourdement attaché au réel : l'expérience bi-millénaire des *dei ex machina*, des praticables et autres artifices n'y fait rien.

L'apparition du dragon en carton de Wagner sur la scène de l'Opéra produit infailliblement une dissonance ridicule, qui gâche tout le spectacle. La représentation du premier acte d'*Hamlet* ne provoque pas une impression moins pénible : le pas du spectre sur les planches n'est jamais assez irréel. C'est à croire qu'on prend souvent à la lettre les ironiques recommandations du Parfait Machiniste de Hoffmann : « Le char aérien ou le nuage doit être suspendu par quatre grosses cordes peintes en noir, et il faut le faire monter ou descendre par saccades, dans le temps le plus lent possible, car ainsi, le spectateur, qui, même de sa place lointaine, voit nettement le dispositif protecteur et peut juger de sa solidité, sera antérieurement rassuré sur ce voyage aérien ⁽¹⁾ ». Et c'est au film que durent avoir recours les

(1) *Kreisleriana*, trad. A. Berguin, Paris, 1949, p. 114.

metteurs en scène de la *Damnation de Faust* pour évoquer la chevauchée finale.

Mais que le cinéma ne se donne pas trop vite partie gagnée : quand le théâtre renonce à un réalisme abusif dans un domaine qui le comporte moins que tout autre, il retrouve autant de chances que le cinéma en peut perdre s'il tombe dans le même défaut. Le groupe d'étudiants d'anglais de Toulouse, jouant sans décors le *Songe d'une Nuit d'Été*, en 1946, sut faire naître cent fois mieux l'illusion féerique que le film monté à grands frais sur le même sujet. On ne saurait donc étudier trop attentivement les problèmes qui se posent ici, et les moyens de les résoudre.

* * *

Particulièrement délicat s'avère le passage du monde réel au monde merveilleux, considéré comme un domaine séparé du nôtre, (nous n'examinerons pas ici le cas où les deux mondes s'interpénètrent ⁽¹⁾) — et plus encore le retour du merveilleux au réel.

Or, la littérature nous offre ici l'expérience de ses procédés. On a établi d'une façon générale qu'ils ont souvent par avance un caractère filmique ⁽²⁾. Nous voudrions montrer sur un petit nombre d'exemples qu'il en est de même dans le cas particulier qui nous intéresse ici.

Un des premiers procédés utilisés par la littérature merveilleuse est celui de la découverte d'une île inconnue, où l'explorateur va de surprise en surprise. Il était déjà familier à l'Antiquité classique, qui aimait à évoquer les Iles Fortunées, l'île de Circé, celle des Lestrygons,

(1) C'est le domaine par excellence de Hoffmann, qui en a exprimé et appliqué la règle d'or : la possibilité d'explication rationnelle y doit toujours accompagner le mystère de l'interprétation merveilleuse.

(2) Henri AGEL, *Équivalences cinématographiques de la composition et du langage littéraires*, Revue de Filmologie, n° 1, p. 67-76.

le pays des Lotophages, et l'Atlantide de Platon. Les grandes découvertes du x^ve siècle lui donnèrent une vogue nouvelle, et la Renaissance, à son tour, y eut maintes fois recours, qu'il s'agisse de l'*Utopie* de Morus, de la *Tempête* de Shakespeare, de la *Nouvelle Atlantide* de Bacon. Combiné avec l'exploration du mystérieux pays d'au delà des montagnes, il fut repris par Samuel Butler dans *Erewhon*.

Lost Horizon, de James Hilton, nous en offre une transposition moderne : c'est dans une lamasserie abritée en un vallon perdu des montagnes inaccessibles du Thibet qu'est gardé le secret de l'élixir de longue vie ; et c'est un avion qui y accède, après les incidents les plus compliqués : comment s'étonner qu'on ne puisse retrouver le chemin de cette vallée, mieux gardée par les hauteurs de l'Himalaya et du Pamir que le secret d'Antinée par les sables du Hoggar ?

Mais déjà Cyrano de Bergerac était allé plus loin encore dans le modernisme : dans ses *Empires de la Lune et du Soleil*, il avait recours à la navigation interplanétaire, ou mieux interastrale, et préludait à l'emploi des fusées.

* * *

A ces procédés que l'on peut appeler géographiques viennent s'opposer (Cyrano est à la limite) les procédés pseudo-scientifiques ou techniques : machine à renverser le temps de Platon ⁽¹⁾, machine à explorer le temps de Wells, à en changer le rythme de Julian Huxley (*The philosophical Ants*), et les procédés psychologiques. Ceux-ci se groupent autour de l'expérience du rêve et du réveil. Le thème est trop banal pour que nous y insistions : mais nous voudrions en signaler une forme particulièrement raffinée, que William Morris nous en

(1) V. notre étude « Sur le mythe du Politique », dans la *Fabulation platonicienne*, Paris, 1947, p. 88 et suiv.

offre à la fin de ses *News from Nowhere*, et qui mérite un examen attentif ⁽¹⁾.

L'auteur s'est réveillé dans le monde d'après la révolution sociale de l'avenir, qui aura aboli machines et machinisme pour y substituer un art artisanal où chacun trouvera le bonheur ⁽²⁾. Il s'y éprend d'une jeune fille qu'il accompagne, avec un groupe d'amis, dans une promenade à la campagne. Tous ensemble ils sont réunis à table, dans une auberge où l'ambiance est charmante, quand brusquement il se sent revenir vers le monde réel, le monde d'aujourd'hui : il voit alors que le regard de la bien-aimée, qui le fixait doucement, se perd, et qu'il est devenu invisible à ses yeux.

« Je me tenais sur le seuil avec la figure souriante d'un homme qui va prendre part à une fête dont il est prêt à jouir pleinement. Dick, à côté de moi, jetait sur la société un regard circulaire... En face de moi étaient assises Clara et Ellen, avec, entre elles, la place vide de Dick : elles souriaient, mais leurs beaux visages étaient tournés en sens contraire vers leurs voisins qui causaient avec elles, et elles ne paraissaient pas me voir. Je me tournai vers Dick, m'attendant à ce qu'il me conduisit, et il tourna vers moi son visage ; mais, chose étrange à dire, bien que son visage fût aussi souriant et joyeux que jamais, il ne répondit pas à mon regard, — il parut même ne pas faire attention le moins du monde à ma présence et je remarquai que personne ne me regardait. Une angoisse me saisit, comme de quelque désastre longtemps attendu et subitement éprouvé. Dick s'avança un peu sans me dire un mot... La figure de Clara était maintenant tournée vers moi, bien en face, mais elle non plus ne paraissait pas me voir, malgré, je me le rappelle, mon regard suppliant qui cherchait le sien. Je me tournai vers Ellen, et elle parut me reconnaître un

(1) *Nouvelles de Nulle Part*, trad. P. G. La Chesnais, V. II, p. 196-197 (Paris, 1902).

(2) Cf. notre *Machinisme et Philosophie*, 2^e éd., 1947, p. 90, n. 2.

moment ; son resplendissant visage s'assombrit aussitôt, elle secoua la tête avec un visage navré, et l'instant d'après toute conscience de ma présence s'était dissipée sur sa figure.

Je me sentis seul et dénué au delà de ce que les mots peuvent dire...»

Faire tenir la transformation tout entière dans l'accent différent d'un regard, c'est du très grand art : le procédé est infiniment supérieur à l'emploi de tout dispositif matériel, si perfectionné soit-il. De tels effets sont impossibles à rendre au théâtre, où la modification d'expression échapperait nécessairement au spectateur trop éloigné ; par contre, les changements de plan permettent au cinéma d'y avoir recours. Méditer de telles intuitions ne pourrait avoir, semble-t-il, que des conséquences favorables aux progrès de la technique du film. ⁽¹⁾

(1) Dans le beau film intitulé *Les Jeux sont faits*, Sartre a ingénieusement suggéré la présence d'une foule d'ombres entourant les vivants, et qui les voient sans être vues par eux. Il suffit qu'elles disparaissent pour qu'on retrouve l'appauvrissement du réel. Dans cette ambiance, la simple chute d'une feuille prend la valeur d'un signe venu d'un monde surnaturel.

XII

JEUX DES IMAGES CAPTIVES

L'imagination se déploie d'autant plus intensément que l'organisme est plus débilité et condamné à l'inaction : qui ne l'a éprouvé aux premiers temps de la captivité ?

C'était chez beaucoup un véritable ruissellement d'images compensatrices : rêves d'évasions extraordinaires, par escalade ou par souterrain (et sur ce point l'analyse pourrait préciser comment en certains cas parvint à se réaliser ce qui semblait ne relever que du fantastique) ⁽¹⁾ ; et tout un flux tournoyant de souvenirs, venant apporter une satisfaction illusoire à nos besoins les plus intenses.

Pour lutter contre l'absence, nous utilisions spontanément le grand remède d'Épicure, qui voyait dans la mémoire du passé l'antidote du mal présent. Nous n'évoquions pas seulement les traits des êtres chers, ou la disposition même matérielle de nos foyers menacés ; à toutes les privations s'opposaient des images compensatrices. Je me rappelle ce jour de disette où, faisant un tour de camp avec un ami, nous trompâmes la faim en évoquant la saveur des divers miels que nous connais-

(1) Voir l'intéressante étude de M. Guy DURANDIN, *Contribution à l'étude psychologique de l'évasion chez les prisonniers de la guerre 1939-1945 (Les difficultés psychologiques de l'évasion)*, Revue française de Psychanalyse, avril-juin 1949, p. 228.

sions : miel âpre des garrigues, miel parfumé de lavande, de tilleul ou de pin ; miel cristallin des Alpes, miel blond du Gâtinais, miel fauve du Mézenc, s'écoulant des rayons de cire ; miel sirupeux des hôtels suisses (oh le petit déjeuner sur le balcon dominant le lac, avec le petit pain craquelant !) ; miel limpide et doré de l'Hymette, doux comme un baume, brûlant comme une liqueur forte.

Puis vint le tour des confitures, dont le souvenir nous offrit successivement la vision des bassines de cuivre brillant, pleines d'une écume parfumée, et celle des pots blancs coiffés de cellophane ou de papier, sagement rangés sur des planches trop hautes dans l'ombre fraîche du cellier ; le goût acidulé et la transparence rouge ou jaune des groseilles de Bar-le-Duc (épépinées, précisa mon ami, épépinées ! — mais le craquement des pépins a bien son charme aussi ! objectai-je) ; la délicieuse amertume de la marmelade d'oranges de Dundee, qu'escortent toasts et buns, thé, porridge et cassonade... Puis voici la douceur moelleuse des purées de châtaignes sucrées de l'Ardèche (« avec un peu de crème Chantilly, ajouta mon interlocuteur : les saveurs s'assortissent et se fondent délicieusement, et puis la blancheur de l'une relève le marron somptueux de l'autre ») ; le velours des églantines d'Alsace qui, écrasées et passées à l'étamine, prennent le nom de Boutte-Muse ; et les myrtilles qui noircissent les tartes d'abord, puis les lèvres et les dents des enfants ; les quetsches et les mûres, qui ont quelque chose de riche et de chaud, et sont les cuivres de cet orchestre qui a pour flûtes les mirabelles lorraines, translucides au regard et délectables au palais, avec une pointe d'amertume dans la douceur ; pour violons, les coings et les gelées de pommes, auxquelles une tranche de cédrat donne un goût si délicat. Puis, pour colorer d'orientalisme ce festin imaginaire, nous n'eûmes garde d'oublier l'écœurant rahat-loukoum, cette confiture de roses à la cannelle, et l'extraordinaire et

délicieux mélange de graines de sésame et d'amandes pilées que le proche Orient appelle Halwa.

Dans cette oisiveté forcée et ce dénuement total, je pensais souvent au beau poème de Browning où David chante au vieux roi Saül, pour lui faire reprendre goût à la vie, les joies de l'action et les voluptés des sens ; et j'évoquais, couché sur ma paille ou adossé au mur d'une baraque, la griserie de la vitesse et l'ivresse des cîmes, les embruns salés qui cinglent les joues en mer, et l'air tonique qu'on respire dans l'ombre bleue des glaciers.

Par les froides journées d'hiver, dans l'humidité glaciale de ces landes brumeuses, j'avais la vision de la Méditerranée bleue, striée de bandes violettes, bordée de roches rouges et de maisons blanches ; je sentais l'odeur des eucalyptus et des mimosas, des cystes et des lentisques, à la sève laiteuse, visqueuse et aromatique. Puis apparaissait un coin de garrigue avec, dans le fond, un bosquet de chênes-verts et de grenadiers sur lequel se dessinait une statue de marbre — la garrigue où le soleil du Languedoc dégage la fragrance du thym et du romarin, qu'il suffit de froisser dans ses doigts pour en avoir les mains toutes parfumées.

Dans l'aride désert de notre premier camp, où le vent soufflant en violentes rafales soulevait des tourbillons de poussière (un jour, si invraisemblable que cela puisse paraître, je le vis emporter le toit d'une petite baraque, qui s'abattit sur le sol quelques mètres plus loin !) j'appelai à mon secours tous les beaux jardins de ma mémoire ; et de splendides décors se levaient, plus vrais que le réel, où je promenais mes rêveries. C'était le mur d'enceinte de Bagatelle, tapissé de clématites aux teintes mates, bordé d'iris et de roses ; c'était, à l'ombre de la coupole dorée des Invalides, la noble ordonnance des parterres de l'hôtel Biron, où méditent les bronzes de Rodin ; et la terrasse des Reines, au Luxembourg, où les étudiants font la lecture à l'ombre des marronniers.

A Versailles, devant le jardin du roi, un cygne vogue majestueusement à travers le miroir d'eau, où se reflètent les charmillles du parc ; tandis qu'à l'Orangerie de Trianon, derrière des corbeilles embaumées d'héliotrope, le pavillon de Jussieu disparaît sous des retombées de glycines. A Villandry, les buis coupés dessinent de savantes et sobres arabesques, à la mode du xvi^e siècle, mais à Nancy, les ferronneries de Jean Lamour sertissent d'or les verdure de la Pépinière. A Nice, il semble que les cyclamens déploient leurs ailes à l'ombre des palmiers de la villa Masséna, tandis que s'effeuillent au soleil les roses des terrasses de Cimiez. N'avez-vous jamais cru rencontrer, à Bourges, au jardin de l'Archevêché, l'ombre de la pauvre couturière qu'aimèrent Frantz de Galais et le grand Meaulnes ? Le mistral souffle dans les buis du jardin des Doms, d'où la vue s'étend sur Ville-neuve-lès-Avignon et sur tout le Comtat jusqu'aux Alpilles ; et les statues des anciens professeurs de botanique dorment à l'ombre des gingkos et des micocouliers, au jardin des Plantes de Montpellier, où Magnol, père des magnolias, fait face au vieil ami de M. Teste, Rondelet, *qui transiit classificando*... Les jardins de Venise sont humides et frais, derrière les murs épais, à l'angle des rii ; la Place des Herbes, à Vérone, est pleine du parfum violent des tubéreuses ; mais à Vicence, c'est l'odeur pénétrante des jasmins de Corse qui embaume l'accueillant jardin de la villa Balmerana, d'où l'on voit se profiler à l'horizon la légère ligne bleue des Monts Euganéens. Amalfi : mille reflets de soleil clignent sur la mer étincelante, près du rocher des Sirènes. Un lézard se laisse tomber de la treille où mûrit un citron tout doré, et sa chute produit un bruit sec sur la dalle. Ce bruit à son tour me fait penser au son étouffé avec lequel les marrons d'Inde s'écrasent, à l'automne, sur un lit de feuilles mortes, au pied des grands arbres centenaires du Contades. Me voici ramené vers le Nord — vers les rhododendrons qui fleurissent en touffes

épaisses, pendant les mois de mai et de juin, à Kew Gardens et à Virginia Water ; vers les tulipes et les jacinthes, qui s'étendent en tapis odorants, de Leyde à Hillegom, de Hillegom à Haarlem. Et l'art doublant la nature me rendait aussi présents les Nymphéas de Giverny, les roses diaphanes et vieillotées de Redouté, les roses charnelles de Renoir, les ombres fraîches des déjeuners sur l'herbe impressionnistes, les jardins sous la pluie, les jets d'eaux de Debussy et de Ravel, cascades perlées de notes égrenées, Et puis c'étaient, dans un désordre tourbillonnant, les paradis stylisés des tapis de Chiraz et de Chirvân ; les prairies émaillées de fleurs des tapisseries de la Licorne, que remplaçait brusquement la charmille humide d'Issy, où le jeune Renan méditait frileusement ; et ce jardin proche de Méséglise, où Marcel enfant vit la petite Gilberte, les bras chargés de roses, parmi les panaches de lilas mauves et blancs, à travers la haie d'aubépines en fleurs...

Quand les sables sans verdure du Hanovre diffusaient l'étouffante chaleur de l'été prussien, c'est surtout le thème de l'ombre et celui de l'eau qui hantaient ma pensée. J'entendais le bruissement frais du ruisseau aux reflets de lumière qui descend de la montagne et glisse sur une pierre plate, en faisant un remous parmi l'herbe et les fleurs, dans l'ombre bleue des pins ; je voyais le lent écoulement d'une de ces rivières de plaine que le voyageur, accoudé sur un pont, regarde longuement se laisser emporter vers leur destin. J'évoquais le chant des fontaines marmoréennes d'Aix ou de Rome, le bariolage fleuri de celles de Berne ; et puis voici les nobles bassins de Versailles, les abreuvoirs où se mirent les Nymphes de Coustou, les jets d'eau de la Colonnade et des Rocailles, les vasques soutenues par des Marmousets de bronze ; les Cascatelles ruisselantes de la Villa d'Este, où l'eau retombe d'étage en étage, à l'ombre des oléandres, vers la campagne romaine qui monte à l'horizon comme une mer immense ; et la splendeur de

la Fontaine de Nîmes, où la lumière danse sur les colonnes radieuses des bains antiques, que l'écran sombre des pins maritimes sépare de la tour Magne.

Puis c'était l'ombre des portiques dont les perspectives se déroulaient devant moi : ceux du Palais des Doges, qui s'ouvrent sur la lagune aérée, où semble flotter San Giorgio Maggiore ; c'était le cloître de la Chartreuse du Val d'Ema, d'où le ciel paraît emprunter ses couleurs à Della Robbia ; les cloîtres paisibles de Saint-Trophime et de Montmajour, et celui du musée des Augustins, avec sa cour charmante et silencieuse, à deux pas de la cohue toulousaine de la rue Alsace-Lorraine ; les galeries de la rue de Rivoli et de la rue de Castiglione, si pleines de vie, d'élégance et d'animation ; les galeries endormies et désertes du Palais Royal, où le temps semble aboli ; les Grandes Arcades de Strasbourg et d'Annecy, où revit un lointain passé.

Mais bientôt c'étaient, comme des personnes, des villes entières qui s'offraient à notre imagination, et dont nous évoquions tous les détails dans nos conversations. Du Peyrou, où les tilleuls rehaussent de verdure la patine dorée de la pierre, et mettent en valeur les harmonieuses proportions du Château d'Eau, nous dominions l'espace immense qui s'étend des Cévennes à la mer, et où Montpellier s'allonge comme un navire échoué sur la grève ; nous reconnaissions le pic Saint-Loup, et ce repli de terrain, le plan des Quatre Seigneurs, où s'élève le Collège des Écossais ; puis, par les vieilles rues étroites et fraîches où bruissent, sur le pas des portes, les rideaux d'osier, nous gagnions la Tour des Pins et la vieille Faculté, avec sa cour où s'épanouissent des lauriers roses. Avec d'autres, c'étaient, des tours des Capitouls au fin clocher de Saint-Sernin, de la coupole d'émeraude de la Grave à la masse carrée de Saint-Étienne, les briques roses de Toulouse qui surgissaient sur le fond d'un ciel bleu pâle, où les Pyrénées dessinaient leurs arêtes neigeuses. Les vieux romains se

suggéraient l'un à l'autre des coins de la Ville éternelle, du Pincio au Palatin, et les cloches de midi tintant sur le forum éclatant de lumière, où quelques roses piquent d'une tache pourprée l'atrium de la maison des Vestales.

Mais c'est surtout Paris dont nous visitions mentalement les quartiers qui nous étaient les plus chers : que de fois nous évoquâmes cette Seine aux dimensions harmonieuses qui donne leur mesure humaine aux avenues, les frondaisons légères des platanes qui la bordent, les ombrages de la place Dauphine, les ruelles qui descendent en pente rapide du Panthéon ou de Montmartre, les maisons ventruées de la rue du Dragon, et les premières pluies d'hiver sur l'asphalte, quand s'allument les lumières des vitrines.

Visitant le château du Roi René, j'avais remarqué, avant la guerre, au mur des cachots, des galères gravées dans la pierre par les amiraux prisonniers : un Sforza n'en fit-il pas autant, au Logis royal de Loches ? Je ne me doutais pas, quand je visitais ces cellules, qu'aux murs d'une salle dont nous ferions notre réfectoire, dans une burg saxonne, un camarade sorti des Beaux Arts devait peindre à la fresque une frise où figuraient les boutiques du 1^{er} janvier sur les Boulevards, les paniers de la bouquetière, la terrasse du café du coin, le départ de l'autobus, la station du métro et le bassin des Tuileries.

Nous prîmes plaisir aussi, dans l'univers dépourvu de beauté ou nous vivions, à reconstituer les plus précieuses expositions que nous avions vues entre les deux guerres, et les plus belles soirées : à ce souvenir, Giraudoux, Cocteau, Valéry nous montaient aux lèvres : ainsi, il y a vingt-cinq siècles, les Athéniens prisonniers à Syracuse se répétaient les vers de Sophocle...

XIII

SUR QUELQUES AIRS ANCIENS DE DEBUSSY

Au major Van Lynden.

M'étant trouvé en captivité avec des officiers néerlandais, j'ai été frappé par la haute qualité des poèmes hollandais contemporains qu'ils se plaisaient à lire, et cela, avant même de m'être initié à leur langue. Qu'on me permette de citer un sonnet qui m'avait fait une vive impression.

— Mais, me dira-t-on, nous n'entendons pas le hollandais !

— C'est précisément, répondrai-je, ce qui fait l'intérêt de l'expérience que nous allons tenter. Nous y reviendrons dans un instant. En attendant, écoutons, si vous le voulez bien, Johan de Molenaar — en regrettant seulement que ces vers ne puissent vous être lus à haute voix :

SUR LES SONATES POUR DIVERS INSTRUMENTS DE DEBUSSY

*Dit is de wijding mijner stilste uren ;
te luisteren naar't diep vertrouwd geluid
van harp en altviool en slanke fluit.*

*Zij komen schaars, de ingetogen dagen,
— een teedre, smartelijk verworpen buit ;
zij zijn vol streng geheim als oude sagen,
en liefelijk als bloemen van een bruid.*

*Wij leven allen hier een korten tijd,
en's levens grimmige verhevenheid
sluit al te broze kostbaarheden uit.*

*Maar soms, als vlammen, brandend boven asch,
trilt, na van wat, oor een, het schoonste was
een lied, van harp en altviool en fluit.*

(1938.)

Il n'est pas nécessaire d'avoir étudié le néerlandais pour se rendre compte que l'attaque est franche, le rythme bien marqué et souple ; que l'effet de la rime s'ajoute à celui de la scansion. Déjà le titre français nous introduit d'emblée dans un univers particulier, comme le début de la *Fantaisie* de Nerval :

*Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
Un air très vieux, languissant et funèbre...*

Le thème traité va être celui du charme mystérieux des moments que l'art arrache au tourbillon du devenir, et que pénètre la douce tristesse des réminiscences ; frôlant ainsi le thème de la mélancolie musicale, si cher à Shakespeare :

I am never merry when I hear sweet music...

L'impression dominante est fournie par les diphthongues nombreuses, qui produisent une délicate impression de demi-teinte, convenant parfaitement à l'atmosphère debussyste ; ce sont — sans même parler des *ou*, prononcés *oou* : *vertrouwd* (v. 2), *oude* (v. 7) — les *ui*, qui se prononcent *eui* (comme *œil*) : *luisteren* et *geluid* (v. 2), *fluit* (v. 4 et 14), *buit* (v. 6), *bruid* (v. 8), *sluit* et *uit* (v. 11) ; ce sont les *ij*, prononcés *ei* : *mijding* (v. 1), *smartelijk* (v. 6), *zij zijn* (v. 7), *liefelijk* (v. 8), *tijd* (v. 9) ; c'est la sonorité sourde des *u*, prononcés à la française : *uren* (v. 1), *duren* (v. 3). Sur ce fond de grisaille que rehausse, comme un frottement d'archet, la rudesse

gutturale des *g* aspirés, ressort la touche lumineuse de quelques voyelles plus colorées : *melodieën*, *harp*, *altviool*, *lied*, *bloemen* (oe n'est pas une vraie diphtongue et se prononce comme « ou » en français), *kostbaarheden*, où les deux dernières syllabes éteignent l'effet plus vif et plus chaud des deux premières ; et aussi *vlammen*, *brandend boven asch*, avec toujours les mêmes alternances entre sonores et muettes. Elles soulignent encore l'ambiance musicale, sans dissiper le recueillement propice aux réminiscences attendries, qu'un air précieux accompagne en sourdine :

een lied, van harp en altviool en fluit.

Et cette répétition à peine modifiée du quatrième vers par le quatorzième achève cette courte méditation, en fait un tout fermé sur soi.

* * *

C'est-là, semble-t-il, l'essentiel ; maintenant que le voilà dégagé, nous pouvons risquer une traduction du détail, forcément imparfaite, et qui donnerait à peu près ceci :

« Voici à quoi je consacre mes heures les plus paisibles : à écouter le son familier de mélodies capables de traverser les siècles, et que jouent la harpe, la viole ancienne, la svelte flûte.

« Ils reviennent bien rarement, les jours de recueillement — doux butins péniblement acquis ; ils sont pleins de mystère comme les vieilles légendes, et charmants comme les fleurs d'une fiancée.

« Nous vivons tous ici un temps bien court ; et la vie altière, et cruelle, exclut les bijoux trop fragiles. Mais parfois, comme des flammes qui s'allument sur les cendres, vibre, jailli de ce qui fut pour nous la suprême beauté, un air de harpe, de viole ancienne et de flûte. »

*
*
*

La méthode que nous avons essayé de suivre (analyser d'abord l'impression auditive avec ses résonances et ce qu'elle suscite d'évocations ; ne donner qu'ensuite la traduction) doit paraître paradoxale et contraire aux règles d'une bonne explication. Mais n'est-elle point conforme en son principe (*si licet parva*) aux recommandations que faisait Valéry pour la diction des vers de Racine : « Éprouvez à loisir, disait-il, écoutez jusqu'aux harmoniques les timbres de Racine, les nuances, les reflets réciproques de ses voyelles, les actes nets et purs, les liens souples de ses consonnes et de leur ajustement. Et donc et surtout, ne vous hâtez point d'accéder au sens... N'arrivez à la tendresse, à la violence, que dans la musique et par elle. Défendez-vous longtemps de souligner des mots : il n'y a que des syllabes et des rythmes. » Or, il nous est difficile de faire abstraction du sens dans les langues qui sont les nôtres ; donc, si étrange que cela puisse sembler, les autres langues peuvent être des objets privilégiée pour une expérimentation poétique (qui devrait évidemment se faire de vive voix). N'est-ce pas aussi pour une part le secret de la riche valeur évocatrice des langues liturgiques, dont tant de fidèles ne comprennent que quelques bribes ? Car la poésie est essentiellement incantation opérant par la vertu des sons et des rythmes.

LIVRE II

L'IMAGINATION PLATONICIENNE
ET LE RÉEL

XIV

LE FIL D'ARIANE

« Ariane, ma sœur, de quel amour blessée..... »

Les vers de Racine, qui chantent dans notre mémoire, nous ont rendue si familière « la fille de Minos et de Pasiphaé » que nous croyons la connaître depuis toujours, et que nous ne nous interrogeons guère sur son histoire. Des vases grecs, qui la représentent auprès de Thésée, en train de dérouler la légendaire pelote de fil ⁽¹⁾, renforcent notre quiétude. Et pourtant, le labyrinthe, le Minotaure, toutes ces représentations, sont bien étranges : de toute évidence, l'imagination des Grecs a brodé sur des traditions qu'ils comprenaient mal. Aussi diverses explications ont-elles été tentées ⁽²⁾. On sait par exemple qu'Homère nous parle de « l'aire à danser d'Ariane » ⁽³⁾ ; d'autre part le schéma qui, sur les vases, représente le fil d'Ariane ressemble fort à un dessin qui, sur une cœnochoé étrusque ⁽⁴⁾, symbolise une sorte de

(1) Coupe de Corneto et vase du Louvre ; v. Th. Leslie SHEAR, A. J. A., XXVII, 1923, p. 136, fig. 2 et 141, fig. 7 ; W. F. Jackson KNIGHT, *Cumæan Gates*, Oxford, 1936, p. 139, fig. 14, et la description que donne du skyphos du Louvre M. Ch. DUGAS, *L'Évolution de la légende de Thésée*, R. E. G., 1943, I, p. 6-7.

(2) Sur « l'état de la question » d'Ariane, v. Ch. PICARD, *Les religions préhelléniques* (Crète et Mycène), collection Mana, 1948, p. 187 et 211 ; cf. l'*Ariadne* de J. MEERDINK, dissertation d'Amsterdam, 1939.

(3) *Iliade*, XVIII, v. 590 sq.

(4) L'œnochoé Tagliatella, v. MATTHEWS, *Mazes and labyrinths*, London 1922 ; Jackson KNIGHT, *op. cit.*, p. 177, fig. 11.

farandole équestre qu'Auguste devait restaurer sous le nom de « jeux troyens » ⁽¹⁾ ; enfin Thésée passait pour avoir instauré à Délos une danse « labyrinthique » ⁽²⁾, la « géranos », analogue à celles qu'on danse encore, paraît-il, aux mariages crétois ⁽³⁾. Ce seraient ces pas complexes que devrait évoquer le fil enroulé, où l'on a voulu voir une allusion à une cordelette tenue par les danseurs ⁽⁴⁾. Cette danse fut bizarrement mêlée au souvenir de cérémonies auxquelles participaient, en Crète, des prêtres à masques de taureaux, confondus avec les toreros crétois ⁽⁵⁾. Ce dernier point demeure vraisemblable en tout état de cause ⁽⁶⁾.

Mais un relief de Tarente, sur lequel M. P. Demargne a attiré l'attention ⁽⁷⁾, nous ouvre une autre voie — plus simple que ces pas enchevêtrés — pour sortir de ce labyrinthe.

On y voit le héros prenant tendrement congé de sa dame, dont la main droite effleure son front, tandis que de sa main gauche, il lui caresse le menton ; quant à sa droite, il la porte sur l'objet qu'elle tient de sa main libre. Cet objet, c'est une quenouille. Or, cette quenouille, nous la connaissons bien : c'est l'emblème de la grande Déesse asianique ⁽⁸⁾, que nous retrouvons dans tout le monde antique : à Prinias ⁽⁹⁾, à Ephèse ⁽¹⁰⁾, à

(1) Jackson KNIGHT, *op. cit.*, p. 76 sq.

(2) *Ibid.*, p. 137, d'après R. WINTER, *Neue Jahrb. für Wiss. und Jugendbildung*, V, 1929, 707-720 ; cf. F. ROBERT, Thèse, p. 315, DUGAS, *op. cit.*, p. 10-11 ; La Coste Messelière, *Thésée à Délos*, R. A., 1947, p. 145.

(3) Jackson KNIGHT, *ib.*, d'après EVANS, *Palace of Minos*, III, 76.

(4) V. PAULY, s. v. *Labyrinthos*, col. 321.

(5) Jackson KNIGHT, *ibid.*, p. 140 ; cf. notre *Essai sur la Formation de la Pensée grecque*, p. 89, 91, 97.

(6) Cf. Ch. PICARD, *Cénotaphe de Midéa*, *Revue de Philologie*, 1933, p. 341, et notre *Fabulation platonicienne*, p. 78.

(7) *La Crète dédalique*, Paris, 1947, p. 284, n. E et fig. 53 ; cf. P. WUILLEUMIER, *Tarente*, p. 424 ; Von SALIS, *Theseus und Ariadne*, 1930.

(8) V. *Formation de la Pensée grecque*, p. 18-21, 83, 125 sq.

(9) V. DEMARGNE, *op. cit.*, p. 284, fig. 52.

(10) V. notre *Fabulation platonicienne*, 1947, V, 2 : *Autour du fuseau d'Ananké*, p. 86 et pl. I, p. 80 (R. A., 1930, p. 58) ainsi que les ivoires d'Ephèse reproduits pl. II, fig. 4).

Nimroud (1), et à Sparte entre les mains d'Hélène, en qui l'Odyssée nous montre, après tant de traverses, une digne et royale matrone qui a oublié, sinon ses aventures, du moins le passé de déesse que lui ont restitué les historiens d'aujourd'hui (2). Cette quenouille n'est pas seulement le symbole de la parfaite maîtresse de maison, du temps où Ariane et Hélène filaient : c'est, avec le tour du potier, le type même de l'appareil à produire le mouvement circulaire qui est celui des cieux ; c'est donc le symbole cosmique qui reparaît au X^e livre de la *République*, dans le fuseau de l'Ananké platonicienne (3). *Im Anfang*, dit Goethe, *war die Tat* : l'homme commence par agir, par jouer une pensée qu'il n'exprime sous forme abstraite que plus tard : aujourd'hui encore le fuseau et l'enclume sont les bases mêmes de la cosmologie et de toute la mythologie des Dogons (4).

Ariane, elle aussi, est bien plus qu'une reine : c'est une déesse. Son nom, nous le savons par Hésychius, signifie la Très-Sainte (5). C'est la grande Déesse crétoise, qui nous apparaît ailleurs comme la dompteuse des fauves, la déesse de la nature et de la fécondité (6), que promeuvent ses noces périodiques avec le dieu dont ici Thésée prend la place. La mythologie grecque diversifiera et spécifiera ce thème de la hiérogamie, qui aura pour partenaires Héra et Zeus, Déméter et Jason, Hélène et Pâris (après Thésée encore), Aphrodite et

(1) V. dans le même ouvrage les ivoires, trouvés à Nimroud par Layard, que nous avons publiés dans la Revue archéologique de 1930. Sur les nouveaux ivoires récemment découverts au même endroit, v. l'article de M. E. MALLOWAN, I. L. N. du 16 août 1952, p. 254.

(2) *Odyssée*, IV, 121 et suiv. ; cf. notre *Formation de la Pensée grecque*, p. 130-131.

(3) Cf. plus loin notre *Étude sur le Joug du Bien, les liens de la Nécessité et la fonction d'Hestia*.

(4) V. Marcel GRIAULE, *Dieu d'eau, entretiens avec Ogotemmeli*, Paris, 1948.

(5) V. note *Essai sur la Formation de la Pensée grecque*, p. 92, n. 3, 130, 225.

(6) *Ibid.*, p. 83 et suiv.

Arès. Comme l'écrit M. Demargne au sujet des plus anciennes images du couple « aux traits encore imprécis », « nous sommes arrivés au temps où les mythes aux épisodes multiples se greffent sur le simple thème de la déesse et du dieu » (1).

Mais de même que les poètes ioniens ne verront dans cette scène cultuelle qu'un tableau de genre, d'esprit grivois ou romanesque (2), de même le sculpteur de la plaquette tarentine et les rédacteurs de la légende n'ont plus compris le sens cosmique du fuseau : ils n'y ont vu que le moyen de fournir à Thésée un guide pour sortir du labyrinthe.

Entrepreuant de conter à son tour la vieille histoire, André Gide paraît avoir trouvé l'artifice un peu mince, car il en fait à nouveau un symbole, moral cette fois, « figuration tangible du devoir »... Le fil, dit Dédale à Thésée, « sera ton attachement au passé. Reviens à lui. Reviens à toi. Car rien ne part de rien, et c'est sur ton passé, sur ce que tu es à présent, que tout ce que tu seras prend appui..... Ce qui est ardu, c'est de conserver jusqu'au bout du fil une résolution inébranlable de retour ; résolution que les parfums et l'oubli qu'ils versent, que ta propre curiosité, que tout va conspirer à affaiblir » (3).

* * *

Aller du geste au symbole, du symbole à l'anecdote, de l'anecdote à un autre symbole : cette règle nous fournit un fil d'Ariane qui peut nous guider dans le dédale du monde des fables.

(1) *Op. cit.* ; cf. notre *Formation de la Pensée grecque*, p. 136 ; et Mario UNTERSTEINER, *La fisiologia del mito*, Milano, 1946, p. 70 sq.

(2) *Fabulation platonicienne*, p. 78.

(3) André GIDE, *Thésée*, 1946, p. 59, 60, 70.

XV

LE JOUG DU BIEN LES LIENS DE LA NÉCESSITÉ ET LA FONCTION D'HESTIA

A M. Ch. Picard.

Dans un passage célèbre de la *République* (1), Platon, renonçant à définir le Bien en lui-même, entreprend de le comparer au Soleil, qui présente par rapport à lui la plus grande similitude (2).

Un bref rappel de la théorie des Idées permet, en les opposant à la multiplicité des objets visibles, d'attirer l'attention sur les caractères particuliers du sens de la vue ; tout spécialement, sur la relation qui subordonne vision et visibilité à un troisième terme, la lumière du soleil. Faculté de voir et pouvoir d'être vu sont ainsi liés comme par un joug ; et le rapport qui les unit de la sorte est une Idée particulièrement importante (3).

Or une relation analogue à celle qui lie si étroitement dans le monde sensible la vision et les visibles existe dans le monde noétique entre intellection et intelligibles (4) ; et il faut donner ici au mot analogie son sens propre de proportion mathématique, comme le montrent les lignes 508 b 13-508 c 2, qui expliquent le mot ἀνάλογον

(1) L. VI, p. 506 sqq.

(2) 506 e : ὁμοιότατος ἐκείνῳ.

(3) 507 a : οὐ μικρὰ ἄρα ἰδέα ἡ τοῦ ὁρᾶν αἴσθησις καὶ ἡ τοῦ ὁρᾶσθαι δύναμις τῶν ἄλλων συζεύξεων τιμιωτέρῳ ζυγῷ ἐζύγησαν, εἴπερ μὴ ἄτιμον τὸ φῶς. Cf. dans le même sens, la traduction que donne de ce texte M. V. GOLDSCHMIDT en son livre sur *Le Paradigme dans la Dialectique platonicienne*, 1947, p. 51.

(4) 508 b.

en donnant l'énoncé complet d'une formule développée du type : « A est à B ce que X est à Y », ὅτιπερ αὐτὸ... πρὸς..., τοῦτο τοῦτον... πρὸς κ. τ. λ. Or, chez Platon, il est toujours légitime de raisonner mathématiquement sur une formule mathématique : il suffit de voir comment il opère, au livre VII, p. 534 a, sur les formes de l'être et de la connaissance, d'une manière identique à celle dont le géomètre a le droit d'opérer sur les divisions de la droite quadripartie qui leur correspondent. Ainsi pouvons-nous, reprenant la formule que nous avons citée plus haut, dire que cette seconde relation, qui transpose la précédente sur un plan supérieur, est, elle aussi, une Idée importante. C'est même une Idée beaucoup plus importante encore que la première : ce n'est rien de moins, en effet, que l'Idée du Bien ⁽¹⁾ ; et nous sommes en droit de la concevoir, elle aussi, comme un joug : celui qui réunit connaissance et vérité en une syzygie parallèle à celle que constituaient vision et visibilité ⁽²⁾.

Qui contemple ce qui est éclairé, non par les obscures clartés de la nuit ⁽³⁾, mais par le soleil, celui-là voit bien. De même celui qui examine, non ce qui est plongé dans l'ombre de la génération et de la corruption ⁽⁴⁾, mais ce qu'éclairent la vérité et l'être ⁽⁵⁾, celui-là comprend pleinement. La vérité est rapprochée étroitement de l'être ⁽⁶⁾, et s'oppose ainsi au devenir, conformément à une des inspirations fondamentales du platonisme ; elle correspond de la sorte, dans le domaine noétique, à ce qu'est la lumière dans le sensible : elle émane du Bien comme du soleil émanent cette lumière que thésaurisent

(1) 508 e 3.

(2) 508 e 1.

(3) 508 c 6 : νυκτερινὰ φέγγη.

(4) 508 d 7 : τὸ τῷ σκότῳ κεκραμένον, τὸ γιγνόμενόν τε καὶ ἀπολλύμενον. Cf. *Soph.* 254 : εἰς τὴν τοῦ μὴ ὄντος σκοτεινότητά.

(5) 508 d 4 : οὗ καταλαμβάνει ἀλήθειά τε καὶ τὸ ὄν. Cf. 525 c 6 : ἐπ' ἀλήθειαν τε καὶ οὐσίαν.

(6) De l'expression citée dans la note précédente, rapprocher 515 d, οὐ ἀληθέστερα (ligne 6-7) correspond à μᾶλλον ὄντα (ligne 3).

les yeux ⁽¹⁾, mais aussi ce devenir qui constitue une sorte d'ombre métaphysique par quoi le monde sensible s'oppose au monde idéal.

En effet, comparer le Soleil au Bien, c'est aussi le lui opposer comme un terme antithétique ; même il ne serait pas inconcevable de se le figurer paradoxalement comme une sorte de Prince des Ténèbres, dans la mesure où le devenir, qui a sa source en lui, est obscur et mauvais. Un tel mot ne doit pas nous choquer, car Platon, non seulement rapproche l'ombre et le devenir, comme on vient de le voir, mais n'hésite pas à nous dire d'une part que le Bien est la partie la plus lumineuse de l'être ⁽²⁾, d'autre part que, comme le Bien, le Soleil règne (βασιλεύειν) ⁽³⁾ sur un monde dont il est le souverain (κύριος) ⁽⁴⁾ : ce sont deux puissants rois. Il y aurait lieu, semble-t-il, de tenir compte d'un tel texte dans l'étude des rapports de Platon et du gnosticisme ⁽⁵⁾. Si le Bien est le vrai soleil de lumière, on conçoit qu'on en vienne à lui opposer la « noirceur » du soleil sensible, celle qu'on a prêtée à Saturne, qui en tient la place dans le ciel nocturne ⁽⁶⁾ : « soleil noir », dira Gérard de Nerval. Notons-le, dans l'allégorie de la caverne, qui fait partie du même ensemble, ce qui correspond au Soleil (lui-même image du Bien), c'est le feu qui fait danser les ombres aux yeux des prisonniers : τὸ δὲ τοῦ πυρὸς ἐν αὐτῇ φῶς τῇ τοῦ ἡλίου δυνάμει (517 b).

Platon souligne encore l'unité du développement en reprenant, au moment où il donne la ⁷clef de l'allégorie de la caverne, les termes mêmes qu'il a employés au livre VI dans sa comparaison du Bien avec le Soleil

(1) ἐκ τούτου ταμειυομένην ὥσπερ ἐπίρρυτον (508 b).

(2) 518 c 8 : τοῦ ὄντος τὸ φανότατον.

(3) 509 d.

(4) 508 ■ et 517 c 1-5.

(5) Voir l'intéressant ouvrage de Mlle S. PÉTREMENT, *Essai sur le dualisme chez Platon, les Gnostiques et les Manichéens*, Paris, 1947.

(6) V. *Epinomis* 987 e, et cf. J. BIDEZ, *Eos, Platon et l'Orient*, Bruxelles, 1945, ch. XI, n. 4-7.

(517 c 1-5). Il appelle à nouveau ἀγαθοῦ ἰδέα ce qu'il avait déjà nommé ainsi (508 c 3) ; ce qu'il avait appelé aussi τὴν τοῦ ἀγαθοῦ ἕξιν (509 a 5), la nature ou la condition du Bien.

Il insiste vigoureusement, on le sait, sur la transcendance de ce Bien qui est la source de l'essence et de l'existence : δαιμονίας ὑπερβολῆς, comme dit Glaucon ⁽¹⁾. Mais cette transcendance est essentiellement primauté d'ancienneté et de pouvoir. Pour que ce pouvoir, cette δύναμις puisse s'exercer, il ne faut pas concevoir cette transcendance comme telle qu'il y ait séparation radicale entre le Bien et nous. L'action subjuguante du Bien nous ferait penser par avance à la pénétration du feu artiste ⁽²⁾. L'interprétation relationnelle, qui voit essentiellement dans l'Idée du Bien un rapport actif entre la source de l'être et le connaître, ne veut pas la localiser trop exclusivement dans le siège transcendant où elle réside : le fléau de la balance (qui joue dans cet instrument le rôle du joug de tout à l'heure), ne se réduit pas au couteau sur lequel il repose (ni au point par lequel il entre en contact avec ce couteau), encore qu'il soit légitime d'attirer particulièrement l'attention sur ce point d'appui, jusqu'où remonte l'étude des forces qui s'équilibrent dans les deux plateaux, et qu'elle atteint en dernier lieu.

De même, l'Idée du bien est ἐν τῷ γνωστῷ τελευταία ⁽³⁾ : elle est le terme ultime auquel remonte la connaissance ; elle en est l'achèvement et la fin ; et l'emploi des mots τέλος, τελευτᾶν dans le *Gorgias* ⁽⁴⁾, dans le *Lysis* ⁽⁵⁾

(1) 509 c 1.

(2) On pourrait d'ailleurs tenter un rapprochement avec la curieuse conception du Juste présentée dans le *Cratyle*, 412 d-413 d : διὰ δὲ τούτου παντὸς εἶναι τι διεξιόν... τάχιστον... καὶ λεπτότατον κ. τ. λ. A creuser davantage, poursuit Socrate, on trouve le soleil, ou le feu, ou la chaleur... Cf. BOYANCÉ, *Doctrine d'Euthyphron*, REG, 1941, p. 155.

(3) 517 b 8.

(4) 499 e : τέλος εἶναι ἀπασῶν τῶν πράξεων τὸ ἀγαθόν. Cf. W. JAEGER, *Paideia*, t. II, ch. 6, n. 116 et *passim*.

(5) 220 b : φιλὸν δὲ τῷ ὄντι κινδυνεύει ἕκαστο αὐτὸ εἶναι, εἰς δὲ πᾶσαι αὐται αἱ λεγόμεναι φίλαι τελευτῶσιν.

prouverait bien, s'il en était besoin, que l'expression est aussi riche de sens en grec que le mot *fin* en français. Dès qu'on s'élève à cette intuition, on comprend qu'on est parvenu jusqu'à une source qui n'est pas seulement celle de l'intellection juste et de l'être véritable, par opposition aux êtres illusoires et faux que le vulgaire croit doués de réalité, mais qui est aussi celle de l'action droite et de la création belle ⁽¹⁾ : la portée et l'emprise du joug s'élargissent donc encore, et l'on voit un quadriges se substituer au bige, du moment qu'une place est faite à l'activité pratique.

Le meilleur commentaire de ce texte se trouve peut-être dans le *Gorgias* (p. 503 d-504 c), où une idée analogue se trouve appliquée à l'orateur véritable, qui est à la fois bon orateur et homme de bien (ἀγαθὸς ἀνὴρ : *uir bonus, dicendi peritus*, dira Cicéron) : comme tous les autres démiurges, peintres, architectes, armateurs, il ne construit pas son œuvre au hasard mais veille à ce qu'elle possède un *Eidos* déterminé, c'est-à-dire, comme l'expliquent les lignes suivantes, à ce que les parties s'en ajustent de manière à réaliser un tout harmonieux et ordonné ⁽²⁾. Ainsi font médecins et pédotribes pour le corps de leurs patients ; et ceci amène Platon à passer de la forme à l'objet du discours, qui est de réaliser dans l'âme des auditeurs le même ordre, c'est-à-dire la justice, la sagesse, la soumission à la loi. Et voilà le mot clef : les *Eidê* sont avant tout les lois des êtres, paragraphes, comme dira Bacon, de cette Loi suprême, de ce Code qu'est le Bien, qui tient l'Univers entier sous son joug.

Mais l'image du joug demeure malgré tout extérieure. Il s'agit bien plutôt d'une attirance (*Ion* 533 d e,

(1) 517 c 1 : ὁφθεῖσα δὲ συλλογιστέα εἶναι ὡς ἄρα πᾶσι πάντων αὕτη ὁρθῶν τε καὶ καλῶν αἰτία. ἐν τε ὁρατῇ φῶς καὶ τὸν τοῦτου κύριον τεκοῦσα. ἐν τε νοητῇ αὕτη κυρία ἀλήθειαν καὶ νοῦν παρασχομένη, καὶ ὅτι δεῖ ταύτην ἰδεῖν τὸν μέλλοντα ἐμφρόνως πράξειν ἢ ἰδίᾳ ἢ δημοσίᾳ.

(2) Cf. *Timée*, 31 c (δεσμῶν δὲ κάλλιστος ὅς ἂν αὐτὸν καὶ τὰ συνδούμενα ὅτι μάλιστα ἐν ποιῇ, κ. τ. λ.).

de cette soumission spontanée qui est la véritable discipline, dans le domaine social comme dans celui de la création artistique, où l'inspiration se donne à elle-même sa règle ; où l'impulsion à œuvrer se confond avec le besoin de réaliser un plan dont l'artiste sent qu'il faut qu'il se réalise ; et le *Philèbe* parlera de γένεσις εἰς οὐσίαν, de devenir orienté vers l'être ⁽¹⁾ : est-il en effet beaucoup d'autres expériences auxquelles puisse avoir recours le philosophe qui essaye de concevoir la genèse de l'être ?

L'image du joug ne fait qu'exprimer l'import normatif qui est peut-être ce qu'il y a d'essentiel dans l'Idée ; et c'est encore là le sens profond de l'image de la copie d'un modèle — image sur laquelle il est si facile de se méprendre qu'elle est à l'origine de tous les travestissements du platonisme : le vrai modèle, comme celui du Zeus de Phidias, est un modèle intérieur.

Il est une autre image qui complète celle du joug et qui, à bien l'entendre, se confond avec elle : c'est celle de cet élan, de cette aspiration des choses et des êtres qui, tous, tendent à se réaliser dans leur perfection, et sur lequel une page du *Phédon* insiste de si émouvante manière ⁽²⁾. Le *Politique*, le *Timée* montreront comment la matière résiste à cet élan, forme de l'amour platonicien qui, entre l'humain et le divin, comble le vide, et a pour fonction d'être le lien qui unit le Tout à lui-même : ὥστε τὸ πᾶν αὐτό αὐτῷ ξυνδεδέσθαι ⁽³⁾. A l'aveugle et mécanique nécessité de la matière s'oppose la « gracieuse » ⁽⁴⁾ nécessité des mathématiques, en quoi Platon reconnaît celle à laquelle Simonide disait que

(1) 26 d ; cf. *Banquet*, 205 b, sur la ποίησις : ἡ γὰρ τοι ἐκ τοῦ μὴ ὄντος εἰς τὸ ὄν ἰόντι ὁπωσοῦν αἰτία πᾶσά ἐστι ποίησις.

(2) P. 74 d-75 c. Cf. *République*, VI, 505 d e : ὁ δὲ διώκει μὲν ἅπαντα ψυχὴ κ. τ. λ.

(3) *Banquet*, 202 e.

(4) *Rép.*, VII, 529 c 7 : ταῦτα βία ὑπὸ χάριτος αὐξάνεται et 602 d 7 : τὸ μετρεῖν καὶ ἀριθμεῖν... βοηθεῖται χαριέσταται.

les dieux mêmes ne peuvent tenir tête (1). C'est dans le cœur des hommes que chemine Erôs, dit Agathon au *Banquet* (195 d e) : il ne fait pas courber les têtes comme l'Atê d'Homère, — comme les *Destinées* de Vigny :

*Ces froides déités liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves.*

* * *

En refoulant ainsi jusqu'à un point ultime la révélation du Bien, Platon rapproche, comme dans le *Banquet*, les démarches de l'initiation philosophique de celles des mystères ; il satisfait de la sorte un besoin religieux en même temps qu'une exigence rationnelle. C'est la vision lumineuse qui conférait l'époptie ; Ἱερὸν ἔτεκε πότνια κοῦρον, βριμῶ βριμὸν, proclamait le hiérophante : « la divine a enfanté un saint enfant, la puissante déesse, un puissant dieu » (2). Κύριον ἔτεκε κυρία (3), répond le lecteur de Platon : « la souveraine (qui règne dans le monde noétique) a enfanté le souverain (qui règne dans le monde visible) ». Et ceci nous montre que la comparaison du soleil établit plus qu'une simple similitude extérieure : c'est une théologie — la théologie nouvelle, et philosophique, qu'il faut substituer aux récits traditionnels qu'a condamnés le livre II de la *République*. En disant, au livre VI (506 e), que le soleil est ἔχγονός τε τοῦ ἀγαθοῦ..., καὶ ὁμοιότατος, le rejeton du Bien et sa plus étroite ressemblance, Platon pensait à bien autre chose qu'au jeu de mots sur τόκος qu'offrent les lignes suivantes (597 a) : ne pouvant

(1) *Lois*, VII, 818 ab : τὸ δὲ ἀνυχθαῖον αὐτῶν κ. τ. λ. C'est d'ailleurs par persuasion que des rapports analogiques ont été, autant que faire se pouvait, imposés à l'autre nécessité, celle des éléments (*Timée*, 56 c ; cf. 48 a et 46 e).

(2) Cf. notre *Essai sur la Formation de la Pensée grecque*, p. 206.

(3) Cf. plus haut, p. 131, n. 4.

m'acquitter du capital (décrire le Bien), je te paie les intérêts par cela même que je t'en présente le produit, τὸν τόκον τε καὶ ἔκγονον αὐτοῦ τοῦ ἀγαθοῦ. Le soleil auquel il pense est celui des dieux célestes qui est le maître de la lumière, τούτου κύριον (508 a 5). Et ces mots prennent toute leur portée si l'on se rappelle que, comme le note M. Reverdin ⁽¹⁾, les εὔθυνοι des *Lois*, qui correspondent dans Callipolis aux philosophes de la *République*, sont prêtres d'Apollon et d'Hélios, dont ils habitent le sanctuaire ⁽²⁾.

L'Idée du Bien, qui tient sous son joug l'univers, a donné naissance au maître de la lumière : n'est-ce point une autre forme de la même idée que nous offre, au livre X de la *République*, le mythe d'Er ? L'Arménien vit reposer, sur les genoux de la Nécessité, le fuseau par le moyen duquel sont mis en branle les mouvements célestes. Ce fuseau est suspendu à une extrémité des liens constitutifs de la colonne de lumière, laquelle est le lien (σύνδεσμον) qui maintient uni le ciel et contient (συνέχον) sa révolution, à la manière des bandages ou membrures (ὑποζώματα), dont l'armature ceinture les trières, ou plutôt de l'axe qui unit la poupe à la proue ⁽³⁾. La Nécessité siège ici à la place de l'Idée du Bien, et c'est un lien de lumière (on l'a rapproché de la voie lactée) qui correspond au lien spirituel que le *Phédon* attribuait au monde : n'y lisait-on pas que ce n'est pas un Atlas qui supporte le monde (ἅπαντα ξυνέχοντα), mais le bien et l'obligation (τὸ ἀγαθὸν καὶ δέον), qui relie (ξυνδεῖν) et supportent (καὶ συνέχειν) toutes choses ⁽⁴⁾ ? « Le bien et l'obligation » : les deux termes sont rapprochés aussi étroitement que l'étaient tout à l'heure la vérité et

(1) *La Religion de la cité platonicienne*, 1945, p. 100-103 ; cf. P. BOYANCÉ, *La religion de Platon* (R. E. A., 1947, p. 181-182).

(2) *Lois*, XII, 945 e-946 d.

(3) *République*, X, 616 c ; v. la note 81 de L. ROBIN, trad. de la *Pléiade*, t. I, p. 1373-1374.

(4) *Phédon*, 99 c.

l'être (1), et M. Robin a pu traduire : « le bien, qui est obligation » (2).

Ainsi la lumière céleste du X^e livre assume un rôle qui est l'équivalent physique de la fonction générale du Bien — cette fonction que nous révélait plus haut le *Gorgias*, et dont le joug du Bien, les bandages des trières, les liens lumineux de l'univers ne sont que des représentations imaginées. Des comparaisons analogues reparaissent au livre XII des *Lois* : l'action des magistrats supérieurs est comparée à celle des bandages des carènes, et aussi aux tendons qui assurent la cohésion du corps des animaux (3) ; déjà, dans la *République* (4), le rôle du philosophe-magistrat était défini comme de constituer τὸν σύνδεσμον τῆς πόλεως, le lien de la cité. Tel est le rôle du Bien dans l'Univers.

*
* *

Le rapprochement que nous venons de proposer revient à considérer la Nécessité du X^e livre de la *République* comme un équivalent, mis à la portée du vulgaire, de l'Idée du Bien ; ou encore celle-ci comme une sublimation de celle-là. Mais cette Nécessité elle-même est encore une abstraction par rapport à une déesse plus populaire : Hestia qui, dans le *Phèdre*, reste seule au logis des dieux, tandis que les autres Olympiens dirigent les évolutions de la cavalerie céleste (247 a) ; Hestia, que l'hymne delphique d'Aristonoos proclame « reine de l'Olympe et de la Terre », καὶ Ὀλύμπου καὶ κυρία Γαίας ; Hestia, qui siège au centre du Monde comme au cœur des cités (5), sur l'omphalos, au foyer

(1) V. plus haut, p. 130, n. 5 et 6.

(2) Éd. Budé, p. 71.

(3) *Lois*, XII, 945 c.

(4) VII, 520 a 4.

(5) Cf. *Hymne homérique à Hestia*, v. 1-3. Dans la cité platonicienne des *Lois*, l'Acropole sera « affectée au temple de Hestia, ainsi que de Zeus et d'Athéna » (V, 745 c ; trad. Robin, éd. Pléiade, t. II, p. 805). « Commencer par Hestia » est en grec une locution proverbiale : v. p. ex *Euthyphron*, 3 a.

des prytanes, et que M. Ch. Picard nous montre telle que la figura Scopas, trônant « en gloire » entre les flambeaux célestes, sur l'autel du Dodécathéon d'Ostie (1), et assumant cette fonction stabilisatrice qui d'un point de vue purement philosophique ne peut être attribuée qu'au Bien (2).

Un tel rapprochement ne paraît pas incompatible avec les précédents : la Hestia de Scopas ressemble fort à sa sœur, la Déméter de Cnide ; et l'on sait que toutes ces divinités dérivent d'une grande déesse antérieure (3). Derrière ces deux figures, et en préfigurant la forme, on devine des entités que nous avons cru pouvoir jadis rapprocher de la démons de Parménide, elle-même précurseur de la Nécessité platonicienne : Mère des Dieux, Diké, Aphrodite Uranie (4) — sans compter les divinités filandières de l'Orient (5).

Or un des rôles essentiels de la religion dans les *Lois* est précisément de donner au peuple un équivalent des conceptions philosophiques auxquelles il ne peut avoir accès (6) ; les joies qu'apportent les fêtes religieuses remplaçant les satisfactions de la pensée noétique, qui lui échappent.

D'autre part, il est vraisemblable — sans que l'on puisse évidemment apporter ici de précisions — que ces représentations ont pu jouer un rôle dans l'élabo-

(1) *Manuel d'Archéologie grecque, la Sculpture*, III, t. 2, 1948, fig. 287 et 288, p. 668 et n. 2, sur la « recrudescence de piété dont Hestia a bénéficié » au iv^e siècle ; cf. du même auteur, *Le relief inscrit de Lowther Castle et les cultes de prytanées en Grèce* (RHR, t. 129, 1945, p. 42) ; et sur l'hymne d'Aristonoos, J. AUDIAT, *BCH*, t. 56, 1932, p. 299-312 ; G. DAUX, *ibid.* 66-67, 1942-1943, p. 137-140 et *R. Philol.*, 1945, p. 3 sqq.

(2) Ces vues sont confirmées par un texte du *Cratyle* (401 b-c), auquel nous fait penser M. V. GOLDSCHMIDT (cf. son *Essai sur le Cratyle*, 1940, p. 121-122) : le nom d'Hestia, examiné, conformément au rite, avant celui de toutes les autres divinités, est rapproché par Socrate du mot οἶσθα. Cf. *supra*, p. 137, n. 5.

(3) V. notre *Essai sur la Formation de la Pensée grecque*, p. 126 sqq.

(4) Cf. *ibid.*, p. 287-289.

(5) Cf. notre *Fabulation platonicienne*, p. 82 et suiv. (*Autour du fuseau d'Ananké*, surtout p. 85 et 86).

(6) Cf. plus haut, p. 136, n. 2. On retrouvera ces idées chez Averroès.

ration même de ces idées par Platon. En examinant dans l'ordre inverse de celui que nous avons suivi les divers aspects de la notion dont l'Idée du Bien est la forme suprême, on la voit se dépersonnaliser jusqu'à mettre l'accent sur les points d'application qu'elle enserme de ses liens au détriment du foyer où elle réside (1). Mais si l'on redescend de ce point culminant vers le concret, on rejoint des représentations proches de celles de la religion populaire — d'où peut-être on était parti : il y a là un double rythme de montée et de descente, qui est le rythme même de la pensée platonicienne (2). Et d'autre part, nous l'avons rappelé, l'ascension dialectique elle-même transpose certaines expériences religieuses (3).

Il suffit d'avoir présents à l'esprit ces contacts entre la pensée rationnelle et les représentations religieuses pour ne pas être surpris si l'analyse philosophique nous mène, comme elle vient de le faire, à des résultats très proches de ceux auxquels parvient la recherche archéologique. C'est qu'en effet — et l'exemple d'Hestia suffit à le montrer — d'une manière générale on peut dire que l'imagination populaire fait proliférer des représentations mythologiques qui transposent des rites et des usages en même temps qu'ils objectivent les croyances

(1) Cf. plus haut, p. 132. Néanmoins elle reste, non seulement ce qu'il y a de plus excellent (532 c), mais aussi ce qu'il y a de plus heureux dans l'être, τὸ εὐδαιμονέστατον τοῦ ὄντος (526 e 3-4). Une importante confirmation est apportée à nos vues sur la transposition des divinités dans la pensée platonicienne par la remarquable étude de M. P. BOYANCÉ sur *Xénocrate et les Orphiques* (Revue des Études Anciennes, 1948, p. 218-231). La simple substitution d'une majuscule à une minuscule lui permet, donnant d'un texte de Srobée l'interprétation la plus plausible, d'y trouver une assimilation de la Dyade et de l'Âme du Monde à Diké, parallèlement à celle de la Monade à Zeus : le roi des dieux retrouve ainsi la parèdre que lui attribuaient des textes orphiques cités dans les *Lois*, où, au livre X, elle joue un rôle analogue à celui de Lachésis dans le mythe d'Er (904 e).

(2) Sur la descente de l'abstrait au concret dans la pensée de Platon, nous nous permettons de renvoyer à nos *Études sur la fabulation platonicienne*, p. 55-57 et 64.

(3) V. plus haut, p. 135.

impliquées par eux. Ces représentations, les artistes les concrétisent dans leurs œuvres peintes ou sculptées, les poètes les évoquent dans leurs vers ; d'emblée elles incorporent toute la puissance contraignante qu'une société attribue aux forces collectives, aux idéaux, à la nature et à la surnature. Les philosophes, en les élaborant, aident à les étendre de la famille ou de la cité à l'univers tout entier, pour revenir bientôt de la cosmologie à l'éthique, voire à la politique ; ils dégagent de la sorte des normes régulatrices qui, d'âge en âge, seront appelées à diriger l'activité humaine. Du domaine de la Fabulation, on retourne ainsi à celui de l'Action.

XVI

IMAGINATION ET SCIENCE DES CRISTAUX OU PLATONISME ET MINÉRALOGIE

Πάντα οὖν δὴ ταῦτα δεῖ διανοεῖ-
σθαι σμικρὰ οὕτως, ὥς καθ' ἓν
ἐκαστον μὲν τοῦ γένους ἐκάστον
διὰ σμικρότητα οὐδὲν ὁρώμενον ὑφ'
ἡμῶν, συναθροισθέντων δὲ πολλῶν
τοὺς ὄγκους αὐτῶν ὁρᾶσθαι· καὶ δὴ
καὶ τὸ τῶν ἀναλογιῶν περί τε τὰ
πλήθη καὶ τὰς κινήσεις καὶ τὰς
ἄλλας δυνάμεις πανταχῇ τὸν θεόν,
ὅπηπερ ἡ τῆς ἀνάγκης ἐκούσα
πεισθεῖσά τε φύσις ὑπεῖκεν, ταύτη
πάντη δι' ἀκρίβειας ἀποτελεσθει-
σῶν ὑπ' αὐτοῦ συνηρμόσθαι ταῦτα
συνηρμόσθαι ταῦτα ἀνὰ λόγον.

Timée, 56 b c (1).

Dans son beau livre sur *La terre et les rêveries de la volonté* (2), M. G. Bachelard cite, à propos des cristaux et de la rêverie cristalline, une page bien suggestive de

(1) « Tous ces solides donc [qui constituent les éléments], il les faut concevoir assez petits pour que, pris un à un dans chaque genre, à cause de sa petitesse, aucun ne soit vu par nous, tels cependant que, rassemblés en grand nombre, les masses qu'ils forment soient visibles. Et pour ce qui est des proportions dans leurs dimensions, leurs mouvements et leurs autres propriétés, à tous égards, le Dieu, pour autant que la Nécessité, d'un consentement docile, y prêtait sa nature, pour autant, en tout point, il les a réalisées avec exactitude, et c'est ainsi qu'il a construit ces corps avec proportion » (trad. ROBIN, éd. de la Pléiade, II, p. 477).

(2) Paris, 1948, p. 301, n. 8.

Georges Sorel : « Je crois, écrit l'auteur des *Réflexions sur la violence*, que les polyèdres réguliers ont été inventés par des tailleurs de pierres dures qui auront voulu produire des formes que l'intelligence pût regarder comme les plus parfaites de celles qu'on peut tirer de matières particulièrement nobles ; leurs tâtonnements ont évidemment précédé de beaucoup les raisonnements des géomètres ; on ne voit pas quelles raisons auraient pu avoir ceux-ci de se poser des problèmes aussi difficiles et aussi inutiles que le sont ceux que traite Euclide en son XIII^e livre s'ils n'avaient eu à expliquer des découvertes illustres » (1). Et quelques pages plus loin, Sorel n'hésite pas à dire : « Les tailleurs de pierres fines ont inventé les polyèdres réguliers... » Hypothèse séduisante pour l'esprit, et qui n'a vraiment qu'un défaut : celui d'être historiquement fausse. Nous savons aujourd'hui, grâce à des travaux comme ceux d'Eva Sachs (2), que la théorie des polyèdres réguliers a été élaborée pour l'essentiel par Théétète à l'Académie de Platon. Comme disait Thibaudet (3) : « Malheureusement, les choses ne se sont jamais passées comme on peut concevoir qu'elles aient pu se passer. » La création de la géométrie demeure un des plus admirables paradoxes de l'histoire des sciences ; et Platon a su voir dès le début que ce n'étaient pas les applications qu'on en pouvait tirer, mais le caractère désintéressé de cette discipline qui lui donnaient la plus haute valeur ; il y insiste dans ce VII^e livre de la *République* où il se plaint précisément du faible degré d'avancement de la stéréométrie (4). Il pressentit néanmoins toute l'importance de ces découvertes pour la physique, et, dans le *Timée* (5), il utilise les conquêtes

(1) *De l'utilité du pragmatisme*, p. 198.

(2) *Die fünf Platonischen Körper*, Berlin, 1917.

(3) *Histoire de la littérature française*, p. 357 (à propos du probabilisme de Renan).

(4) 526 c, 528 b et suiv. Le mot même de stéréométrie n'apparaît d'ailleurs pas encore dans ce texte. On ne le trouvera que dans l'*Épinomis*.

(5) 54 d et suiv.

faites entre temps par les savants de son école pour construire sa théorie des éléments. On sait que, selon lui, le feu est fait de pyramides tétraédriques, l'air d'octaèdres, l'eau d'icosaèdres, la terre de cubes ⁽¹⁾. Ces structures lui permettent de rendre compte, d'une façon d'ailleurs assez peu satisfaisante, des transformations des éléments par la dislocation et la recomposition de ces solides ⁽²⁾; mais lorsque, quelques pages plus loin, il entreprend de traiter du monde minéral, nous donnant sa « chimie » et son « lapidaire » ⁽³⁾, les représentations géométriques n'interviennent plus : il nous parle de la congélation, et, à ce propos, des métaux, considérés comme des liquides condensés ; de la météorologie, des sucs ; enfin des pierres, plus ou moins durcies par les diverses actions de l'eau, de l'air et du feu. Les plus belles, nous dit-il, sont celles qui, faites de parties égales et régulières, sont transparentes ⁽⁴⁾ ; mais ni à propos du sel, ni à propos de la neige, de la glace ou du givre, il ne remarque que ces corps ont une structure cristalline.

Platon avait donc bien vu que le physicien doit avoir recours à la géométrie dans l'espace ; mais il n'avait pas vu en quel point elle peut utilement intervenir. Et pourtant la page que l'on vient de citer prouve que, sans la surestimer, il ne méprisait point cette étude du concret et du devenir, qui offre, nous dit-il au même endroit, « un plaisir sans remords, une distraction modérée et raisonnable » ⁽⁵⁾. Dans cette étude des pierres qui englobe briques, lave, potasse, sel, verres et résines, c'est l'héritier des Ioniens qui parle, et le maître d'Aristote.

(1) 55 c.

(2) 56 d.

(3) 58 d et suiv.

(4) 60 c. Sur tout ceci, v. L. ROBIN, *Signification et place de la physique dans la philosophie de Platon* (*La pensée hellénique*, p. 231 sq.), et la préface de l'édition Rivaud, p. 71 et suiv. (coll. Budé). Cf. E. M. BRUNS, *La chimie du Timée*, R. M. M., 1951, p. 269.

(5) 59 d.

Qu'il nous soit permis de risquer ici une uehronie. Il n'y a rien d'invraisemblable à imaginer Eudoxe de Cnide rapportant d'un de ses voyages et offrant à l'Académie, pour satisfaire la curiosité de son ami, quelques-uns de ces cristaux aux formes géométriques parfaites, qui ne sont pas rares dans nos collections minéralogiques. Comment Platon n'aurait-il pas reconnu en eux l'imitation des Formes Idéales par un démiurge désireux de créer des corps qui fussent à la fois « les plus beaux » et « différents en beauté » ⁽¹⁾ ? Comment n'y aurait-il pas vu l'empreinte de ces modèles mathématiques dont le réel ne nous offre d'ordinaire qu'une reproduction déformée, et presque méconnaissable ? Du coup, la cristallographie naissait avec plus de vingt siècles d'avance, et prolongeait tout naturellement la géométrie dans l'espace.

Il n'est pas inutile, semble-t-il, de réfléchir sur ce long intervalle qui sépare la naissance de deux sciences si proches. Sans doute il y a dans le devenir historique des faits dont on ne peut rendre raison de façon satisfaisante et qu'il faut simplement constater ; mais à les analyser avec attention, on apprend au moins à connaître un peu mieux l'esprit humain. Et nous avons bien le droit de nous demander ce qui, au long des siècles, a empêché les curieux de s'engager dans la direction qui les eût orientés vers des conceptions plus proches de celles de la minéralogie moderne, et conformes à l'inspiration platonicienne.

Or ce qui attire l'attention des hommes sur les cristaux, ce sont essentiellement deux facteurs : la couleur et la forme.

Et comment ne pas remarquer que de Pline ⁽²⁾ à

(1) Cf. 53 e.

(2) Les livres XXXIII-XXXVII de l'*Histoire Naturelle* en fournissent des exemples à foison. Pourtant PLINE a remarqué la forme hexagonale du cristal de roche, et peut-être même la différence des cristaux gauches et droits (XXXVII, 26 ; cf. Kenneth C. BAILEY, *The elder Pliny's chapters on chemical subjects*, t. II, London, 1932, p. 282, n. 192).

Rémi Belleau ⁽¹⁾, en passant par les auteurs de lapidaires ⁽²⁾ et les philosophes médiévaux ⁽³⁾, c'est surtout à la couleur que l'on a été sensible ? A quoi correspond l'amour du Moyen Age pour les pierres en cabochon : témoin la couronne de saint Louis, comme les joyaux qui ornent les auréoles de l'*Adoration des Mages* de Conrad Witz — et l'on y peut ajouter ceux qui décorent les émaux limosins. De nos jours encore, c'est à la couleur des gemmes que Claudel emprunte les éléments essentiels de son essai sur *La Mystique des Pierres Précieuses* ⁽⁴⁾ : « ...Tout a été conçu dans la lumière et dans la couleur. Le même iris, la même palette suave, les mêmes tons et les mêmes nuances qui se jouent dans l'atmosphère, sur la surface des eaux et, que copie diligemment la tapisserie de nos prairies et de nos parterres, tout cela a subi au plus épais de la planète une pression comme celle de l'esprit qui s'appesantit sur une pensée unique... Le joyau répond à la fleur. Il n'y a pas un des coups de pinceau du soir et de la matinée, pas une variation de ces beaux yeux que nous interrogeons, pas une invention de l'animal et de la plante, à qui le génie plutonien n'ait fourni de correspondant et qui manque, étalé sur le velours noir, à la collection du lapidaire... Nous tenons, nous pétrissons, dans la main, tous ces morceaux de lumière. Quand nous

(1) *Les Amours et nouveaux échanges des pierres précieuses, vertus et propriétés d'icelles*, éd. Van Beyer, Paris, 1909.

(2) V. F. DE MÉLY, *Les lapidaires de l'Antiquité et du Moyen Age*, Paris, 1896-1902 ; Léopold PANNIER, *Les lapidaires français du Moyen Age aux XII^e, XIII^e, XIV^e siècles*, Paris, 1882 (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, 52^e fascicule), et les extraits du lapidaire de Philippe de Thaon dans le livre de Ch.-V. LANGLOIS, *La connaissance de la nature et du monde au Moyen Age*, 1911, p. 14-18. Pour les Cyranides, v. l'éd. Delatte, Liège-Paris, 1942. Il faudrait étudier également le rôle des pierres précieuses dans les textes célèbres de l'*Exode* (XXVIII, 9 à 21, et XXXIX, 6 à 14), d'*Isaïe* (LIV, 11-12), d'*Ezéchiel* (III, 9, etc.), sans oublier l'*Apocalypse* (XXI).

(3) Voir, par exemple, dans l'œuvre d'ALBERT LE GRAND, le traité de *virtutibus lapidum quorundam* (livre II du *liber aggregationis, seu liber secretorum*).

(4) *Fontaine*, 1945, t. VIII, p. 158 et suiv.

parlons d'un beau ciel d'été, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de le comparer au saphir. Sa pâleur, c'est le béryl», etc.

*« Del firmament hat la colour...
Bien est digne que rois le portent »,*

est-il dit du saphir dans le lapidaire de Berne ; et de l'améthyste :

*« De coulor sanble le florete
Que nos apelons violete... » (1).*

« A peine ouvert l'écrin qui cachait le saphir, écrit de son côté M. Bachelard (2), l'imagination aérienne s'envole vers le ciel bleu. Il semble que c'est tout le bleu du ciel qui vient s'absorber dans cette pierre », qu'il appelle encore « la plus vaste des pierres précieuses ». Ailleurs il remarquait que les vertus médicales jadis attribuées à l'émeraude ne sont que « le substitut du plaisir que l'on a de contempler l'éclat vert et doux » de cette pierre (3).

Il y a, en effet, dans la couleur une richesse sensible et affective capable d'orienter vers le rêve la pensée qui, dès lors, dérive d'associations en correspondances, c'est-à-dire s'en va à contre-courant de la pensée scientifique vers les considérations mystiques ou vers les fantasmagories de l'alchimie et de la magie.

Les temps modernes au contraire — eux qui créent l'optique et qui aiment à voir l'éclat des lustres se refléter dans les facettes des cristaux de roche — préfèrent les pierres taillées, et attachent beaucoup plus d'importance à la forme ; dès lors on voit bientôt se constituer la science (4). Comme le voulait Bacon,

(1) PANNIER, *op. cit.*, p. 115, 127.

(2) *Op. laud.*, p. 305.

(3) *La formation de l'esprit scientifique*, 1938, p. 134.

(4) Le romantisme allemand, par contre, devait s'orienter en sens inverse, et fixer son attention sur des qualités secondes : ce qui fait rêver Novalis, ce n'est pas tant la structure cristalline de la tourmaline que ses

l'Histoire Naturelle du xviii^e siècle reprend avec plus de précision l'enquête des Ioniens. Romé de Lisle mesure avec son goniomètre les angles que font entre elles les faces des cristaux, et constate qu'ils sont invariables pour une espèce donnée. Haüy étudie les plans de clivage, et montre que toutes les faces d'un cristal peuvent être caractérisées par des nombres entiers *petits* : c'est la loi des caractéristiques entières, d'après laquelle « le rapport anharmonique de quatre arêtes d'une même face cristalline est toujours rationnel » (1). L'ombre de Pythagore devait en frémir d'aise ! Des conséquences remarquables en résultent relativement à la forme des cristaux : les polyèdres admettant des axes de symétrie d'ordre 5 (dodécaèdre, icosaèdre réguliers) se trouvent exclus, car ils présenteraient des rapports irrationnels entre leurs arêtes (2). Ainsi s'édifie cette admirable théorie des symétries (qui est, avec celle du syllogisme, à laquelle le logicien peut la comparer, une des plus belles constructions de l'esprit humain : l'une et l'autre commencent par déterminer le possible, puis fixent dans ces cadres le réel...). Elle demande un effort d'imagination, une réflexion sur la symétrie de notre propre corps, et une généralisation de l'idée ainsi dégagée. C'est en manipulant les polyèdres de bois dont est encore muni tout laboratoire de minéralogie que des générations d'étudiants se sont familiarisées avec les notions de plan, d'axe, de groupe de symétrie, de truncature et de macle, d'hémiédrie énantiomorphe, pyramidale ou centrée.

Et aujourd'hui, après les expériences fondamentales de Laue, les Bragg parviennent à déterminer, par l'étude de la réflexion des rayons X sur les différents plans

propriétés pyro-électriques (cf. G. BACHELARD, *Le rationalisme appliqué*, Paris, 1949, p. 195).

(1) Nous empruntons cet énoncé à M. Ch. MAUGUIN, *La structure des cristaux déterminée au moyen des rayons X*, Paris, 1924, p. 12, n. 1.

(2) Cf. *ibid.*, p. 13.

réticulaires, la structure intime des cristaux, expliquant ainsi tous les résultats antérieurs ⁽¹⁾ : de leurs radiogrammes, on passe aisément aux modèles géométriques que l'on peut admirer au Palais de la Découverte, et qui nous permettent de nous rendre compte de l'enchaînement des atomes dans les édifices cristallins, représentations si proches de celles qu'évoque Platon dans le texte qui nous sert d'épigraphe.

Ainsi, du moment où l'attention se porta à nouveau de préférence sur la considération de la forme, tellement plus propre à l'élaboration abstraite, la science des cristaux ne tarda pas à se constituer.

Il faut néanmoins se garder de généralisations trop absolues et trop hâtives : la couleur de la perle au borax fournit au minéralogiste, dans l'essai au chalumeau, un de ses premiers procédés d'examen ; et inversement, la considération de la forme peut prêter aussi à un symbolisme (surtout moral) : il suffit de rappeler *Ethics of the Dust*, de Ruskin ⁽²⁾, ou de citer cette page de Breton

(1) Cf MAUGUIN, *op. laud.*, ainsi que les conférences faites à la Sorbonne en 1947-1948 par Sir W. BRAGG. Cf. également l'exposé du même auteur sur *Les progrès de la physique* dans *Le Progrès scientifique*, Paris, 1938, p. 35 et suiv. ainsi que les études de K. LONSDALE sur *Les rayons X et l'atome de carbone* (*Endeavour*, 1947, p. 139), de W. WARDLAM sur *La structure en chimie minérale*, et de C. CHAIN sur *Propriétés chimiques et structure des Pénicillines* (*Ibid.*, 1948, p. 66, 83, 152).

(2) « Il semble qu'il y ait dans certains cristaux, dès leur apparition, une inviolable pureté de puissance vitale, une indomptable force de leur volonté de cristal. Toute substance morte, inharmonique à cette énergie, qui tend à se mêler à eux, ou bien ils la rejettent, ou bien ils lui imposent quelque admirable forme secondaire : leur rigueur de type reste absolue, chacun de leurs atomes est clair de son énergie disciplinée. » (*Ethics of the dust*, V) « Voyez ce morceau de quartz. Sa forme est rare et difficile à construire : une pyramide à faces convexes, composée de plus petites pyramides. Et pourtant pas une défaillance dans sa ligne de contour ; des facettes sans nombre qui composent ses plans, pas une qui ne soit lucide comme du diamant taillé. Pointes de cristal aiguës comme des javelines, arêtes qui coupent le verre en le touchant. Rien de plus résolu, de plus composé, de plus déterminé dans la forme. Tel autre, opaque, rugueux, émoussé, tordu dans son axe, nous est une image d'impuissance, de décrépitude et de déshonneur. » (*Ibid.*) « Il a failli à l'éthique du cristal », commente A. CHEVRILLON, qui cite ces textes dans sa *Pensée de Ruskin* ; « entre son honneur et son bien, il a choisi son mal : ses énergies en sont amoindries, et par suite il est sans beauté » (3^e éd., 1922, p. 130, cf. p. 36).

dans *L'Amour fou* : « Nul plus haut enseignement organique ne me paraît pouvoir être reçu que du cristal. L'œuvre d'art, au même titre d'ailleurs que tel fragment de la vie humaine considérée dans sa signification la plus grave, me paraît dénuée de valeur si elle ne présente pas la dureté, la rigidité, la régularité, le lustre sur toutes ses faces extérieures, intérieures, du cristal. Qu'on entende bien que cette affirmation s'oppose pour moi, de la manière la plus catégorique, la plus constante, à tout ce qui tente, esthétiquement comme moralement, de fonder la beauté formelle sur un travail de perfectionnement volontaire auquel il appartiendrait à l'homme de se livrer. Je ne cesse pas, au contraire, d'être porté à l'apologie de la création, de l'action spontanée, et cela dans la mesure même où le cristal, par définition non améliorable, en est l'expression parfaite. La maison que j'habite, ma vie, ce que j'écris : je rêve que cela apparaisse de loin comme apparaissent de près ces cubes de sel gemme » (1).

C'est avant tout du plan auquel se situe l'esprit, et, si l'on peut dire, du niveau où se fait l'embrayage, que dépend l'orientation symbolique ou scientifique prise par la pensée. Et c'est un grand privilège que de pouvoir aujourd'hui jouer sur tous ces tableaux sans risque de confusion : la joie intellectuelle que nous apporte, secondée par les représentations imaginatives, l'étude de l'enchaînement des atomes dans les cristaux ne fait pas tort à la rêverie et au plaisir esthétique dont nous comble la contemplation de leurs formes impeccables et de leurs couleurs exquises. Et ici encore nous retrouvons Platon, pour qui les plaisirs réels et sans mélange, qui dépassent le domaine du relatif, sont avant tout ceux que nous devons à la beauté des formes géométriques et à la pureté des couleurs (2).

(1) P. 16-17.

(2) *Philèbe*, 51 a et suiv. ; cf. notre *Platon et l'art de son temps*, p. 39 et suiv.

XVII

PLATON ET L'IDÉE D'EXPLORATION PHARMACO-DYNAMIQUE

Τί οὖν; φόβου φάρμακον ἔσθ' ὅστις θεὸς ἔδωκεν ἀνθρώποις, ὥστε ὁπόσω πλέον ἂν ἐθέλῃ τις πίνειν αὐτοῦ, τοσούτῳ μᾶλλον αὐτὸν νομίζειν καθ' ἑκάστην πόσιν δυστυχῇ γίγνεσθαι, καὶ φοβεῖσθαι τὰ παρόντα καὶ τὰ μέλλοντα αὐτῷ πάντα, καὶ τελευτῶντα εἰς πᾶν δέος ἰέναι τὸν ἀνδρειότατον ἀνθρώπων, ἐκκοιμηθέντα δὲ καὶ τοῦ σώματος ἀπαλλαγέντα πάλιν ἑκάστοτε τὸν αὐτὸν γίγνεσθαι.

PLATON, *Lois*, I 647 e-648 a (1).

Il arrive que, sous les feux changeants de l'actualité scientifique, des textes anciens sortent brusquement de l'ombre qui s'était accumulée sur eux : sous un éclairage renouvelé, ils prennent un aspect, un sens, une portée nouvelle.

C'est ainsi que le freudisme avait rappelé l'attention sur un passage du début du livre IX de la *République* où Platon évoque les « désirs déréglés... qui s'éveillent

(1) On trouvera la traduction plus bas dans le texte.

à l'occasion du sommeil, toutes les fois que dort la partie de l'âme dont le rôle est de raisonner et de commander par la douceur à l'autre...» (1). Suit un texte où ne manque pas même l'allusion au complexe d'Œdipe.

Aujourd'hui les préoccupations dont nous font part les psychopathologues nous amènent à reconsidérer certaines pages des *Lois* auxquelles les exégètes ont longtemps négligé de faire un sort, car elles leur paraissent étranges et décevantes : ce sont toutes celles qui concernent la réglementation des banquets et l'ivresse. Pourtant la longueur même du développement et l'effort de précision approfondie dont il témoigne suffisent à indiquer l'importance que lui attribuait Platon (2).

Nous avons indiqué ailleurs qu'il arrive à Platon d'élargir le cadre de la réflexion positive en évoquant des cas imaginaires (3). Il adopte ici un procédé de même nature. Il s'agit pour lui de définir des procédés d'éducation aptes à former des hommes capables de se commander eux-mêmes : on sait que le citoyen accompli doit être à la fois chef et sujet (4). Il doit éprouver à la fois crainte et absence de crainte : craindre pour sa réputation, craindre de se déshonorer aux yeux de ses amis ; mais pour tout le reste, il doit triompher à tous égards de sa pusillanimité intérieure, et donc apprendre à vaincre la peur (5). Pour trouver les meilleurs moyens d'obtenir ce résultat, Platon imagine que nous disposions d'une drogue (*pharmakon*) telle qu'à chaque gorgée, celui qui en boirait se tienne pour plus malheureux,

(1) IX, 571 b d, traduction L. ROBIN (édition de la Pléiade, t. I, p. 1174-1175).

(2) Il faut signaler d'ailleurs que depuis quelques années, ces textes ont été, de divers points de vue, l'objet d'études intéressantes ; voir notamment P. BOYANCKÉ, *Le culte des Muses chez les philosophes grecs, études d'histoire et de psychologie religieuses*, Paris, 1937, p. 167 et suiv.

(3) *Platon et la prééminence de la main droite*, v. plus loin, p. 182.

(4) *Lois*, I, p. 643-e 644 b. Il nous arrivera dans tout ce qui suit d'emprunter des expressions à la traduction ROBIN : nous ne donnons ici qu'un résumé du texte.

(5) *Ibid.*, p. 646-e 647 e.

éprouve plus de crainte pour le présent et pour l'avenir, fût-il le plus brave des hommes ; mais une fois dégrisé, débarrassé des effets du breuvage, le buveur redeviendrait tel qu'il était auparavant ⁽¹⁾. Supposons l'hypothèse réalisée : comment le législateur n'utiliserait-il pas une telle pierre de touche pour éprouver les citoyens capables de vaincre leurs craintes, pour les soumettre à des exercices d'entraînement et leur permettre d'attester leur maîtrise ⁽²⁾ ?

Mais à défaut d'un tel breuvage, pourquoi n'utiliserait-on pas la propriété qu'a le vin d'agir sur l'humeur et sur l'imagination ⁽³⁾ ? Platon s'est d'ailleurs demandé si l'ivresse augmente, en même temps que l'intensité des états affectifs, celle des fonctions intellectuelles, pour conclure qu'elle les ramène à un état d'enfance ⁽⁴⁾. C'est ainsi que se justifie le rôle du vin dans les banquets qui seront organisés officiellement sous la surveillance de vieillards qualifiés.

Ajoutons que la consommation en sera réglée de façon telle qu'on en puisse boire d'autant plus qu'on approchera davantage de l'âge où s'éteignent les fougues de la jeunesse : abstinence complète jusqu'à dix-huit ans, usage modéré jusqu'à trente ans ; usage plus libre, les jours de fête, à partir de quarante ans ⁽⁵⁾. De la sorte, on sera à égale distance de la sobriété excessive des Lacédémoniens prohibitionnistes, et de la propension à l'ivresse des Scythes, des Thraces, des habitants de la Grande-Grèce aussi : Platon n'avait pas oublié les scènes scandaleuses dont il avait été le témoin à Tarente ⁽⁶⁾ ; et certains épisodes même des Dionysies attiques n'étaient pas sans le choquer profondément ⁽⁷⁾. La

(1) C'est le texte que nous avons cité en épigraphe.

(2) P. 648 a-e.

(3) P. 645 d e ; cf. 649 a et suiv.

(4) *Ibid.*, et cf. 645 d-646 a.

(5) II, 664 d-666 c et 671 a-672 e.

(6) II, 666 a-e.

(7) I, 637 b.

géographie humaine complète ainsi l'analyse psychologique (1).

L'étude du mécanisme psychophysiologique n'a pas été négligée non plus : Platon l'a esquissée en se demandant quel serait l'effet de l'ivresse sur une marionnette mue par des fils d'or et d'autres métaux (2), représentation certes bien simplifiée de l'homme ! Mais sommes-nous tellement loin de lui lorsque nous nous demandons si certaines drogues agissent sur l'écorce, sur l'hypothalamus ou sur leurs interconnexions, que nous nous représentons, il faut bien le reconnaître, sous une forme à peine moins schématique : encore ne prenons-nous pas toujours garde, comme lui, de rappeler que nous raisonnons là sur de simples images (3).

Il ne serait pas moins intéressant de rapprocher des médications les plus modernes par électrochoc ce que Platon nous dit du traitement de la frénésie corybantique, traitement qui domine le mouvement délirant du dedans par des ébranlements externes de manière à rétablir la santé mentale (4). Mais nous ne voulions ici que rapprocher l'aboutissement, si curieusement positif, que trouve chez le Platon des *Lois* le grand mouvement dionysiaque, des graves problèmes que posent à notre réflexion les techniques récentes de la narco-analyse : comment ne pas penser au « pharmakon », à la « drogue

(1) Voir les belles analyses de I, 644 c (avec la dissociation de l'attente en crainte et en espoir confiant) et 646 e sq.

(2) 646 d : προσσέροντες τῷ θαύματι τοῦτω τὴν μέθην, πόσον τί ποτε αὐτό ἀπεργαζόμεθα; et la page qui précède depuis 644 d.

(3) 644 c : δι' εἰκόνας.

(4) *Lois*, VII, 790 e-791 b. Cf. notre *Formation de la pensée grecque*, p. 251-253, ainsi que P. BOYANCÉ, *op. cit.*, p. 177 ; J. CROISSANT, *Aristote et les mystères*, Liège-Paris, 1932, p. 19 ; A. DELATTE, *Les conceptions de l'enthousiasme chez les philosophes présocratiques*, Paris, 1935, p. 74 ; Ivan LINFORTH, *The corybantic rites in Plato et Teletic madness in Plato*, Univ. of California Publicat. in Class. Philol., XIII, 1946, 5, p. 121 et 6, p. 163 ; H. JEANMAIRE, *Le traitement de la mania dans les mystères de Dionysos et des Corybantes*, Journal de Psychologie, 1949, p. 64 ; et du même, *Le Satyre et la Ménade*, Mélanges Picard, 1949, t. I, p. 463 ; *Dionysos*, Paris, 1951.

d'angoisse » dont rêvait Platon, lorsque nous entendons psychologues et psychiatres opposer, à l'action psychotonique des amines sympathicomimétiques utilisées pour obtenir le choc amphétaminique, l'action dépressive des barbituriques — actions qui ne durent, l'une et l'autre, nous dit-on, que quelques heures, après quoi le patient « redevient tel qu'il était » avant l'application du traitement (1).

(1) πάλιν ἐκάστοτε τὸν αὐτὸν γίγνεσθαι.

XVIII

PLATON ET L'ACTIVITÉ POLITIQUE DE L'ACADÉMIE

Πλάτων δὲ καλοῦς μὲν ἐν γράμμασι λόγους περὶ νόμων καὶ πολιτείας ἀπέλιπε, πολὺ δὲ κρείττονας ἐνεποίησε τοῖς ἑταίροις...

PLUTARQUE, *adv. Colot.*, XXXII.

On a souvent souligné le caractère utopique de la politique platonicienne ; mais, dans plusieurs des études dont Platon a été l'objet au cours des dernières décades ⁽¹⁾, on a insisté avec justesse sur l'aspect réaliste et la portée effective de ses conceptions. Dès 1913, Léon Robin avait montré, dans une étude fondamentale sur *Platon et la science sociale* ⁽²⁾, que les vues exprimées dans la *République* et les *Lois* étaient bien autre chose que les fantaisies arbitraires d'un idéaliste sans contact avec le réel ; et plus on approfondit ce dernier texte en particulier, plus on est frappé par la richesse positive et concrète des matériaux qu'il met en œuvre ⁽³⁾. Plus récemment, M. Jean Humbert montra le maître aux prises avec la *politique réaliste*.

(1) Nous nous permettons de renvoyer à notre rapport sur *L'état présent des études platoniciennes* (Actes du Congrès Budé de 1938, p. 213 sq. ; *Études sur la Fabulation Platonicienne*, 1947, p. 5, 10 et suiv.).

(2) Revue de Métaphysique, t. XX ; étude rééditée dans *La pensée hellénique des origines à Épicure*, 1942, p. 177 sq. ; cf. le *Platon* du même auteur, 1935.

(3) Cf. L. GERNET, *Platon, Lois*. I. IX, *traduction et commentaire*, Paris, 1917 ; *Les lois et le droit positif*, Introduction II à l'édition Budé des *Lois*, Paris, 1951, p. xciv.

de son temps ⁽¹⁾. Enfin, usant d'une formule frappante, Mgr Diès a pu écrire que « la philosophie ne fut originellement, chez Platon, que de l'action entravée, et qui ne se renonce que pour se réaliser plus sûrement » ⁽²⁾. En effet, il s'avère que, par un de ses aspects essentiels, l'Académie fut une École des Sciences Politiques, orientée vers l'action autant que vers la théorie ⁽³⁾.

On ne conteste plus aujourd'hui cette orientation pratique ; mais c'est surtout dans trois domaines qu'on en a souligné les réalisations. D'abord et avant tout, on a insisté sur la part que prit l'Académie aux événements de Sicile ; et c'est en effet l'épisode où se manifestent le mieux ces préoccupations — celui aussi que nous connaissons le moins mal, grâce à la VII^e lettre, à la *Vie de Dion* de Plutarque, à Diodore ⁽⁴⁾. Nous savons le rôle qu'y jouèrent de nombreux élèves de l'Académie : Callippe, qui se montra si indigne des enseignements de son maître ; son frère Philostrate ; Eudème de Chypre, l'ami d'Aristote ; Speusippe, d'autres encore. — D'autre part, l'étude de la première partie de la carrière d'Aristote, entreprise par Werner Jaeger, rappela l'attention sur la VI^e lettre, sur les personnalités d'Érastos et de Coriscos, sur le rôle d'Hermias, tyran d'Atarnée, et sur ses rapports avec l'Académie ⁽⁵⁾. — Enfin, antérieurement déjà, la découverte

(1) Bulletin Budé, octobre 1930.

(2) Introduction à la *République*, éd. Budé, p. v. (Paris, 1932).

(3) Plutarque insiste avec force sur cet aspect réalisateur de la politique platonicienne, tel qu'il se manifesta chez ses disciples : « Platon laissa dans ses écrits de beaux raisonnements sur les lois et l'État ; mais il en inspira de plus efficaces (χρηλκτικας) à ses élèves », etc. (*adv. Colot.*, XXXII). La même idée apparaît changée de signe, et transformée en blâme, chez Athénée, *Deipn.*, XI 508 c e.

(4) Voir, par exemple, WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, *Platon*, 1920, t. I, ch. 9, 15, 19. Cf. l'édition des Lettres par M. SOUILHÉ, 1926, p. xxxiii sq.

(5) W. JAEGER, *Aristoteles*, 1923, p. 105 et suiv. Contrairement aux indications de Strabon, XIII, 57 (p. 610), il ne semble pas qu'Hermias ait été l'élève de Platon, cf. BRINCKMANN, *Rhein. Mus.*, 1911 (N. F. LXVI), p. 228 ; JAEGER, *l. l.*, p. 114, n. 1. V. antérieurement J. BERNAYS, *Phokion*, 1881, p. 40-42 ; plus récemment, l'ouvrage, intéressant malgré

de la *Constitution d'Athènes*, en permettant de mieux connaître l'institution de l'éphébie, avait fait apparaître l'influence exercée sur ceux qui la fondèrent ou la réformèrent par les *Lois platoniciennes* (1).

Les textes essentiels relatifs à ces questions importantes en ont rejeté dans l'ombre plusieurs autres, secondaires assurément par rapport aux précédents, et donc moins souvent utilisés (2), mais sur lesquels nous croyons néanmoins qu'il peut être utile de rappeler l'attention à cause de l'ambiance qu'ils évoquent. Il s'agit essentiellement de textes de Plutarque (3), d'Élien (4), d'Athénée (5), de Diogène Laërce (6), aussi, qui nous transmettent un certain nombre de données, dont nous ne voulons retenir ici que quelques exemples.

On y voit que l'Académie avait posé des jalons dans bien des directions. Elle ne s'était pas contentée de son grand effort en Sicile ; une puissance montante comme la Macédoine n'avait pas été négligée. Athénée nous dit — se référant à une lettre de Speusippe — que Platon fut en fort bons termes avec Archélaos (7) (tout comme Euripide et Agathon, qui passèrent leur vieillesse à sa cour) (8), cela sans doute avant qu'il ne le condamnât dans le *Gorgias* (9). Quant à Perdiccas, Platon lui envoya comme conseiller son élève Euphraios d'Orée, qui paraît

ses outrances et ses témérités, du Dr R. ALLENDY, *Aristote ou le complexe de trahison*, Genève, 1943, p. 48 sq.

(1) WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, *Aristoteles und Athen*, I, 194 ; Platon, p. 701 ; FESTUGIÈRE, *Contemplation et vie contemplative selon Platon*, 1936, p. 55.

(2) Voir néanmoins le parti qu'en ont tiré notamment J. BERNAYS, *Phokion und seine neueren Beurtheiler*, 1881 ; Ed. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, V, 4, 1902, § 988, 990, 999, 968 n. ; P. FRIEDLÄNDER, *Platon*, I, *Eidos, Paideia, Dialogos*, 1928, p. 117 et suiv. ; G. GLOTZ, *Histoire grecque*, t. III, p. 225, 244, 316, 322-323.

(3) *Adversus Colotem*, 32 ; *ad princip. inerud.*, 1 ; *praec. ger. reipubl.*, 10, 15.

(4) *V. H.*, II, 42 et XII, 30.

(5) *Deipnosophistes*, XI, 508.

(6) III, 23.

(7) *Deipnosoph.*, XI, 506 e.

(8) Cf. l'éloge d'Archélaos par THUCYDIDE, II, 100.

(9) 471 ; cf. J. BERNAYS, *Phokion*, p. 36-37.

avoir joui auprès de ce roi d'un très grand crédit : c'est lui en effet qui l'aurait décidé à céder à son frère Philippe une sorte d'apanage, où ce dernier put lever les troupes qui lui permirent de prendre le pouvoir à la mort de Perdiccas. Si bien que Philippe ayant un jour dit du mal de Platon, Speusippe put écrire : « Comme si tout le monde ne savait pas qu'il lui doit les bases de son trône ! » (1). Athénée ajoute qu'Euphraios régnait à la cour de Perdiccas autant que le roi lui-même, et qu'il n'admettait à la table royale personne qui ne fût initié à la géométrie ou à la philosophie (2) — trait authentiquement platonicien : comment ne nous rappellerait-il pas les courtisans de Syracuse, que Plutarque nous montre dessinant des figures géométriques sur le sable des cours du palais (3)? — Aussi, ajoute Athénée, quand Philippe eut pris le pouvoir, Parménion fit prisonnier Euphraios à Orée (où il était devenu le chef des démocrates) et le tua (4). C'est une façon de présenter les choses : nous savons par Démosthène qu'il mourut en héros de l'indépendance (5).

Mais bien d'autres États encore avaient demandé des conseillers à l'Académie. De toutes parts on s'adressait à Platon lorsqu'on avait besoin de rédiger une constitution. Cyrène lui en demanda une, et se heurta à un refus méprisant (6). Les Thasiens voulant fonder une colonie

(1) Σπεύσιππος πυνθανόμενος Φίλιππον βλασφημεῖν περὶ Πλάτωνος εἰς ἐπιστολὴν ἔγραψε τι τοιοῦτον « ὥσπερ ἀγνοοῦντας τοὺς ἀνθρώπους ὅτι καὶ τὴν ἀρχὴν τῆς βασιλείας Φίλιππος διὰ Πλάτωνος ἔσχευεν » κ.τ.λ. Athénée, *Deipn.*, l. c., d'après CARYSTIOS DE PERGAME (*F. H. G.*, IV, 356).

(2) Οὕτω ψυχρῶς συνέταξε τὴν ἑταιρίαν τοῦ βασιλέως ὥστε οὐκ ἔξῃν τοῦ συσσιτίου μετασχεῖν εἰ μὴ τις ἐπίσταιτο γεωμετρεῖν ἢ φιλοσοφεῖν. *Deipn.*, XI, 508 e.

(3) *Dion*, ch. 13. C'est dans le même esprit que le jeune Aristote adressa son *Protreptique*, cet éloge de la vie contemplative et de la science théorique, à Thémison, un petit prince de Chypre. Cf. W. JAEGER, *Aristoteles*, p. 53 et suiv. ; cf. 214.

(4) *Deipn.*, XI, 508 c. toujours d'après Carystios (*F. H. G.*, IV, 357).

(5) *Philippiques*, III, 33, 59, 63 ; IV, 8 ; cf. GLOTZ, *Histoire grecque*, t. III, p. 323 : jeté en prison, Euphraios s'y poignarda.

(6) Plutarque, *ad princ. in.*, 1 ; ÉLIEN, *V. H.*, XII 30. Sur l'attitude de Platon à l'égard des consultants dont il savait qu'ils n'écouteront pas ses conseils, v. lettre VII, 331 b.

nouvelle — celle de Daton, pense Ed. Meyer ⁽¹⁾ — c'est à Platon qu'eut recours son élève Léodamas (peut-être le mathématicien à qui il avait enseigné l'analyse) pour lui demander des lois ⁽²⁾. Les Arcadiens firent appel à lui pour la ville neuve de Mégalo polis ; ici encore il refuse de se déplacer, ayant constaté qu'ils rejettent le principe de la répartition égale des biens, mais il leur envoie, suivant Plutarque, son élève Aristonymos ⁽³⁾. Dans les mêmes conditions, il envoie à Pyrrha Ménédème, à Elis Phormion ⁽⁴⁾, qui y établit une constitution d'un conservatisme modéré : c'est la même modération qui avait valu à Érastos et à Coriscos la reconnaissance d'Hermias ⁽⁵⁾, et avait même un moment séduit Denys ⁽⁶⁾.

À côté de ces experts, beaucoup d'élèves de l'Académie nous sont signalés pour leur activité politique, les uns comme s'étant emparés du pouvoir dans leur cité, ou comme ayant tenté de le faire, les autres comme ayant assassiné des tyrans : les deux choses se conçoivent d'hommes à qui leur maître avait inculqué la haine de la tyrannie en même temps que le désir de réaliser l'idéal du philosophe roi (et il faut noter qu'à côté du mot de roi il emploie, dans le texte célèbre de la *République* ⁽⁷⁾ qui porte sur ce point, le mot de *dynaste*, qui

(1) *Geschichte des Alterthums*, 1902, V, 4, p. 504, n. 988 et 483.

(2) DIOGÈNE LAERCE, III, 24 ; cf. III, 14 sur Léodamas. La lettre XI nous apporte une réponse, vraisemblablement apocryphe, qui insiste sur l'importance du facteur moral et sur le rôle des hommes d'État.

(3) PLUTARQUE, *adv. Col.*, 32, 8 ; cf. ÉLIEN, II, 42 ; Pamphile chez DIOGÈNE LAERCE, III, 23 ; MEYER, *op. l.*, 988 n.

(4) PLUT., *l. c.* Sur Phormion, cf. *praec. reip. ger.*, 10, 15. Cf. MEYER, *l. c.*, et n. 968, p. 465.

(5) DIDYM, col. 5, 52, apud JAEGER, *op. laud.*, p. 114, n. 3 : sur les conseils des deux platoniciens, Hermias avait adouci sa tyrannie εις πραιοτέραν δυναστεϊαν, en un régime plus doux, en conséquence de quoi se donnèrent librement à lui les territoires compris entre le Mont Ida et la côte. C'est pour remercier ses conseillers qu'Hermias leur donna la ville d'Assos, où plus tard Aristote vint les rejoindre.

(6) Cf. PLUTARQUE, *Vie de Dion*, 13.

(7) V, 473 d : εἰν μὴ ἢ οἱ φιλόσοφοι βασιλεύσωσιν ἐν ταῖς πόλεσιν ἢ οἱ βασιλεῖς τε νῦν λεγόμενοι καὶ δυνάσται φιλοσοφήσωσι κ. τ. λ. Cf. BERNAYS, *l. l.*, p. 34 et 112.

était la façon polie de désigner un tyran !) Aussi n'est-il pas étonnant qu'on ait pu voir ces deux aspirations se heurter de la façon parfois la plus tragique, comme lorsque Cléarque, tyran d'Héraclée de Pont, et ancien auditeur de l'Académie (1), fut tué par deux élèves de Platon, Chion et Léon (2); sans doute s'agit-il de Léon de Byzance qui, par la suite, commanda victorieusement les troupes de sa ville natale assiégée par Philippe, et en ouvrit les portes à l'armée de secours athénienne, commandée par son ancien condisciple Phocion (3).

Parmi les tyrans, on cite Chaeron de Pelléné, un champion olympique qui fut successivement élève de Platon et de Xénocrate. Il obtint, vers 331, grâce à Alexandre, le pouvoir suprême dans sa ville natale où, nous dit-on, il expulsa les « meilleurs » (4) des citoyens, dont il distribua les biens et les femmes à leurs esclaves. « Voilà », ajoute perfidement l'interlocuteur mis en scène par Athénée, « ce que lui avaient appris cette belle *République* et ces *Lois* contraires aux lois » (5). Evæon de Lampsaque, lui aussi, voulut s'emparer de la tyrannie et, à cette fin, se fit remettre l'acropole de la cité comme garantie d'un prêt d'argent ; mais ses concitoyens comprirent à temps le danger : ils s'unirent pour le rembourser et le chassèrent (6). De même Timée (7) (ou Timolaos) (8) de Cyzique procéda à des

(1) *ÆLIAN.*, fr. H (86 Suid. s. v. Κλέαρχος) ; *MEMNON*, *F. H. G.*, III, 527 ; *JUSTIN*, *Hist.*, XVI, 5, 12, etc.

(2) *Ibid.*, ainsi que *Index Herc.* MEKLER, VI, 13, p. 35 ; *MEMNON*, *F. H. G.*, III, 527 ; *JUSTIN*, *Hist.*, XVI, 5, 12 etc.

(3) *PLUTARQUE*, *Phocion*, ch. 14 ; cf. BERNAYS, *l. l.*, p. 51.

(4) Τοὺς ἀρίστους τῶν πολιτῶν, *ATHÉNÉE*, *Deipnosophistes*, XI, 509 b : le mot a évidemment ici son acception politique. Cf. *Acad. philos. index hercul.* (MEKLER), col. XI, p. 28-30 ; *PAUSANIAS*, VII, 27, 7.

(5) ταῦτ' ὠφεληθεὶς ἐκ τῆς καλῆς Πολιτείας καὶ τῶν παρανόμων Νόμων, *ATHÉNÉE*, *l. c.* Cf. Th. GOMPERZ, *Die Akademie und ihr vermeintlicher Philomacedonismus*, Wiener Studien, IV, 1882, p. 116 ; Kaerst dans *PAULY-WISSOWA*, III, 2032.

(6) *ATHÉNÉE*, XI, 508 f.

(7) *ATHÉNÉE*, *l. c.* XI, 509 a (d'après DÉMOCHARÈS).

(8) Cf. *Diogène LAERCE*, III, 46.

distributions de blé et d'argent qui lui acquirent la confiance de ses compatriotes ; mais bientôt il fit attaquer le régime. A ce moment il fut jugé, condamné, et vieillit dans l'opprobre, nous dit Athénée sans apporter d'autres précisions.

Par contre Python et Héraclide s'acquirent la gloire en tuant Kotys, roi des Odryses, pour venger leur père Ainos. A leur retour à Athènes, ils furent proclamés évergètes (bienfaiteurs), et reçurent le droit de cité avec une couronne d'or. Aux éloges qui l'accueillirent, Python répondit : « L'exploit est l'œuvre d'un dieu, nous n'avons fourni que la main » (1). Et l'on a justement signalé que la tradition d'une activité à la fois révolutionnaire et constituante s'est conservée dans l'Académie d'Arcésilas, qui eut pour élèves Ecdème et Mégaloéphane, les maîtres de Philopœmen : ils tuèrent les tyrans de Mégaloполиς, leur patrie, avant d'aller donner une constitution à Cyrène (2).

Relisons maintenant une liste des disciples de Platon (3), pointons les noms de ceux dont l'activité politique fut notoire, et nous serons frappés de voir que les purs théoriciens sont bien moins nombreux parmi eux qu'on le croirait, et ne laissèrent pas de déployer eux-mêmes à l'occasion une activité politique : Speusippe fit le voyage de Sicile ; Xénocrate rédigea pour Alexandre, qui lui avait demandé des conseils sur l'art de régner, un traité en 4 livres *περὶ βασιλείας πρὸς Ἀλέξανδρον* (4) ; et après la bataille de Crannon,

(1) *Index herc.*, VI, 15 sq. ; *DEM.*, c. *Aristocr.*, 119 ; ARISTOTE, *Pol.*, V, 10, 1311 b 20 ; PLUTARQUE, *adv. Colot.*, 32 ; *de sui laude*, XI ; PHILOSTRATE, *vit. Apoll.*, VII, 2 ; cf. HOECK, *Klio*, IV, 269 ; PAULY W., p. 8', 458.

(2) PLUTARQUE, *Philopoemen* I ; PAUSANIAS, VIII, 49 ; POLYBE, X, 25, 2 ; cf. FRIEDLAENDER, *Platon* I, p. 120, n. 1.

(3) Voir par exemple Diogène LAERCE, III, 46 ; *Index Herculanensis*, VI, p. 33 et suiv. Hermippe avait rédigé un traité *περὶ τῶν ἀπὸ φιλοσοφίας εἰς ἀριστείας καὶ δυναστείας μεθεστηκότων*, sur ceux qui avaient quitté la philosophie pour le pouvoir (*ibid.*, XI, p. 29).

(4) PLUTARQUE, *Col.*, XXXII ; Diog. LAERCE, IV, 14. Ne pas confondre avec les νόμοι βασιλικοί de Speusippe, qui concernent, comme l'a noté W. JAEGER, la royauté... des festins !

adjoint à l'ambassade qui alla traiter avec Antipater, il sut obtenir du diadoque la libération des prisonniers athéniens (1). Quant à Aristote, nous avons rappelé qu'il adressa le *Protreptique* à Thémison, prince de Chypre, pour le convertir à la conception platonicienne de la sagesse et de la politique ; d'autre part, les relations de son ami Hermias d'Atarnée avec Philippe, qui cherchait à s'assurer une base de débarquement en Asie Mineure, laissent penser que s'il gagna la Macédoine, ce ne fut pas seulement en qualité de futur précepteur d'Alexandre (2). Et que dire d'Hypéride, de Chabrias, de Lycurgue, de Phocion surtout, qui, au cours de l'épisode qui le fit condamner à boire la ciguë alors qu'il était stratège pour la 25^e fois, répondit, pour justifier sa conduite, par le précepte du *Gorgias* : mieux vaut subir l'injustice que la commettre (3).

Ces brèves indications suffisent peut-être à souligner l'importance du rôle de l'Académie en matière politique. Elles nous montrent qu'on se tournait naturellement vers elle pour lui demander des nomothètes, des conseillers, des experts ; elles nous montrent aussi que la pensée du maître était loin de se perdre dans le royaume des Nuées, que sa doctrine gardait contact avec le réel, et que beaucoup de ses élèves ne renoncèrent pas à traduire d'une façon plus ou moins fidèle ses idées dans le domaine des faits.

(1) Diogène LAERCE, IV, 8, 11 ; BERNAYS, *op. cit.*, p. 43-44 et 121-123. Sur les rapports des diadoques avec les philosophes en général, cf. WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, *Antigonos von Karystos*, 1881, p. 178 et suiv.

(2) V. plus haut, p. 158, n. 2 ; cf. p. 156, n. 5 et p. 159, n. 5 ; cf. JAEGER, *l. l.* ; ALLENDY, *l. c.* Si le Mithridatès, fils d'Orontobatès, qui dédia aux Muses la statue de Platon (sculptée par Silanion pour l'Académie) est bien, comme il est possible, un prince de Kios en Propontide, nous avons là un autre indice de l'influence exercée par l'Académie. V. notre *Platon et l'art de son temps*, p. 56 n. 6 ; cf. Ch. PICARD, *Manuel d'Archéologie grecque, la sculpture*, III, A2, p. 784, n. 1 et p. 815, contre J. BIDEZ, *Eôs ou Platon et l'Orient*.

(3) PLUTARQUE, *Phocion*, ch. 32 ; cf. *Gorgias*, 469 c. V. BERNAYS, *op. cit.*, p. 49 et suiv.

LIVRE III

DU GESTE ET DU REGARD

XIX

TAILLER ET RECOUDRE (SUR LA PSYCHOLOGIE DE LA BIPARTITION, DE LA DIVISION ET DE L'OPPOSITION)

I

Les travaux d'Émile Meyerson ont attiré l'attention sur la façon dont l'esprit tend à retrouver une unité fondamentale sous ses multiples objets. Mais cette démarche suppose une démarche antérieure : celle par laquelle l'esprit prend conscience de la multiplicité du donné, ou plus exactement décompose en secteurs ou en parties le domaine qu'il étudie. Le Dr Janet a souligné le caractère primitif et l'importance de cette démarche. Dans son livre sur *l'Intelligence avant le langage*, il a montré l'intérêt qu'il y aurait à étudier ce qu'il appelle « la conduite de la division du gâteau en parties » et celle du rangement des objets dans un certain nombre de tiroirs ; il a noté que les enfants au-dessous d'un âge déterminé en sont incapables, ainsi que certains aphasiques, d'après Head : il y a là des études qu'il importerait de poursuivre ⁽¹⁾.

(1) Cf. A. OMBREDANE, *L'aphasie et l'élaboration de la pensée explicite*, Paris, 1947.

II

En combien de parties vont se faire ces divisions ? On peut situer ici une genèse partitive, une sorte de déduction psychologique des nombres.

Elles se font de préférence en deux parties : ce qui est à main droite, ce qui est à main gauche ; ou encore : ce qui est devant moi, ce qui est derrière moi (nous y reviendrons plus bas, § III) — et de là en 4, en 8, etc., un processus de duplication ou de dimidiation s'appliquant dans chaque cas à l'unité fondamentale, en vertu de la même tendance à la dichotomie qui explique la primauté de la division par deux. Mais s'il subsiste un reliquat, la division se fera en 3, et de là en 6, en 12, etc. ; d'où la numération duodécimale, puis sexagésimale, dont Thureau-Dangin a étudié les origines en Chaldée. Le nombre des doigts dicte la division en 5, en 10, en 20 ; celui des astres visibles, la division en 7 (cf. les noms des jours de la semaine, ainsi que les arguments tirés par M. P. Nilsson de la date de certaines fêtes grecques, des fêtes apolliniennes en particulier : *Primitive Time reckoning*, Lund, 1920). On peut de la sorte considérer divers types de divisions, selon chacun des nombres de la première décade, et ainsi de suite.

A la limite, on aboutit aux règles cartésiennes : au lieu de tenter d'asservir le donné aux cadres d'un système déterminé, qui utilise certaines relations abstraites, mais dont l'origine est physiologique ou empirique, et dont il appartient aux sociologues d'étudier l'extension aux groupes, le savant s'adaptera à la nature même des problèmes : « diviser chacune des difficultés examinées en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre ».

III

L'homme pense parce qu'il a une main, disait Anaxagore. C'est sans doute parce qu'il en a deux que son esprit a une prédilection naturelle pour les divisions bipartites, et aime tout enfermer dans les branches d'un dilemme : « De deux choses l'une... » « Tout ce qui n'est point prose est vers. » Platon recommande de préférence la division dichotomique (voir *Politique* 262 f-e ; cf. 265 et 287 c, ainsi que *Phèdre*, 265 c et *Philèbe*, 16 d, où la méthode est beaucoup plus souple et soumise à la structure de l'objet) ; il voit dans la Dyade le principe de la multiplicité ⁽¹⁾.

Dans l'histoire, dans les sciences, dans le droit, nous retrouvons partout de grandes bipartitions : sacré et profane, gauche et droite, guelfes et gibelins, Armagnacs et Bourguignons, wigs et tories. Si un tiers-parti survient, souvent on s'arrange pour revenir à deux : le couple travaillistes-conservateurs succède au couple conservateurs-libéraux par l'élimination de ces derniers.

Dans d'autres domaines, on opposera entiers et fractionnaires, rationnels et irrationnels, etc. ; ailleurs, meubles et immeubles. Cette dernière division est très caractéristique : elle s'est imposée à tel point à l'esprit des juristes qu'elle a survécu à la période où la distinction de ces deux catégories de biens avait une importance fondamentale. On peut en effet se demander s'il s'agit vraiment là de catégories au sens fort et proprement philosophique du terme, ou simplement de survivances désuètes d'un état économique périmé, où les seules vraies richesses étaient les biens fonds (*Vilis mobilium possessio*, disait-on au Moyen Age ; *res mobilis*, *res vilis*). Mais l'esprit est si attaché à ses habitudes que

(1) V. là-dessus les études de M. ROBIN, et les schémas proposés par J. STENZEL, *Zahl und Gestalt* ; cf. C. R. des *Études grecques*, 1935, p. 198, et de la *Revue de Métaphysique*, 1934, p. 15-16, ainsi que les ouvrages plus récents de H. CHERNISS (notamment *The riddle of the early Academy*, 1945) et de Sir David ROSS, *Plato's Theory of Ideas*, Oxford, 1951.

tout bien doit entrer de gré ou de force dans la classification. Et les droits d'auteur seront considérés comme meubles « du fait qu'ils ne sont pas immeubles », ce qui eût fait sourire Molière. Il y a là ample matière à réflexion sur l'origine et les transformations de certaines notions dominantes.

IV

La bipartition ainsi faite pour peu qu'elle soit possible, la tendance première de l'esprit est de pousser à l'extrême l'opposition des deux sections distinguées, qu'il s'agisse de termes contradictoires ou contraires, suivant le vocabulaire des logiciens. Et souvent il est indispensable de le faire, si l'on veut introduire quelque clarté dans l'énoncé des problèmes.

Mais alors survient la démarche soulignée par Émile Meyerson (§ I, début). L'esprit se rend compte, soit qu'il a négligé des termes intermédiaires, soit qu'il y a interpénétration, ou même identité entre les termes opposés.

L'histoire de la philosophie nous offre de ce mécanisme de nombreux exemples qui se répètent périodiquement. Citons-en quelques-uns : l'Un et le Multiple, séparés « comme à la hache » par Parménide, sont reliés l'un à l'autre par ses successeurs, d'Anaxagore et Empédocle à Démocrite et Platon. — Aristote oppose radicalement, après les Sophistes, la Nature et l'Art ; Bacon, comme l'avait fait Platon, mais en sens contraire, en montre la continuité, suivi par Shakespeare dans son *Conte d'Hiver*. — Descartes oppose la pensée et l'étendue, les grands Cartésiens s'ingénient à rétablir la communication entre ces deux substances. — L'œuvre de Lévy-Bruhl oppose mentalité prélogique et pensée rationnelle, mais pour reconnaître finalement tout ce qui subsiste de la première dans la seconde.

L'histoire des sciences pourrait à son tour fournir

bien des exemples d'un mécanisme analogue. C'est ainsi que, dans le beau livre intitulé *Immunité, Intolérance, Biophylaxie*, le Dr Tzanck oppose, à la notion d'intoxication, celle d'intolérance. Méthodiquement, il oppose d'abord rigoureusement les deux notions ; puis il en montre la continuité.

V

Tailler et recoudre, il semble qu'il y ait là un chapitre nouveau à adjoindre au *Sartor resartus*. Mais hâtons-nous d'ajouter que les termes du problème sont souvent plus complexes. C'est le délicat problème de la synthèse ; ou de l'opposition transcendée à la manière du Bergson de *Matière et Mémoire* (alors que le Bergson des *Deux Sources* se contente de noter l'alternance d'une « double frénésie »). C'est aussi le problème que pose la juxtaposition par M. Louis de Broglie de l'onde et du corpuscule. Que penser de l'union de ces deux images qui s'associent après s'être si longtemps opposées ? Y a-t-il là, sous la forme actuelle de la théorie, une solution définitivement satisfaisante pour l'esprit ? — Notons seulement que, comme le dit M. de Broglie lui-même, « deux images, en principe inconciliables, nous sont nécessaires pour décrire les faits, mais jamais nous n'aurons à employer simultanément ces deux images dans des conditions qui nous conduiraient à une véritable contradiction. Les images d'onde et de corpuscule ont des validités qui se limitent naturellement, toute tentative faite pour préciser l'une des images introduisant des incertitudes sur l'autre » (cité par L. Brunschvicg, *Héritage de mots, Héritage d'Idées*, p. 31). La juxtaposition des images et leur emploi « complémentaire » ne doivent pas nous faire illusion. Il n'y en a pas moins là un rapprochement caractéristique et saisissant, au terme d'une si longue opposition, qui a dominé des siècles d'histoire de la science.

**SUR UN CAS DE TRIPARTITION :
LA DISTINCTION DES TROIS CLASSES DES CHEMINS
DE FER FRANÇAIS**

Nous avons noté dans une esquisse antérieure ⁽¹⁾ que l'esprit divise de préférence le donné en deux parties et que la tendance à la dichotomie est si forte qu'elle impose en certaines matières un jeu d'oppositions qui constitue un véritable tableau de catégories. Mais nous avons remarqué aussi, sans aller jusqu'à analyser le mécanisme de la synthèse, que l'esprit se résigne facilement à partager le donné en trois, s'il subsiste, par exemple, un reliquat après bipartition : lorsqu'on a distingué les deux corps privilégiés, il reste le Tiers État. On sépare des officiers les sous-officiers, puis on mentionne les soldats (et les caporaux). Fra Angelico opposait la ronde gracieuse des élus pénétrant sur les pelouses du paradis aux tourments des damnés ; mais il y a aussi le purgatoire !

Dans la préface écrite par Bédier pour son édition du *Lai de l'ombre*, l'éminent médiéviste faisait cette remarque qu'en classant les familles de manuscrits

(1) *Tailler et recoudre* (Sur la psychologie de la Division et de l'Opposition), v. plus haut, p. 165. — Sur la tripartition dans le monde indo-européen en général, v. l'œuvre de M. DUMÉZIL ; et cf. les études publiées par M. E. BENVENISTE, dans la Revue d'Histoire des Religions (en particulier juillet-décembre 1945 : *La doctrine médicale des Indo-Européens : triplicité dans les maladies, triplicité dans les remèdes*).

les éditeurs préfèrent, en général, les partager en deux groupes, alors que les critiques qui rendent compte de leurs travaux préconisent souvent une division tripartite ⁽¹⁾.

* *

Il existe en France un domaine, au moins, où la division en trois parties s'impose à nous quotidiennement d'une manière si vraiment catégoriale, si incontestée qu'elle semble répondre à une loi de la nature. Ce domaine, c'est celui des chemins de fer. Qu'il y ait trois classes dans les trains, trois catégories de salles d'attente dans les gares, cela nous paraît aussi naturel que l'existence des trois règnes : animal, végétal et minéral, tant nous y sommes habitués depuis notre enfance. Tramways et autobus ont beau n'avoir que deux classes ou une seule, michelines ou auto-rails ont beau avoir classe unique, les wagons restaurants ont beau s'ouvrir aux trois classes, les pullmanns et les wagons-lits se superposer à elles, les circonstances ont beau imposer parfois la création de wagons mixtes de première et de seconde, le schème fondamental reste celui de la tripartition, et nous sommes surpris quand nous allons à l'étranger pour la première fois et que nous nous trouvons en présence d'autres usages : deux classes en Angleterre (à part la ligne Douvres-Londres) ; jadis quatre classes en Allemagne (les quatrièmes ne comportant d'autres sièges qu'un banc faisant le tour du wagon) ; trois classes en Suisse, sans doute, mais la première et souvent la seconde abandonnées aux étrangers venant de pays à change élevé. Et l'on en vient à se demander quelle est, chez nous, l'origine de cette préférence, de cette subdivision en trois classes ? Pourquoi, au moment de la création des chemins de fer français, l'a-t-on préférée à tout autre ? Le hasard d'une lecture nous

(1) Cet exemple nous a été aimablement communiqué par Mgr de Solages.

apporte une réponse. Dans une brochure imprimée en 1841, Casimir Lecomte, concessionnaire des chemins de fer Paris-Orléans, écrit : « La répartition en trois classes que nous proposons nous apparaît comme rationnelle ; je sais qu'elle répond aux trois conditions de la fortune publique. L'opulence, qui remplit déjà les chaises de postes, les malles et les coupés, occuperait nos premières classes. La médiocrité, qui voyage dans les intérieurs, rotondes et bas côtés des diligences, aurait les secondes ; les travailleurs manuels et les soldats qui vont en patache et à pied profiteraient de nos troisièmes classes ⁽¹⁾. »

La quatorzième leçon du *Cours d'Économie politique* ⁽²⁾ fait au Collège de France en 1841-1842 par Michel Chevalier nous apporte d'autres indications du plus grand intérêt. Cette leçon est toute entière consacrée au tarif des places de voyageurs sur les chemins de fer.

Aux États-Unis, où M. Chevalier avait fait un fructueux voyage d'études, « il n'y a le plus souvent qu'une sorte de place. Quand il y en a deux sortes, les dernières sont réservées à des gens de couleur ou à de pauvres émigrants irlandais qui n'ont pas encore eu le temps de se mettre au niveau du confort général. Mais telle est l'égalité qui règne dans ce pays, que les dix-neuf vingtièmes des voyageurs sont aux mêmes places » (p. 365).

On retrouve ici l'esprit démocratique si poussé qu'ont signalé Tocqueville et Chevalier, mais aussi l'opposition de la population libre et des esclaves, ainsi que de ce qu'on pourrait appeler un prolétariat provisoire. Notons qu'en 1830 la population libre aux États-Unis était de 10 850 000 habitants, contre 2 000 000 d'esclaves ; on s'explique dans ces conditions que le nombre de wagons de seconde classe ait été limité.

(1) Cité par M. BLANCHARD, *Essai historique sur les premiers chemins de fer du Midi languedocien et de la vallée du Rhône*, Montpellier, 1935, p. 182.

(2) Sur ce cours, très remarquable et trop oublié, voir une étude de M. GARRIGOU-LAGRANGE dans les *Mélanges Gonnard*, Paris, 1946.

En Grande-Bretagne, les dispositions adoptées étaient différentes — différentes aussi de celles qui y règnent de nos jours. « Ce n'est pas dans un pays comme l'Angleterre, dit Michel Chevalier, où les rangs sociaux sont si tranchés et le sentiment d'exclusion si général et si prononcé, qu'il eût été possible de soumettre tous les voyageurs à un régime d'égalité absolue » (p. 358). Il s'agit, ne l'oublions pas, de l'Angleterre d'avant le chartisme. « Il y a dans le peuple anglais, poursuit Chevalier, un sentiment d'exclusion de classe à classe, de coterie à coterie, qu'on ne retrouverait pas au même degré chez un autre peuple. Ce sentiment est universel. Ce ne sont pas les Lords seuls qui sont exclusifs. Les hommes des rangs inférieurs le sont autant qu'eux, et peut-être davantage. Un spirituel écrivain anglais, M. Bulwer, a dit que le marchand de volailles du duc de Devonshire était porté à l'exclusion tout autant que le duc de Devonshire lui-même. Les gens riches, ou seulement aisés, n'aiment donc pas à se trouver dans le même convoi que l'homme en haillons ou que l'ouvrier » (p. 375-376).

D'où un système d'exploitation aristocratique, à trois classes et à prix élevés. Ouvrage et propriété de compagnies, les chemins de fer, dit Chevalier, sont « gérés dans l'unique vue des dividendes qu'ils pourront donner et qu'on tâche de rendre le plus considérables qu'il est possible » (p. 372). Ils s'élèvent jusqu'à 9, 10, 12 pour cent (p. 374). Le chemin de fer de Londres à Birmingham et celui de Londres à Bristol (*Great Western*) n'admettaient les voyageurs de troisième classe que dans les trains de marchandises, qui partaient aux heures les plus incommodes. Aussi, dans le deuxième semestre de 1842, cette dernière compagnie ne transporta que 12 329 voyageurs de troisième classe contre 633 160 voyageurs de première et deuxième. Il en était autrement sur d'autres lignes, comme celle de Manchester à Leeds ; mais les voitures de première classe étaient disposées pour rece-

voir dix-huit personnes, celles de deuxième, trente, et celles de troisième, soixante ; le jour de l'ouverture (le 1^{er} juillet 1839), il se présenta trois voyageurs sur cent pour la première classe, dix-sept pour la deuxième, quatre-vingt pour la troisième. Diverses mesures furent prises en conséquence pour écarter les voyageurs des troisièmes classes en les rendant plus incommodes ; en particulier, en adoptant pour cette classe des voitures dites *Stanhopes* où les voyageurs devaient se tenir debout (p. 383). « Le système d'exploitation pratiqué jusqu'à ce jour sur les grandes lignes anglaises a fait de celles-ci une création à l'avantage exclusif des classes riches ou aisées » (p. 374). « Des chemins de fer ainsi exploités, dit encore Chevalier, qui n'avait pas tout oublié du temps où il était Saint-Simonien, sont, à beaucoup d'égards, inférieurs aux modestes routes de terre, auxquelles nous avons la prétention de les substituer. Celles-ci, en effet, sont ouvertes à tous, pauvres et riches, à toute heure, le jour comme la nuit, et chacun est maître de choisir les heures de soleil pour y voyager. » La vraie raison d'être des chemins de fer, c'est que, grâce à eux, « pauvres et riches peuvent circuler avec une grande vitesse ». « Qu'importent l'élégance des voitures et l'inégalité des prix ? »

Aussi Chevalier préfère-t-il de beaucoup, au système anglais, le système belge.

En Belgique, il y eut d'abord quatre classes aux noms évocateurs : berlines, diligences, chars à bancs et wagons ; en 1839, les berlines furent supprimées. En 1840, sur cent voyageurs, onze voyaient en première classe, trente en deuxième, cinquante-neuf en troisième. Les chemins de fer belges avaient été entrepris et étaient exploités par l'État. Les prix étaient modiques (0,070 fr, 0,047 fr, et 0,035 fr au kilomètre). Ces chiffres, remarque Chevalier, « montrent que le chemin de fer belge est une entreprise exploitée nationalement, une création utile à tous, dont toutes les classes de citoyens partagent les bienfaits » (p. 374).

Ainsi les chemins de fer belges se sont manifestés comme une entreprise nationale « s'adressant à toutes les classes de la société » (p. 385, cf. p. 374), alors que les compagnies anglaises, si elles ont rempli l'attente des actionnaires, n'ont pas maintenu de même à leurs entreprises leur caractère d'utilité publique.

Restait la France, qui en était à cette date encore bien plus à la théorie qu'à « la pratique des chemins de fer » (p. 365). Celui de Saint-Germain, « abstraction faite des coupés, qui sont des voitures très peu recherchées et pour ainsi dire de luxe », comprenait seulement deux classes (0,07 fr. et 1,066 fr). Celui de Saint-Étienne à Lyon avait quatre catégories de places. « Quant aux compagnies qui se sont formées depuis, le gouvernement leur a généralement prescrit le tarif suivant :

« Premières places, diligences, par voyageur et par kilomètre : 0,100 fr.

« Deuxièmes places, wagons couverts : 0,075 fr.

« Troisièmes places, wagons découverts : 0,05 fr (1).

La subdivision en trois classes fait suite — nous aurions pu nous en douter — aux diverses modalités des moyens de transports antérieurs. Mais elle représente un effort de regroupement des usagers de ces diverses catégories, qui met en lumière la structure sociale d'un pays à classe moyenne très fortement constituée, aux limites nettement marquées vers le haut et vers le bas. Sans doute, l'extension du régime de la classe unique indique un affaiblissement ou de cette classe moyenne ou de sa conscience de classe ; mais le maintien des trois classes comme base, la distinction maintenue de leurs tarifs en affirme néanmoins la très nette survivance.

(1) On ne tarda pas à protester contre l'inconfort de ces wagons : « Au Conseil d'arrondissement d'Orléans, le 1^{er} août 1847, le rapporteur Jourdan Gallard déclare : Tout a été dit sur les inconvénients des voitures de troisième classe d'Orléans à Paris, pour la santé et la vie même des voyageurs. Un hiver rigoureux les a fait de nouveau ressortir ; il est vraiment pénible de voir des hommes moins bien traités que des animaux, à qui leurs propriétaires, dans un intérêt bien entendu, ont soin d'éviter les transports à ciel ouvert » (BLANCHARD, *op. cit.*, p. 189, n° 2).

XAVIER BICHAT ET LA THÉORIE DE LA PRÉÉMINENCE DE LA MAIN DROITE

On connaît les ingénieuses remarques que fit Robert Hertz en 1909 dans un article, devenu classique, de la *Revue Philosophique*, sur la prééminence de la main droite ⁽¹⁾. Il y expliquait cette prédominance très généralement répandue, d'une part, par le développement supérieur du cerveau gauche, d'autre part et surtout, par la polarité religieuse que met en évidence l'étude des représentations collectives ; l'opposition de la gauche et de la droite correspond en général à celle du profane et du sacré : « L'asymétrie organique est à la fois, chez l'homme, un fait et un idéal. L'anatomie rend compte du fait, dans la mesure où il résulte de la structure de l'organisme ; mais si avancée qu'on la suppose, elle est incapable d'exprimer l'origine et la raison d'être de l'idéal ⁽²⁾. »

(1) *La prééminence de la main droite, étude sur la polarité religieuse* (Revue philosophique, décembre 1909 et *Mélanges de sociologie religieuse et de folklore*, Paris, 1928, p. 99). Cf. J. CUILLANDRE, *La droite et la gauche dans les poèmes homériques en concordance avec la doctrine pythagoricienne et avec la tradition celtique*, Paris, 1944.

(2) *Mélanges*, p. 104 ; cf. p. 127 : « Les légers avantages physiologiques que possède la main droite ne sont que l'occasion d'une différenciation qualitative dont la cause gît, par delà l'individu, dans la constitution de la conscience collective. Une asymétrie corporelle presque insignifiante suffit à diriger, dans un sens et dans l'autre, des représentations contraires, déjà toutes formées. Puis, grâce à la plasticité de l'organisme, la contrainte sociale ajoute et incorpore aux deux membres opposés ces qualités de force et de faiblesse, de dextérité et de gaucherie, qui semblent, chez l'adulte, découler spontanément de la nature. »

On sait moins — et Hertz paraît l'avoir ignoré lui-même — que le premier auteur qui proposa une solution de caractère sociologique de ce problème fut le maître des physiologistes français, Xavier Bichat, qui, un siècle plus tôt, avait soutenu une théorie tout à fait analogue dans ses célèbres *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* ⁽¹⁾, dont on ne cite plus guère que la définition liminaire : *La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort*. Bichat fut amené à étudier la prééminence de la main droite à propos d'un des caractères essentiels par lesquels s'affirme l'opposition fondamentale qu'il introduit entre ce qu'il appelle la vie *animale* et la vie *organique*. La première correspond au jeu des appareils sensitivo-moteurs, ou encore aux fonctions de relation ; la seconde, à la vie végétative. Il souligne en effet (d'une manière d'ailleurs quelque peu arbitraire, comme le fit remarquer Magendie), par opposition à l'irrégularité des organes de la vie végétative, la symétrie des organes de la vie animale : yeux, nerfs afférents ou efférents, organes locomoteurs ⁽²⁾ — symétrie telle qu'il y a, dit-il, « une vie droite et une vie gauche » ⁽³⁾.

(1) Paris, An VIII (1799). Nous citons d'après la 5^e édition, augmentée par MAGENDIE, Paris, 1829.

(2) BICHAT croit également à l'égalité d'action des deux hémisphères cérébraux (article troisième, § 1, p. 35). Il est intéressant d'opposer à ce point de vue celui que soutient Leibnitz dans la *Théodicée* : « L'Univers ne saurait être mi-parti par un plan tiré par le milieu de l'âne [de Buridan], coupé verticalement suivant sa longueur, en sorte que tout soit égal et semblable de part et d'autre ; comme une Ellipse et toute figure dans le plan, du nombre de celles que j'appelle *amphidextres*, pour être mi-parties ainsi, par quelque ligne droite que ce soit qui passe par son centre. Car ni les parties de l'Univers, ni les viscères de l'animal, ne sont pas semblables, ni également situés des deux côtés de ce plan vertical » (Première partie, § 49 ; éd. Erdmann, p. 517 a).

(3) Article second, § 3, p. 21. Une expression similaire a été employée par VAN BIERVLIET dans une étude sur *L'Homme droit et l'Homme gauche* (Revue philosophique, 1899, t. XLVII, p. 276). Une autre opposition soulignée par BICHAT concerne les effets différents de l'habitude sur les deux types de vie (article cinquième) : il y a là une des sources de la pensée de RAVAISSON et par lui, de BERGSON. Cf. sur ce point, l'étude de F. COLONNA D'ISTRIA sur *La Psychologie de Bichat*, Revue de métaphysique, t. XXXIII, 1926, p. 7 et suiv., ainsi qu'un article antérieur du même auteur sur *Bichat et la biologie contemporaine*, *ibid.*, t. XVI, 1908.

A la symétrie de forme correspond en effet, selon lui, une harmonie d'action. Mais la locomotion semble faire exception à cette loi générale : « Considérez en effet les deux moitiés verticales du corps, vous verrez l'une constamment supérieure à l'autre, par l'étendue, le nombre, la facilité des mouvements qu'elle exécute. C'est, comme on le sait, la partie droite qui l'emporte communément sur la gauche » (article troisième, § 1, p. 39).

Comment expliquer la raison de cette différence ?

Bichat remarque alors que « tout est égal dans le volume, le nombre des fibres, les nerfs de l'un et l'autre des membres supérieurs ou inférieurs ; la différence de leur système vasculaire est presque nulle ». Il suit de là, conclut-il, « que cette discordance n'est pas, ou presque pas, dans la nature ; elle est la suite manifeste de nos habitudes sociales qui, en multipliant les mouvements d'un côté, augmentent leur adresse, sans trop ajouter à leur force » (p. 40). Et voici comment Bichat développe sa pensée : « Tels sont en effet les besoins de la société, qu'ils nécessitent un certain nombre de mouvements généraux qui doivent être exécutés par tous dans la même direction, afin de pouvoir s'entendre » (p. 41). Les exemples cités par Bichat à l'appui de sa thèse sont empruntés en première ligne à l'écriture de « la plupart des peuples », composée de lettres dirigées de la gauche vers la droite, d'où « nécessité d'employer, pour former ces lettres, la main droite, qui est mieux adaptée que la gauche à ce mode d'écriture » (*ibid.*) ; en second lieu, aux mouvements d'ensemble, militaires ou orchestriques : « La nécessité de l'ensemble dans les combats a déterminé à employer généralement la main droite pour saisir les armes ; l'harmonie, qui dirige la danse des peuples les plus sauvages, exige dans les jambes un accord qu'ils conservent en faisant toujours porter sur la droite leurs mouvements principaux. » L'ordre social nous impose ainsi à tous certains mouvements concertés, puisqu'ils

« rompraient l'harmonie d'une foule d'actes si tout le monde ne les exécutait pas dans le même sens » (p. 42).

Ainsi se forment des habitudes qui nous entraînent également à employer « pour nos mouvements particuliers les membres qu'ils mettent en action. Or, ces membres étant ceux placés à droite, il en résulte que les membres de ce côté sont toujours en activité, soit pour les besoins relatifs aux mouvements que nous coordonnons avec ceux des autres individus, soit pour les besoins qui nous sont personnels » (p. 42).

Conclusion. — « Comme l'habitude d'agir perfectionne l'action, on conçoit la cause de l'excès d'agilité du membre droit sur le gauche. Cet excès n'est presque pas primitif ; l'usage l'amène d'une manière insensible. » Chez les animaux, par contre, la différence est presque nulle « entre les organes locomoteurs de l'un et de l'autre côté » (p. 43). Bichat rattache cette remarque à une conception de l'économie des forces, suivant laquelle « la perfection d'une partie ne s'acquiert jamais qu'aux dépens de celle de toutes les autres » (1).

On aboutit ainsi à une conception d'après laquelle la société, en soulignant des différences à peine ébauchées par la nature, s'oppose en quelque sorte aux desseins de cette dernière. Ainsi reparaît la vieille opposition de la Nature et de la Loi, reprise aux anciens Grecs par Rousseau : « Je crois bien que quelques circonstances naturelles ont influé sur le choix de la direction des mouvements généraux qu'exigent les habitudes sociales ; tels sont le léger excès de diamètre de la sous-clavière droite,

(1) P. 43 ; cf. article huitième, § 5, p. 213 : « Il est donc manifeste que la société intervient en partie l'ordre naturel de l'éducation de la vie animale, qu'elle distribue irrégulièrement à ses divers organes une perfection dont ils jouiraient sans elle dans une proportion plus uniforme quoique cependant toujours inégale.

« Une somme déterminée de force a été répartie en général à cette vie ; or, cette somme doit rester toujours la même, soit que sa distribution ait lieu également, soit qu'elle se fasse avec inégalité ; par conséquent, l'activité d'un organe suppose nécessairement l'inaction des autres. » Conclusion pédagogique : BICHAT préconise une éducation spécialisée,

le sentiment de lassitude qui accompagne la digestion et qui, plus sensible à gauche à cause de l'estomac, nous détermine à agir pendant ce temps du côté opposé ; tel est l'instinct naturel, qui, dans les affections vives, nous fait porter la main sur le cœur, où la droite se dirige bien plus facilement que la gauche. Mais ces causes sont presque nulles, comparées à la disproportion des mouvements des deux moitiés symétriques du corps ; et sous ce rapport, il est toujours vrai de dire que leur discordance est un effet social et que la nature les a primitivement destinées à l'harmonie d'action » (p. 44).

Dans l'édition pourvue de notes critiques qu'il donna en 1829 du livre de Bichat, Magendie fit, sur ce point comme sur d'autres, des réserves souvent judicieuses. Une partie du débat tourne autour de la différence de diamètre de la sous-clavière droite et de la sous-clavière gauche. Pour Magendie, cette différence est incontestable : dès l'enfance, « l'artère destinée à nourrir le bras droit est plus volumineuse que celle du bras gauche (p. 40, note) ». Nous devons dire que les anatomistes d'aujourd'hui, que nous avons pu consulter à ce sujet, paraissent fort sceptiques sur ce point. Par ailleurs, visant l'argument relatif à l'écriture, Magendie fait remarquer, à juste titre, que « toutes les langues orientales s'écrivent de droite à gauche. Cependant, c'est toujours de la main droite qu'on se sert ». Il proteste enfin contre l'argument tiré des mouvements d'ensemble militaires, où il voit une généralisation téméraire de la notion d'ordre serré tel que le pratiquait le début du xix^e siècle [mais on pourrait lui opposer des arguments relatifs au port de la lance, nécessairement maniée par la main noble, la droite, le port du bouclier étant, en revanche, réservé à la gauche (1).]

« Faut-il dire encore, poursuit-il, que la nécessité d'ensemble dans les combats a déterminé à employer

(1) Cf. sur ce point HERTZ, *Mélanges*, § 4 : Les fonctions des deux mains, et notamment p. 123.

généralement la main droite pour saisir les armes, comme si les Hurons ou les Algonkins combattaient en rangs serrés à la manière de nos grenadiers ? Si cet usage du même bras ou de la même jambe était purement conventionnel, pourquoi, chez certains peuples, le côté gauche n'aurait-il pas été préféré ? » Mais Bichat ne prétend pas que la prééminence de la droite soit purement conventionnelle. Il reconnaît qu'il y a à la base une légère prédisposition naturelle. Tel a été encore le point de vue soutenu par Robert Hertz.

Sans doute, le problème anatomo-psychologique de la gaucherie est certainement plus complexe que Bichat ne l'a cru, et bien des points de détail peuvent prêter à critique dans sa théorie. Mais l'attitude d'ensemble manifeste chez le grand physiologiste un sens remarquable de la valeur de l'explication sociologique. Du social greffé sur du physiologique, c'est déjà le point de vue de Comte, de Durkheim et de Dumas : entre Rousseau et l'Année Sociologique, nous saisissons ici un relais important.

Il est incontestable qu'en général, la société s'efforce de réprimer la gaucherie, et souvent y parvient. Nous pouvons citer le cas d'un médecin qui, gaucher de naissance, est peu à peu devenu droitier, parce que les instruments d'oto-rhino-laryngologie — sa spécialité — que la société met à sa disposition, sont pourvus de poignées fabriquées pour la main droite.

XXII

PLATON ET LA PRÉÉMINENCE DE LA MAIN DROITE

Dans l'étude qui précède, nous avons montré en Xavier Bichat un précurseur de la théorie sociologique de la prééminence de la main droite ⁽¹⁾.

Mais déjà la Grèce antique offre un lieu d'élection à qui veut étudier comment certains esprits ont su s'affranchir, sur ce point précis, de la tyrannie des représentations collectives.

Ces représentations s'expriment avec une netteté particulière, en ce qui concerne notre sujet, dans les traditions pythagoriciennes, dont le caractère archaïque est bien connu ⁽²⁾. Nous savons par Aristote que les Pythagoriciens groupaient dans une même série de termes la droite, le bien et l'impair, dans la série opposée la gauche, le mal et le pair ⁽³⁾. Dans leurs « symboles » se mêlent des prescriptions complexes, où s'affirme la hiérarchie des deux termes : ne pas croiser le genou gauche sur la jambe droite ⁽⁴⁾ ; faire chausser d'abord le

(1) *Xavier Bichat et la théorie de la prééminence de la main droite*, p. 176.

(2) Cf. notre *Essai sur la Formation de la Pensée grecque*, Paris, 2^e éd., 1949, p. 255 et suiv. et p. 203, 8.

(3) *Métaphysique*, A 5, 986 a 15 ; DIELS, *Vorsokratiker*, 45 B 5 (p. 347). Cf. fr. 195, 1513 a 24 et suiv. et v. J. CUIILLANDRE, *La droite et la gauche dans les poèmes homériques en concordance avec la doctrine pythagoricienne et avec la tradition celtique*, Paris, 1944, p. 470.

(4) PLUTARQUE, *de vit. put.*, 8 ; et ap. CUIILLANDRE, *op. cit.*, p. 470.

pied droit, mais faire laver d'abord le pied gauche ⁽¹⁾ ; aborder le temple par la droite, le quitter par la gauche ⁽²⁾. Ne parlons pas des représentations astronomiques et cosmologiques, qui nous entraîneraient beaucoup trop loin.

Contre de tels traditionalismes se dresse la critique des Sophistes : à la Loi, à la Coutume, ils opposent la Nature ⁽³⁾.

On sait qu'en général Platon critique les Sophistes et aime à s'inspirer des Pythagoriciens. De fait, L. Robin a souligné, dans une note de sa traduction des *Lois* ⁽⁴⁾ ; le caractère pythagoricien du texte qui prescrit d'offrir aux divinités olympiennes des prélèvements de la partie droite d'offrandes faites en nombre impair, aux divinités infernales des prélèvements de la partie gauche d'offrandes en nombre pair ⁽⁵⁾. On en peut dire assurément autant du mouvement des âmes après le jugement, dans le mythe d'Er : les justes montent par la route de droite, les injustes s'enfoncent par la route de gauche ⁽⁶⁾. Dans le *Timée*, le cercle de l'Autre est mû de la droite vers la gauche ; celui du Même, qui a la prééminence, de la gauche vers la droite ⁽⁷⁾. Dans le *Banquet*, le passage de la coupe se fait dans le même sens ⁽⁸⁾, et il en est de

(1) JAMBLIQUE, *Protr.* 21 (p. 106, 18 Pist.), XLX ; DIELS, 45 C 6 (p. 360, l. 31) ; cf. les faits réunis par M. W. DEONNA, *Μονοκρήπιδες*, Revue de l'Histoire des Religions, juillet-août 1935, p. 50 et suiv.

(2) JAMBLIQUE, *Vit. Pyth.*, 156. Le droit, ajoute-t-il pour motiver la prescription, est le principe des nombres impairs, il est divin ; le gauche est le symbole des nombres pairs et de tout ce qui se dissout. Cf. J. CARCOPINO, *Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure*, 1927, p. 227.

(3) V. *Essai sur la Formation de la Pensée grecque*, p. 356 et suiv.

(4) Éd. de la Pléiade, t. II, n. 47, p. 1512.

(5) *Lois*, IV, 717 a b. Cf. W. DEONNA, *Les cornes gauches des autels de Dréros et de Délos*, Mélanges Radet (Revue des Études Anciennes, 1940, p. 111).

(6) *République*, x, 614 c.

(7) *Timée*, 36 e. Cf. *République*, x, 617 c (sur le mouvement des mains des Moïres) ; *Lois*, VI, 760 d ; et voir les remarques de M. RIVAUD, *Notice du Timée*, édition Budé, 1925, p. 55 et 56. Cf. du même auteur, *Études platoniciennes*, I, Revue d'Histoire de la Philosophie, 1928, p. 11.

(8) 223 c. C'est dans le même sens (ἐπὶ δεξιᾷ) que les objets rituels sont portés autour de l'autel ; que par exemple, le Trygée d'Aristophane en fait faire le tour, sacrifiant à la Paix (v. 957 ; cf. F. ROBERT, *Thymélé*, p. 319).

même de l'ordre des discours (1), le tour de parole échéant en dernier à Socrate, qui occupe la place d'honneur, à la droite d'Agathon (2). Enfin, et surtout, la même orientation s'applique à la dialectique : le *Sophiste* nous prescrit de cheminer constamment vers la droite dans nos dichotomies (264 e), et le *Phèdre* ne laisse aucun doute sur l'analogie qui est à l'origine d'une telle recommandation : « de même, nous dit-il, qu'un unique corps est la souche naturelle d'où partent des membres doubles et de nom identique, mais qu'on appelle gauches et droits... » (3).

Mais si, sur tous ces points, Platon se conforme à la fois à l'usage courant et à la tradition pythagoricienne, il est par contre un texte capital où nous voyons Platon rompre avec le point de vue de ses maîtres préférés, et proposer une innovation véritablement révolutionnaire, qui va dans le sens où mène la distinction sophistique.

Il se plaint en effet, dans les *Lois* (4), que presque personne n'ait conscience du caractère arbitraire des dispositions en vigueur à propos de la gauche et de la droite (5). Ne semble-t-il pas que main droite et main gauche diffèrent *par nature* (6), eu égard à l'usage que nous en faisons dans notre activité ? Pourtant il n'en est pas du tout de même de nos pieds, disons mieux : de nos membres inférieurs, que nous faisons peiner autant l'un que l'autre, indifféremment. C'est le manque de raison (7) de nos gouvernantes et de nos mères qui nous rend tous comme manchots (8). Alors que la nature de nos membres s'équilibre à peu près de côté

(1) 214 b c, 222 e.

(2) 175 c d. Cf. les remarques de L. ROBIN, *Notice du Banquet*, édition Budé, p. xvii.

(3) 266 a ; trad. ROBIN, éd. Pléiade, t. II, p. 62.

(4) L. VII, p. 794 d et suiv.

(5) τὸ γὰρ δὴ νῦν καθεστὸς περὶ τὰ τοιαῦτα ἀγνοεῖται παρὰ τοῖς πᾶσιν ὁλόγου.

(6) φύσει.

(7) ἀνοία (794 e 1).

(8) χωλοί : boiteux, estropiés.

et d'autre ⁽¹⁾, nous les avons rendus différents par nos habitudes, en nous en servant d'une manière qui n'est pas correcte ⁽²⁾. Sans doute il importe peu que nous tenions la lyre de la main gauche et le plectre de la main droite : ce sont là des activités sans importance, et cela ne tire point à conséquence ; mais en faire des modèles ⁽³⁾, que l'on applique sans nécessité à d'autres comportements, c'est presque de la déraison ⁽⁴⁾. Ce qui le montre bien, c'est la coutume des Scythes, qui n'est pas de consacrer exclusivement la gauche à tenir l'arc à distance, la droite à tirer la flèche à soi : au contraire, ils appliquent indifféremment une main ou l'autre à chaque usage. Il y a des quantités d'autres exemples (la tenue des rênes, etc.) qui permettent de comprendre que c'est aller contre nature que de rendre la gauche plus faible que la droite ⁽⁵⁾. Tout cela, nous l'avons dit, n'a pas grande importance s'il s'agit de manier des plectres de corne, ou d'autres instruments de ce genre ; mais lorsqu'il s'agit d'instruments de guerre, d'arcs, de javelots de fer, la différence est grande ; elle l'est plus encore lorsqu'il s'agit de combattre armes contre armes... Sans doute, celui qui est parfaitement entraîné au pancrace, à la boxe ou à la lutte n'est pas incapable de se servir de sa gauche ; il ne reste point là à faire le manchot, se contentant de pénibles ripostes et accumulant les fautes lorsque l'adversaire, en changeant de main, le force à faire travailler l'autre côté. Il en est de même, je pense, au combat et partout : il faut savoir

(1) τῆς φύσεως γὰρ ἐκατέρων τῶν μελῶν σχεδὸν ἰσορροπούσης.

(2) αὐτοὶ διὰ τὰ ἔθνη διαφορά αὐτὰ πεποιήκαμεν οὐκ ὀρθῶς χρώμενοι.

(3) τοῦτοις δὲ παραδείγμασι χρώμενον. La critique du recours à de mauvais modèles proposée par ce texte, qui en préconise d'autres, est intéressante à mettre en rapports avec la théorie positive du paradigme, telle que la dégage M. V. GOLDSCHMIDT, *Le Paradigme dans la théorie platonicienne de l'action*, Revue des Études grecques, t. LVIII, 1945, p. 118-145. Sur l'usage logique de la notion, v. du même auteur, *Le Paradigme dans la dialectique platonicienne*, Paris, 1947.

(4) σχεδὸν ἄνοια (795 a 1).

(5) παρὰ φύσιν κατασκευάζουσιν οἱ ἀριστερὰ δεξιῶν ἀσθενέστερα κατασκευάζοντες.

comprendre que, possédant des moyens doubles de défense et d'attaque, il n'en faut, autant que l'on peut, laisser aucun dans l'inertie, ni rester dans l'ignorance de ses possibilités ; si l'on avait cent mains, comme Géryon et Briarée, il faudrait, de ces cent mains, être capable de lancer cent traits. Voilà donc à quoi devront donner tous leurs soins les inspectrices des jeux et de la puériculture, et les autorités de l'enseignement : obtenir que tous les garçons et toutes les filles sachent se servir de leurs deux mains aussi bien que de leurs deux jambes, et éviter, dans la mesure du possible, que de mauvaises habitudes viennent pervertir leur constitution naturelle (1).

Il est remarquable de trouver le point de vue du maître de l'Académie si proche de ce qui devait être celui de Bichat : la nature a fait la gauche et la droite sensiblement égales ; ce sont des habitudes sociales qui ont introduit entre elles des différenciations.

Sur ce point, le novateur avait su vaincre en Platon le conservateur, surmonter le puissant obstacle que constituait le caractère rituel et augural, religieux et social attaché à la primauté de la droite. La méthode comparative, l'étude pédagogique et ethnographique avaient joué leur rôle libérateur, révélant la relativité de conceptions qui paraissaient absolues à la mentalité antérieure. L'observation de l'activité humaine, envisagée dans la pratique des techniques, des sports, du combat, avait montré à un esprit qui avait su se dégager des préjugés en cours, combien il est irrationnel pour l'homme de ne pas utiliser pleinement toutes les ressources dont il dispose ; elle avait souligné le danger que constitue pour un droitier un adversaire gaucher,

(1) ὅπως ἀρτίποδες τε καὶ ἀρτίχειρες πάντες τε καὶ πάσαι γιγνόμενοι μὴδὲν τοῖς ἔθεσιν ἀποβλάπτωσι τὰς φύσεις εἰς τὸ δυνατόν (795 d e).

Nous nous sommes préoccupés de transposer le texte plutôt que de le traduire, tout en restant fidèles à l'esprit de Platon. Certaines expressions ont été empruntées à la traduction de M. ROBIN (T. II, p. 871-872).

ou plutôt ambidextre ; et la mythologie même, en permettant de réfléchir sur un cas imaginaire, avait servi à élargir le cadre de la réflexion positive. Enfin, applications pratiques et mesures d'exécution étaient prévues avec précision : les réformes préconisées sont moins aventureuses, mais aussi hardies peut-être que certaines de celles qui avaient scandalisé maint lecteur de la *République*. Il s'agit bien là d'une réflexion d'esprit véritablement sociologique, de caractère à la fois critique et constructif.

XXIII

CHIRURGIENS ET PHILOSOPHES

On s'est habitué, depuis un certain temps, à voir les philosophes s'intéresser à la pathologie mentale et faire des études de médecine qui leur permettent de mieux connaître les maladies de l'esprit, auxquelles on veut bien admettre qu'ils puissent légitimement s'intéresser. Par contre, on s'étonne parfois lorsqu'on les voit consacrer leur attention à la médecine pour elle-même, alors que c'est pourtant le meilleur moyen pour eux de préciser la distinction de notions générales aussi importantes que celles de pathologique et de normal ⁽¹⁾, et d'étudier l'homme vivant et souffrant en lui-même, non dans les livres. Par ailleurs, Platon déjà disait dans le *Phèdre* tout ce qu'il devait à la méthode d'Hippocrate, qu'il avait transposée dans sa dialectique. Soit, nous dira-t-on ; mais pourquoi donc en voit-on qui s'attachent à une activité plus spéciale, telle que la chirurgie ? Et l'on m'a souvent demandé quel intérêt la fréquentation des chirurgiens présente pour un philosophe. Il suffit pourtant de se rappeler qu'un des objets d'étude essentiels du philosophe est l'activité humaine, examinée non seulement dans ses formes élémentaires, qu'on a tout particulièrement scrutées depuis un demi-siècle, mais

(1) Voir sur cette question l'importante étude d'un philosophe médecin, M. G. CANGUILHEM, *Essais sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, 1943.

aussi et surtout dans ses formes supérieures, dans ses manifestations intellectuelles, volontaires, affectives et actives.

Or il n'est peut-être pas de profession qui exige le fonctionnement accompli d'autant d'activités diverses sous leurs formes les plus élevées que celle du chirurgien. ⁽¹⁾

Comme le médecin, il doit procéder au diagnostic, qui est un des plus hauts accomplissements de l'activité intellectuelle, car il met en œuvre tous nos pouvoirs d'observation et de synthèse, qu'il s'agisse de l'examen clinique ou de l'interprétation des données du laboratoire. Comme lui il doit parvenir à connaître autrui, non seulement dans son corps mais dans toute sa personnalité ; ⁽²⁾ il doit discerner l'état d'esprit, le caractère des consultants sans pour cela prolonger outre mesure un interrogatoire qui retarderait inutilement l'examen.

Il distinguera l'inquiet, l'imaginatif, le pessimiste ⁽³⁾, et il adaptera en conséquence son comportement par rapport au malade comme par rapport à son entourage. Il est essentiel que le patient aborde l'intervention avec confiance et bon espoir : de même en effet que le physique agit sur le moral, le moral réagit sur le physique ; action si forte qu'elle permet en certains cas de diminuer la dose d'anesthésique nécessaire ; elle réduit donc l'intoxication et permet un rétablissement plus rapide. C'est une action purement psychologique que le chirurgien

(1) Voir R. LERICHE, *La chirurgie à l'ordre de la vie*, Paris, 1945, ainsi que la *Chirurgie de la douleur*, 2^e édit., 1940 et *La chirurgie discipline de la Connaissance*, Nice, 1949 et H. MONDOR, *Hommes de qualité*, 1949 (en particulier le discours sur Paul Lecène, p. 22), et *Anatomistes et chirurgiens*, 1949.

(2) Voir J. DUCUING, *L'art du diagnostic et ses conséquences psychologiques. Contribution à l'étude de la connaissance d'autrui* (Revue philosophique, 1948, I, p. 129-146) ; *Le complexe autorité-confiance en médecine*, Toulouse médical, 1952, p. 285 ; *L'évolution de la main en chirurgie*, *ibid.*, août 1948.

(3) Sur le diagnostic psychologique proprement dit, voir D. LAGACHE, *Psychologie clinique et méthode clinique*, *L'évolution Psychiatrique*, 1949.

exerce ici. Permettez-moi de citer encore une fois les Anciens : le célèbre rhéteur Gorgias, contemporain de Socrate, avait un frère médecin qui lui demandait toujours de l'accompagner chez les malades : le médecin les examinait et Gorgias leur parlait. Le chirurgien moderne doit réunir ces deux hommes en lui — avec une efficacité combien plus grande ! Vous ne serez pas surpris que le philosophe s'intéresse aux moyens d'obtenir de tels résultats — moyens dont le plus sûr est sans doute d'éprouver une grande sympathie pour l'humanité souffrante (1).

La mention du rôle que joue ce facteur psychologique nous a déjà amenés à l'acte opératoire — à l'opération, comme on dit tout court — ce qui suppose qu'il s'agit de l'opération par excellence, de celle qui dispense de tout autre qualificatif ; et n'est-ce point en effet, de toutes nos formes d'activité, celle qui le mieux se légitime d'emblée, et légitime en même temps la science, que tant d'applications nuisibles amènent si souvent à mettre en cause ? Et pourtant nous avons appris que même elle peut être tournée vers le mal, comme l'ont montré les odieux traitements infligés, sous prétexte expérimental, à tant de déportés, dans les infirmeries des camps, par des praticiens indignes du nom de chirurgien : c'est l'avilir que l'appliquer à quiconque intervient autrement que pour guérir.

A l'origine, on ne l'ignore pas, le mot de chirurgien désigne simplement l'ouvrier, l'artisan, le manuel ; on pourrait l'appeler chirurg, comme on dit démiurge ou thaumaturge. Mais sachant toutes les ressources différentes qu'une telle activité doit mettre en œuvre, on dirait aussi bien... panurge, pour reprendre en un autre sens un mot du Docteur François Rabelais ! Et pour-

(1) Une partie de cette préparation psychologique paraît devoir incomber désormais au médecin anesthésiste. V. D^r G. et J. RIEUNAU, *Anesthésie et réanimation*, T. M., juin 1948 ; P^r DUCUING, *Variations sur l'anesthésie-réanimation*, *ib.*, déc. 1950.

tant l'expression traditionnelle se justifie : la différence qui spécifie le mieux l'activité du chirurgien par rapport à toute autre, c'est que ses inductions sont vérifiées, ses décisions réalisées par le travail de sa main — alors qu'ailleurs, une fois terminé le travail préparatoire, cette intervention de la main se réduit si souvent à une signature. Le grand chef militaire, une fois signé l'ordre d'opérations, ne peut plus qu'attendre les premiers comptes rendus, et laisse nécessairement aux échelons inférieurs le soin d'agir. Le sculpteur, lui, malaxe la glaise pour donner forme à son idée ; mais c'est une matière homogène et sans complexité, et la matière vivante n'est pas si facile à modeler : Carpeaux l'oubliait, si l'anecdote symbolique est vraie qui nous le montre, à la naissance de son premier enfant, jugeant peu esthétique la courbe décrite par le crâne du bébé, s'appropriant à le pétrir de ses doigts d'artiste pour lui donner une forme plus heureuse, si bien qu'on eut tout juste le temps de le lui arracher des mains ! L'ouvrier ajusteur, lui, réalise des chefs-d'œuvre de précision, mais il ne fait qu'exécuter un dessin qu'il n'a pas conçu, que réaliser le bleu tracé par l'ingénieur. De plus, il opère sur des pièces détachées, faciles à travailler séparément ; alors que, comme Paul Valéry le disait pertinemment, dans son discours au Congrès de Chirurgie de 1938 (*Variété* v, p. 47), la Nature, qui « ne connaît pas la roue », n'a pas créé « d'animal démontable » : « tout vivant est d'un seul tenant » ; et le chirurgien doit nécessairement compter sur la collaboration de l'organisme, sur la cicatrisation, sur l'activité du tissu conjonctif, sans laquelle il ne pourrait rien ; mais connaissant de mieux en mieux l'agencement et le jeu complexe des appareils de l'organisme, il peut faire des interventions de plus en plus indirectes par rapport à l'organe atteint ; il peut prévoir d'avance tout le détail de l'opération ; et pourtant, à tout instant, l'esprit de décision doit pouvoir jouer rapidement en face de l'impré-

visible, sans qu'il y ait loisir pour la pensée d'hésiter, ni pour la main de tâtonner : qu'une hémorragie inattendue se produise en cas de néphrectomie, ou que la laparotomie donne des renseignements différents de ceux que la radiographie elle-même laissait attendre. Un de ces opérateurs ambulants du xvi^e siècle qui se transmettaient de père en fils le secret de la taille, Pierre Franco, nous apprend comment il improvisa une technique nouvelle, en présence d'une difficulté imprévue, alors qu'il opérât un enfant parmi les cris du patient et les gémissements de la famille (1). Les conditions opératoires ont bien changé ; mais notre science n'est pas encore telle qu'elle ait pu éliminer ces instants critiques où la main et l'esprit du chirurgien doivent agir de concert, aussi habiles, aussi sûrs l'un que l'autre : ainsi se boucle la boucle, s'achève le cycle qui va de la main à la main en passant par l'esprit ; coopération qui résout le problème, déjà discuté, lui aussi, par les Anciens de savoir si l'homme pense parce qu'il a une main ou si c'est parce qu'il pense qu'il sait se servir de sa main. Les étudiants savent que c'est par la dissection et le dessin que s'apprend le mieux l'anatomie, comme si la connaissance en était un dépôt que la main laisserait dans l'esprit, et par quoi la main se trouverait ensuite guidée. De même lord Kelvin disait qu'il ne comprenait vraiment une théorie physique que lorsqu'il avait pu construire un modèle mécanique pour se la représenter. Il se produit aussi parfois des sortes de transferts : il est rare que l'escrimeur combine mentalement et prépare à l'avance parades et ripostes : c'est à peine sa main, c'est, pourrait-on croire, la pointe même de son fleuret qui en a l'initiative, lorsqu'elle sent les défaillances du fer adverse. De même ici, il y a des entraînements de la main qui se communiquent à l'esprit du praticien, tout entier absorbé par l'action

(1) V. LECÈNE, *Évolution de la chirurgie*, Paris, 1923, p. 176-177, cf. 145.

locale ; il appartient alors au médecin anesthésiste de rappeler son attention sur l'état général du patient. Mais s'il arrive que la main se laisse entraîner par sa virtuosité propre, en général, heureusement, elle n'est que l'agent de l'esprit, sans lequel elle ne dépasserait pas les routines de l'instinct. Ces indications suffisent à laisser deviner l'intérêt que présente pour nous l'observation du chirurgien en train d'opérer — qu'il s'agisse du problème général des rapports de la main et de l'esprit, et de la façon dont on s'efforce de codifier un art qui primitivement tient du don plus que du métier ; qu'il s'agisse de l'activité même de la main dont les psychologues essaient, pour d'autres professions, de mesurer par des tests la précision, la sûreté, la rapidité ; ou encore de la façon dont elle se complète par des instruments divers ; de l'ordre qui dispose ces instruments sur la table en fonction de la fréquence de leur emploi ; de la répercussion exercée par l'usage de ces instruments sur la technique, qui nous donne surtout à présent une impression de sûreté, de force sûre d'elle-même, où l'élégance naît de la mesure ; de l'accord concertant qui règne sans paroles entre le chirurgien et ses aides, fournissant un bel exemple de travail collectif, et donnant une impression de spontanéité qu'on serait tenté de comparer à celles que provoquent une manœuvre militaire mise au point, le jeu d'une équipe homogène et rodée, ou, si vous me permettez cette image, l'exécution d'un ballet bien réglé — si les regards convergents des opérateurs pouvaient laisser oublier qu'une vie humaine est en jeu sous la lumière du scialytique.

Pour suggérer en terminant quelques-unes des remarques auxquelles nous pouvons être amenés en ce qui concerne l'évolution de la mentalité dans ses rapports avec celle des techniques au sens le plus large, essayons d'imaginer quelle pourrait être aujourd'hui la réaction d'un de ces prestigieux chirurgiens d'il y a cent ans, de

ces virtuoses du bistouri que les tableaux nous représentent opérant en frac ou en redingote l'habit simplement recouvert d'un tablier d'hôpital, devant un amphithéâtre comble, s'il était conduit dans un de nos blocs opératoires. Soyons assurés qu'il ne comprendrait pas ce qui s'y passe ; en voyant ces masques, ces blouses, il se demanderait sans doute quel délire a saisi nos contemporains. Et la preuve qu'il ne comprendrait pas à quelle préoccupation de l'asepsie répondent ce costume et ces rites, nous la trouvons dans l'histoire de Vulpian et de Kœberlé. Elle remonte à 1860 environ ⁽¹⁾. A cette époque, même quand l'opération était réussie, le malade succombait régulièrement à l'infection qui se déclarait ensuite : malgré les progrès des connaissances et de la technique, la mortalité était plus grande qu'elle n'avait jamais été au siècle précédent. La faute en était pour une part à Broussais, dont les théories arbitraires s'étaient imposées même à Dupuytren, et dont la manière de panser les plaies à l'aide de cataplasmes avait fait régner l'infection dans tous les hôpitaux ; elle incombait d'autre part au développement même des études anatomiques, car les chirurgiens passaient alors directement, et sans même se laver les mains, de l'amphithéâtre de dissection à la salle d'opérations ; Farabœuf s'en accuse en termes pittoresques et émouvants.

Or, c'est avec un plein succès qu'à ce moment Kœberlé pratiquait à Strasbourg des ovariectomies : fait extraordinaire, non seulement les opérations réussissaient, mais ses malades guérissaient ! Vulpian alla étudier sur place un si curieux phénomène, et en rechercher les causes. La pratique opératoire ne lui parut présenter rien de particulier ; mais il remarqua que Kœberlé opérait dans une clinique située hors ville, à la campagne. Attribuant à cette circonstance ces réussites insolites, il loua lui-même aux environs de Paris une

(1) Voir LECÈNE, *Évolution de la chirurgie*, p. 239 sq.

villa où il alla faire ses opérations ; mais ses malades continuèrent à mourir comme celles qu'auparavant il avait opérées en ville. Un autre facteur devait donc jouer, qui avait échappé à l'attention de Vulpian ; et en effet il ne s'était pas rendu compte que Koeberlé, très propre, se lavait soigneusement les mains avant d'opérer, et nettoyait ses instruments après chaque opération...

Cette anecdote nous confirme ce qu'avait pu nous apprendre l'étude du diagnostic : combien il est difficile de savoir voir ; notre regard ne saisit en général que les points sur lesquels notre attention a été attirée d'avance. Il ne fallut rien moins que les travaux de Pasteur et de Lister pour élaborer et vulgariser les notions d'antisepsie et d'asepsie, et pour en imposer les exigences, d'où découle, avec une parfaite rigueur logique, le cérémonial actuel de l'opération, dont l'apparence liturgique frappe au premier abord le profane par son étrangeté, par sa ressemblance aussi avec certains rites antiques de purification ⁽¹⁾. Cette analogie d'ailleurs n'est pas fortuite, car les anciens partaient d'une notion de la souillure et de l'impureté considérées comme contagieuses, et comme matérielles tout autant que morales.

On voit donc aisément les multiples points qui, dans cette activité si complexe, sont de nature à intéresser le philosophe, que ce soit en tant que psychologue, que logicien, qu'esthéticien, moraliste ou sociologue — sans compter le pédagogue, car je n'ai point parlé de l'enseignement clinique, qui, par le contact quotidien, la présence aux opérations, à la visite, à la consultation, prolonge et transpose les anciennes années d'apprentissage : le Moyen-Age avait un mot unique, celui d'escolan, pour désigner aussi bien les apprentis que les étudiants qui vivaient dans la familiarité du maître. Ici encore, nous sommes au point de jonction des disciplines théo-

1) Voir plus loin, p. 199.

riques et techniques, du faire et du savoir — au lieu où les arts et les métiers rencontrent la science pure et appliquée.

En considérant toute cette variété de points de vue, on est amené à reconnaître, avec Valéry, que l'action du chirurgien « est peut-être de toutes les actions concevables celle qui embrasse le plus grand nombre de conditions, indépendantes entre elles, à satisfaire », et à conclure avec lui qu'elle « demande un si riche recueil de facultés, une mémoire si prompte et si pleine, une science si sûre, un caractère si soutenu, une présence d'esprit si vive, une résistance physique, une acuité sensorielle, une précision des gestes si peu communes, que la coïncidence de tant de ressources distinctes dans un individu, fait du chirurgien un cas tout à fait peu probable à observer, et contre l'existence duquel il serait prudent de parier » (p. 48).

Comment un si rare ensemble humain, auquel il faut ajouter l'imagination la plus inventive en même temps que la mieux adaptée au réel, ne retiendrait-il pas l'attention émerveillée du philosophe ?

XXIV

NOTES SUR CERTAINS ASPECTS DE LA PSYCHOLOGIE DU COSTUME

On a maintes fois souligné l'importance que présente pour l'homme la psychologie du costume. Qu'il nous suffise de rappeler ici les belles études de Marcel Mauss sur la personne.

* * *

On peut concevoir aisément des sociétés extrêmement différenciées, où chaque caste, chaque corporation, chaque fonction sociale serait caractérisée par un costume. Il en était ainsi dans la Salente de Fénelon.

On a remarqué depuis longtemps que nos sociétés paraissent s'écarter de plus en plus d'un tel type. Les Académies doivent désigner d'office une délégation chargée de revêtir l'habit vert aux séances solennelles. Les Facultés n'apparaissent guère en robe qu'à la séance de rentrée, et presque tous les cours se font en costume de ville, à l'exception de certains cours de Droit. Nous sourions aujourd'hui devant ces tableaux du dernier siècle qui nous représentent le chirurgien à l'hôpital, opérant devant ses étudiants, revêtu d'un habit noir recouvert en partie seulement par un tablier blanc. Comme les officiers anglais, nos officiers se mettent très souvent en civil sitôt sortis de la caserne. Il serait facile de multiplier les exemples d'une telle évolution.

*
*
*

Et pourtant le port du costume et de l'insigne répond à un instinct et à un besoin si profonds qu'à peine aboli sous une forme, on le voit reparaître sous une autre. La courbe descendante que nous venons d'évoquer est compensée par une courbe ascendante sur laquelle nous voudrions ici attirer l'attention, car il semble qu'on en ait moins nettement conscience que de la première. Deux exemples suffiront peut-être.

L'autre jour, à une séance de dissection, un étudiant en médecine de première année crût bien faire en passant, par dessus sa blouse, un tablier blanc qui offrait à ses yeux, outre l'avantage d'assurer une meilleure protection, celui d'être muni d'une poche commode pour y glisser les pinces et la sonde cannelée. Il s'attira une observation — tout amicale bien entendu — : on lui fit savoir que *le tablier est réservé aux aides d'anatomie*, dont il est en somme l'insigne. — De même, en clinique, le port du tablier distingue les externes (et ceux qui sont placés au-dessus d'eux) des simples stagiaires. Pour éviter toute confusion avec les infirmiers, les externes portent d'ailleurs le tablier *sans bretelles*, simplement fixé à la taille par la ceinture.

Deuxième exemple : qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud, les internes de Paris ne manquent jamais, m'assure-t-on, de porter, jeté sur leurs épaules, par-dessus la blouse, le manteau bleu que leur offre l'A. P., afin de les garantir contre le froid lorsqu'un cas d'urgence les oblige à se lever la nuit, ou lorsqu'ils ont à passer d'un pavillon à un autre. Mais plus qu'un vêtement, ce manteau est devenu un emblème qui les distingue, aux yeux de tous, des externes, et marque leur position dans la hiérarchie hospitalière. Et l'on m'affirme qu'ils tiennent autant à cet insigne que les professeurs de la Faculté de Montpellier peuvent tenir au camail qu'ils portent sur leur robe, depuis le jour lointain où un roi

de France les fit tous chanoines honoraires, en récompense du dévouement dont ils avaient fait preuve lors d'une épidémie de peste. Ainsi naissent spontanément de nouveaux uniformes. Il ne s'agit nullement ici de critiquer un usage dont le principe est tout à fait normal, parfaitement légitime, et répond de plus à un véritable besoin psychologique et social, mais simplement de constater une évolution qui s'impose. Si un uniforme devient désuet et provoque le sourire, c'est sans doute parce qu'il s'est trop éloigné de l'occasion concrète qui lui a donné naissance.

* * *

Peut-être peut-on aller plus loin encore et relever en certains cas quelque chose de presque sacramentel dans le fait de revêtir une tenue déterminée.

Voyez le chirurgien et ses aides s'habiller, ou plutôt se laisser habiller avant d'entrer dans la salle d'opération. Ils quittent leurs vêtements de ville ; longuement ils se savonnent, se brossent les mains, puis ils enfilent leurs gants de caoutchouc à longs crispins, minutieusement stérilisés ; pour ne pas risquer dès lors de les souiller, ils joignent les doigts dans une attitude d'orants, ou tiennent les mains levées, la paume ouverte, dans une posture qui rappelle certains gestes d'invocation ou de bénédiction, tandis qu'on les revêt de costumes immaculés, qu'on leur passe aux jambes des bottes de caoutchouc, qu'on leur fixe le masque sur le nez et la bouche, et que l'on pose la calotte blanche sur leur tête. Cette cérémonie si minutieusement réglée, à laquelle il est procédé, à juste titre, avec tant de recueillement et de sérieux, ne peut-elle évoquer les rites de purification et d'habillage auxquels se soumettait le Grand Prêtre de Jérusalem avant de pénétrer dans le Saint des Saints, tels qu'ils nous ont été décrits dans les textes bibliques : « Il sera vêtu d'une tunique de lin consacrée,

un caleçon de lin couvrira sa chair ; une écharpe de lin le ceindra, et une tiare de lin sera sa coiffure ; c'est un costume sacré, il doit se baigner dans l'eau avant de s'en vêtir», lisons-nous dans le *Lévitique* (XVI, 6, 4). Un texte plus récent nous dit : « Une salle était dans le Temple, où il entrait pour se laver, se déshabiller, prendre un bain, se revêtir du costume blanc... de lin de Pelusia. » Nous avons, ici, comme une transposition de ces rites, transposition dont il nous paraît extrêmement instructif de prendre conscience. Ne s'agit-il pas, dans les deux cas, sous des formes diverses, pour celui que la société délègue comme le plus apte à agir en son nom, de se mettre activement en présence du mystère de la vie, de la souillure et de la mort ? (1)

(1) Il existe à présent de nouvelles blouses, munies de manchons stérilisés, où le chirurgien peut laisser sécher ses mains. Mais l'autre geste était plus beau !

REMARQUES SUR LE REGARD

Ἐννενόηκας οὖν ὅτι τοῦ ἐμβλέποντος εἰς τὸν ὀφθαλμὸν τὸ πρόσωπον ἐμφαίνεται ἐν τῇ τοῦ καταντικρὺ ὄψει ὥσπερ ἐν κατόπτρῳ, ὃ δὴ καὶ κόρην καλοῦμεν, εἰδῶλον ὃν τι τοῦ ἐμβλέποντος; — Ἀληθῆ λέγεις. — Ὁφθαλμὸς ἄρα ὀφθαλμὸν θεώμενος καὶ ἐμβλέπων εἰς τοῦτο ὅπερ βέλτιστον αὐτοῦ καὶ ᾧ ὄρα, οὕτως ἂν αὐτὸν ἴδοι.

PLATON, *Alcibiade*, 133 a.

On sait l'antipathie profonde qu'éprouvait Goethe pour ceux qui se présentaient à lui munis de lunettes. Il l'a exprimée dans une de ses épigrammes (*Feindseliger Blick*) ; il s'en est souvent expliqué avec Eckermann : « Cela me gêne tant, qu'une grande partie de ma bienveillance s'évanouit sur le champ ; je me trouble, et il ne faut plus penser à un développement naturel et simple de mes idées... Il me semble toujours que je vais servir de sujet d'observation minutieuse à ces personnes, et qu'elles veulent avec leurs yeux ainsi armés scruter le fond le plus caché de mon âme, et inspecter les plus petits plis de mon vieux visage. Et pendant qu'elles cherchent ainsi à me connaître, toute égalité loyale est supprimée entre nous, et je ne peux me dédommager en les examinant de mon côté, car que puis-je savoir d'un homme dont je ne vois pas les yeux pendant qu'il parle,

et qui a le miroir de son âme voilé par deux morceaux de verre qui m'aveuglent ? » (1).

* * *

L'œil, miroir de l'âme : la métaphore est banale, tant les poètes l'ont employée, et ont brodé de variantes sur cette idée. Pour ne citer qu'un exemple, le thème du regard de l'aimée est (avec celui des parfums) un de ceux auxquels Baudelaire revient le plus souvent :

*Par ces deux grands yeux noirs, soupiraux de ton âme,
O démon sans pitié, verse-moi moins de flamme.*

(*Sed non satiata.*)

Il en faut rapprocher les « yeux pleins de lumière » du *Flambeau vivant* ; l'« œil mystérieux (est-il bleu, gris ou vert ?) » du *Ciel brouillé* ; la « lumière verdâtre » des « longs yeux » du *Chant d'Automne* ; les yeux « clairs comme le cristal » du *Sonnet d'Automne* ; les « grands yeux de velours noir » de la *Malabaraise* ; les « traîtres yeux » de l'*Invitation au Voyage*, « brillant à travers leurs larmes » ; les yeux de l'indolente du *Serpent qui danse* :

*Deux bijoux froids ou se mêle
L'or avec le fer*

et les beaux *Yeux de Berthe*, qui ressemblent

*à ces grottes magiques
Où, derrière l'amas des ombres léthargiques
Scintillent vaguement des trésors ignorés.*

* * *

Les peintres les plus grands sont les seuls à savoir nous transmettre le secret du regard de leur modèle :

(1) *Conversations de Goethe*, trad. DÉLEROT, t. II, p. 227 (en date du 5 avril 1830). Les italiques sont de nous.

grâce à La Tour étincelle toujours pour nous le spirituel regard noisette de Dalember ; et Titien nous révèle l'effrayant regard du pape Jules II, glacial, plein d'astuce cauteleuse, et pénétrant. Les modèles de Clouet ont gardé leur regard limpide et froid ; les infants de Velasquez, leur naïveté puérile, si charmante que par contre-coup s'illuminent les visages de tous ceux qui pénètrent dans la salle qu'ils éclairent de leur fraîcheur ; et pourtant ne se nuancent-ils pas déjà d'une bouderie presque prétentieuse ? — L'iris gris verdâtre de l'Homme de Lorenzo Lotto est plus lumineux que la lampe qui se cache derrière le somptueux damas blanc sur lequel se découpe son fier visage ; c'est avec la douceur d'une perle que la cornée de la *Femme au turban* de Vermeer reflète la lumière du jour, et le regard de la Liseuse de Derain est lourd de rêves (*La tasse de thé*). Chassériau nous révèle les grands yeux mystiques de Lacordaire ; et si aucun des peintres mineurs qui ont portraituré Spinoza ne s'accorde avec les autres sur ses traits, tous prêtent à ses yeux sombres le même regard profond, que l'on sent ouvert sur la contemplation de l'infini ⁽¹⁾.

Le public qui visite les Musées admire l'art des auteurs de ces portraits, dont les regards le suivent à travers les salles ⁽²⁾, et y voit une sorte de magie ; l'idée apparaît en bien des pays : « On raconte, écrit M. Deonna, qu'un peintre chinois savait donner aux figures qu'il peignait une telle intensité d'expression, qu'il n'osait achever de leur prêter vie en leur peignant des yeux, de peur de les voir s'animer et sortir de la toile. Un autre peintre chinois laissait toujours ses dragons incomplets, et ne traçait pas leurs yeux. Un jour, défié par des incrédules, il indiqua d'un trait les prunelles de deux dragons sur une fresque. Mal lui en prit, les murs s'écroulèrent, et les créations du peintre, brusquement animées, s'envo-

(1) Voir l'iconographie du *Spinoza* de H. SÉROUYA, 2^e éd., 1947.

(2) Il faut noter dans beaucoup de portraits la différence d'expression des deux yeux, qui contribue à rendre plus vivant le regard.

lèrent dans les nuages » (1). On la retrouve chez Oscar Wilde, chez Poe, mais surtout chez Hoffmann : ce sont des yeux vivants qu'il faut à Coppélius pour parfaire l'automate de Spalanzani, dont le regard était fixe et mort. (*L'homme au sable.*)

* * *

Les mêmes problèmes se sont posés, de toute antiquité, aux sculpteurs. En Égypte, on considérait que le *ka* était incorporé à la statue funéraire à partir du moment où il avait été procédé à la cérémonie de l'Ouverture de la bouche et des yeux (2). Dans une telle ambiance, la parole du psalmiste n'apparaît plus comme une banalité ; « elles ont des yeux, et ne voient point » (sous-entendons : malgré la consécration dont elles ont été l'objet) (Ps. CXV, v. 15).

En Grèce, la tradition disait que les plus anciennes statues étaient privées d'yeux, de même qu'elles avaient les jambes jointes : c'est à Dédale qu'il appartint d'ouvrir leurs yeux et de délier leurs jambes, qu'il fallut enchaîner pour les empêcher de s'enfuir (3). De fait, les images primitives, où les paupières ne sont pas marquées, et les yeux à peine indiqués par une amande de marbre posée en saillie sur l'orbite, donnent une impression de cécité ; par contre, bientôt la plastique

(1) W. DEONNA, *Les yeux absents ou clos des statues de la Grèce primitive*, Revue des Études grecques, 1935, p. 240-241 ; *L'Expression des sentiments dans l'art grec*, p. 155.

(2) Alexandre MORET, *Mystères égyptiens*, p. 30, 297 ; WEYNANTS-RONDAY, *Les statues vivantes*, p. 175 sq. ; W. DEONNA, *Yeux absents ou clos*, p. 236.

(3) V. notre *Platon et l'Art de son temps*, p. 50 et App. VII, p. 88 sq. ; cf. W. DEONNA, *Dédale ou la statue de la Grèce archaïque*, I, p. 216 et II, p. 20. Dans la Grèce archaïque, la figuration des yeux a une valeur apotropaïque, comme semble l'indiquer l'habitude d'en dessiner à la proue des navires (v. P. M. DUVAL, *Du navire grec au navire romain*, Mélanges Picard, t. I, p. 345-346) et sur les coupes. Il existe sur les *Vases à yeux* un excellent mémoire de l'École du Louvre, encore inédit, de M. VILLARD ; nous en devons la communication à M. P. Devambez.

sut, non seulement dessiner les paupières, mais situer les yeux à leur place, en retrait sous l'arcade sourcilière. Les cils apparaissent sur les vases peints à la fin du ^{vi}^e siècle ; la couleur enfin vint compléter l'illusion : nous connaissons par Platon (qui la critique) l'habitude qu'avaient certains praticiens de colorer l'iris en rouge, pour cette raison que l'iris était la plus belle partie du corps, et le rouge la plus belle des couleurs ⁽¹⁾.

Ce sont là problèmes dont chaque débutant est amené à refaire la découverte. S'il est permis de citer un exemple personnel, je me rappelle qu'ayant entrepris de modeler en terre un profil de mon père en bas-relief, alors que j'étais encore enfant, je me suis trouvé arrêté par la difficulté de rendre le regard ; j'allai alors au Louvre pour voir comment procédaient David d'Angers et les Anciens, et je constatai que la prunelle était représentée tantôt par un creux, tantôt simplement par un cercle.

* *

Poètes, peintres, sculpteurs abordent ainsi l'étude du regard sans qu'aucun l'épuise : il reste bien des problèmes qui ne sont pas de leur ressort, et qui semblent devoir être du domaine du philosophe.

Or on a vite fait de constater que les philosophes, à quelques notables exceptions près ⁽²⁾, nous donnent très peu de choses à ce sujet, ce qui paraît surprenant, en ce temps surtout où ils se montrent si préoccupés de fonder sur l'analyse du concret une exploration de la dimension métaphysique ; d'y trouver, comme dit Jaspers, la clef d'une transcendance. Ne sommes-nous

(1) V. notre *Platon et l'art de son temps*, p. 3 et 4, ainsi que l'Appendice VII, où sont reproduits les passages des *Mémorables* dans lesquels Socrate insiste sur la valeur expressive des yeux et du regard pour qui veut représenter l'âme d'un modèle (p. 81-82). Cf. Fougères, *Socrate critique d'art*, p. 20.

(2) Voir les remarquables analyses de J. P. SARTRE (*L'Être et le Néant*, p. 310 et suiv.).

pas précisément ici aux limites qui séparent un monde de l'autre — au point de jonction de ce qu'on appelle l'âme et le corps ?

Platon, lui, était sensible à ce que nous pouvons bien appeler le mystère du regard. Plusieurs textes en font foi : d'abord le passage si curieux du premier *Alcibiade* que nous avons cité en épigraphe. Socrate y propose à son interlocuteur d'appliquer le « Connais-toi toi-même » à l'œil, et lui fait remarquer « qu'en portant son regard sur l'œil de quelqu'un, on voit son propre visage se refléter dans l'organe visuel de celui qui nous fait face, comme si c'était un miroir : n'est-ce pas dans ce que nous appelons précisément la pupille [κόρην, littéralement la poupée] qu'il y a ainsi une image de celui qui regarde ? — C'est la vérité. — Donc, si un œil contemplait un œil et dirigeait son regard sur ce qu'il y a de meilleur en lui, cette pupille par laquelle il voit, voilà dans quelles conditions l'œil se verrait lui-même » (1). — Puis cette page de la fin du livre VI de la *République* (507 c), où Platon insiste sur le caractère exceptionnel de la vue par rapport à tous les autres sens ; et les passages du *Ménon* (76) (2), du *Théétète* (153) et du *Timée* (68), qui contiennent une théorie de la vision. Mais ces derniers textes visent à construire une théorie physique plus qu'une philosophie du regard. Et il semble qu'à travers les siècles, ses successeurs aient toujours été plus préoccupés par l'étude de la lumière et de la vision en général que par l'analyse des problèmes

(1) *Premier Alcibiade*, p. 133 a, traduction ROBIN légèrement modifiée (édition de la Pléiade, t. I, p. 246). On sait que l'authenticité du dialogue est contestée ; mais l'auteur de la plus récente étude dont il ait été l'objet conclut que « l'*Alcibiade* a été écrit sous l'inspiration de Platon, vers l'époque de la composition des *Lois*, et peut-être même revisé par lui » (E. DE STRYCKER, *Platonica*, I, dans les *Études classiques* de 1942, t. XI, et ap. J. BIDEZ, *Eos ou Platon et l'Orient*, 1945, p. 121). Il se trouve d'ailleurs un passage analogue dans le *Charmide*, 168 e 7.

(2) V. l'étude de Mme GRIMAL, *Une définition « tragique » de la couleur dans le Ménon*, *Revue des Études grecques*, 1942, t. LV, p. 259-261. Sur certaines conceptions antérieures, v. W. J. VERDENIUS, *Empedocles, Doctrine of Sight*, *Studia Vollgraff*, Amsterdam, 1948, p. 155-164.

que pose le regard en tant que prise de contact avec l'Autre, qu'il s'agisse de Plotin ⁽¹⁾ et des métaphysiques de la lumière, de Witelo et des perspectivistes, de l'optique cartésienne, de la théorie berkeleyenne de la vision, ou enfin de l'étude bergsonienne de la structure de l'œil dans l'*Évolution créatrice*.

L'étude philosophique que nous préconisons suppose bien entendu la connaissance de l'optique tout comme celle de la psycho-physiologie de la vision, sans oublier les phénomènes du daltonisme et la curieuse expérience de l'optogramme ⁽²⁾. Le philosophe ne doit ignorer ni les travaux d'A. de Gramont ⁽³⁾, ni ceux de Mlle Dejean ⁽⁴⁾. Anatomie et pathologie ont également beaucoup à lui apprendre : il faut qu'il sache ce que signifient mydriase ⁽⁵⁾ et myosis ⁽⁶⁾, fût-ce pour apprécier la manière dont les peintres rendent le regard de leurs modèles ; et il pourrait commettre bien des erreurs d'interprétation s'il n'avait entendu parler ni du syndrome de Claude Bernard-Horner ⁽⁷⁾, ni du signe d'Argyll-Robertson, qui associe si curieusement l'abolition complète du réflexe pupillaire à la lumière avec la

(1) Voir pourtant l'index analytique de l'édition des *Ennéades* de M. É. BRÉHIER, aux mots Lumière, Lyncée, Vision. Voir aussi le § 3 du *Traité Du Beau* (I, 6) sur l'éclat lumineux du regard vertueux ; cf. M. de GANDILLAC, *Sagesse de Plotin*, 1952, p. 57.

(2) V. par exemple, le *Traité de Physiologie* de E. GLEY, t. II, p. 915 (nous avons sous les yeux la 5^e édition, 1920).

(3) *Problèmes de la vision*.

(4) *La perception visuelle*. Cf., l'étude de M. A. TOURNAY sur *La fixation attentive du regard et ses dérèglements*, *Journal de Psychologie*, 1947, p. 258-280).

(5) « Dilatation anormale de la pupille avec immobilité de l'iris (paralyse du sphincter) ou avec conservation des réflexes (spasme du dilateur). » (GARNIER, DELAMARE, *Dictionnaire des termes techniques de médecine*, s. v., p. 553.)

(6) « Rétrécissement permanent avec immobilité plus ou moins complète de la pupille, provenant d'un trouble de l'innervation de l'iris. » (*Ibid.*, p. 561.)

(7) « L'association du myosis avec le retrait du globe oculaire (*énophtalmie*) et la diminution de la fente palpébrale constituent le syndrome de Claude-Bernard-Horner, lié à une lésion du sympathique cervical (premier segment dorsal médullaire). » (P. RIMBAUD, *Précis de sémiologie médicale élémentaire*, p. 132.)

conservation du réflexe à l'accommodation, et qui témoigne d'une atteinte syphilitique (1).

Mais tout ceci encore ne constitue qu'une étude préliminaire, qui à elle seule ne saurait suffire.

Le philosophe pourrait distinguer d'abord le regard porté sur les choses et le regard porté sur les hommes : « Quand vous m'avez rendu la vue, fait dire André Gide à Gertrude, la jeune aveugle opérée de la *Symphonie pastorale*, mes yeux se sont ouverts sur un monde plus beau que je n'avais rêvé qu'il pût être... mais non plus je n'imaginai pas si soucieux le front des hommes » (p. 141).

Comment le philosophe ne considérerait-il pas d'abord dans le regard ce prolongement d'apparence immatérielle qui le relie à toutes choses comme le bâton d'aveugle dont parlaient Plotin et Descartes ; qui balaie l'immensité comme le pinceau d'un phare ; antenne éthérée qui nous fait toucher jusqu'aux étoiles ? Contact à distance, et pourtant contact immédiat, toujours désireux de pénétrer plus avant, plus profond dans les choses, jusqu'à leur structure intime — comme Lyncée (2) : ὄψις γὰρ ἀδήλων τὰ φαινόμενα (3). Il nous donne les contours, les formes, les couleurs — il nous donne tout, et ne nous donne rien si l'esprit n'est pas ouvert, et actif : *e cosa mental*, pour reprendre le mot de Léonard sur la peinture.

*Il dépend de celui qui passe
Que je sois tombe ou trésor :
Ami, n'entre pas sans désir*

dit justement Valéry, au fronton du Palais de Chaillot. Delacroix expliqua un jour à Andrieux comment Véro-

(1) *Ibid.*

(2) V. notre essai sur *Lyncée et l'anatomie*, plus haut, p. 83.

(3) Sur ce mot d'Anaxagore (les apparences sont vision de ce qui est caché), v. notre *Essai sur la formation de la pensée grecque*, p. 317, n. 8 (et p. 318).

nèse lui avait révélé le secret des contrastes lumineux : il avait en effet compris ce secret en contemplant le collet orangé du serviteur qui figure à gauche dans les *Noces de Cana*, collet dont la couleur paraît plus vive parce qu'il est « bordé d'un vert franc sur lequel contrastent dans l'ombre un orangé plus sombre et une partie de terre de Sienne » (1). La leçon était offerte à tous ; mais il fallait être Delacroix pour la lire.

Bergson a noté comment Robert Houdin apprit à son fils à « saisir d'un seul coup d'œil, dans une salle de spectacle, tous les objets portés sur eux par tous les assistants » (2), de manière à pouvoir simuler ensuite la seconde vue, un bandeau sur les yeux : « Nous passions, mon fils et moi, assez rapidement devant un magasin de jouets d'enfants, ou tout autre, qui était garni de marchandises variées, et nous y jetions un regard attentif. A quelques pas de là, nous tirions de notre poche un crayon et du papier, et nous luttions séparément à qui décrirait un plus grand nombre d'objets que nous avions pu saisir au passage... Il arrivait souvent à mon fils d'inscrire une quarantaine d'objets » (3).

On sait combien est difficile la formation des observateurs : nous ne voyons que ce qui nous intéresse, cela seul attire notre regard, et il s'en faut que savoir voir soit donné à tous. « Ceux qui ont des yeux sont ceux qui ne savent pas regarder », dit encore Gide (4). Savoir regarder : c'est tout le secret de l'invention scientifique, du diagnostic-éclair des grands cliniciens (5), du « coup d'œil » des vrais stratèges ; et nous comprenons ainsi que le langage de la connaissance emprunte au regard

(1) Michel DRUCKER, *Renoir*, p. 108 b. « On sait, poursuit Drucker, que certaines inexactitudes des lois de Chevreul sur le rapport des couleurs se trouvent expliquées par le choix des nuances qu'a fait l'auteur du *Sardanapale*. »

(2) *L'énergie spirituelle*, p. 167-168.

(3) R. HOUDIN, *Confidences*, t. I, p. 8 (ap. BERGSON, l. c.).

(4) *La symphonie pastorale*, p. 92.

(5) V. l'article du P^r DUCUING sur le *Diagnostic*, *Revue Philosophique*, 1948.

toutes les métaphores qu'il ne tire pas de l'activité de la main.

Mais c'est lorsque le regard croise un autre regard qu'il atteint sa plus haute valeur, comme l'a noté Platon dans le texte que nous citons plus haut. Regard des animaux, et ceci pose aussi de passionnants problèmes (à commencer par celui de la fascination, qui préoccupait déjà Bacon, héritier d'une longue tradition). Mais surtout regards humains, dont nous sentons le poids indéfinissable lorsqu'ils s'attachent à nous, même si nous avons le dos tourné.

C'est par le regard avant tout que nous connaissons autrui. La voix par son timbre, par ses inflexions, nous révèle bien des nuances de sentiment ou d'émotion ; mais combien plus nous en découvre la vue, qui nous fait connaître toutes les altérations des traits, et surtout le regard lui-même, plus expressif à lui seul que tous les autres moyens de se manifester ; capable de tout dire en silence, même si le reste du visage est dissimulé par un loup ou un tcharchaf ! Sous le masque du professionnel, le regard atteint l'homme : le regard ne se costume pas, il se déguise difficilement, et c'est bien pourquoi Goethe détestait les lunettes. C'est seulement en le dissimulant qu'on peut se rendre vraiment méconnaissable ; et l'on vit Jean Cavaillès, pour donner le change à ceux qui le traquaient, cacher en riant son clair regard sous des verres de couleur sombre.

Rien ne nous révèle aussi bien la personnalité, les intentions secrètes. C'est par ses yeux pers qu'Homère définit Athéna, et Héra, par son regard bovin. « Oh ! si vous aviez vu ses yeux verts, vous l'auriez condamné comme moi ! », disait, en parlant de Robespierre, l'ancien conventionnel Merlin, un jour qu'il évoquait ses souvenirs du 9 Thermidor ⁽¹⁾.

(1) Cité par M. G.-Jean REYBAZ dans *Le Monde* du 13 février 1948 (p. 3, col. 5).

Regards francs et regards voilés, regards aimants et regards de bravade ; regards durs, et bons regards ouverts, qui nous soutiennent comme un constant encouragement ; regards espiègles, pétillants, malicieux ou narquois ; regards joyeux, et douloureux regards angoissés ; regards extatiques ; regards humides d'adolescentes ⁽¹⁾, regards perçants des gens d'expérience, regards lumineux de vieillards candides :

*Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.*

Œillades et clins d'œil provocants ; regards troubles aussi et regards trompeurs, qui cachent leur perversité sous des dehors naïfs. Regards ardents, veloutés, dont le kohl souligne la caresse. Regards qui démentent les paroles et regards qui les confirment. Regards « sartriens », qui réduisent en choses ceux qu'ils regardent. Regards indiscrets, scrutateurs, jaloux ; regards froids, incrédules, butés, fermés, hostiles ; ou regards attentifs, confiants, pleins de chaleur et d'intelligente sympathie nous offrent une ample matière d'étude : poètes et peintres nous aident à les comprendre, à interpréter l'infinie richesse de l'expérience quotidienne.

C'est un éclair du regard qui décèle la compréhension chez l'auditeur ; et plus peut-être encore que la voix c'est l'art de capter, d'embrasser en un faisceau le regard d'auditeurs multiples, de l'interpréter, de le dominer, qui fait la « psychagogie » du grand orateur, tout comme il contribue au don du commandement ⁽²⁾ : le défilé, en temps de guerre, est plus qu'une simple parade, s'il permet de sonder les regards, et de les unir.

(1) C'est ce regard humide, chanté par Ibycos et Sappho, qu'a su rendre Praxitèle (v. Ch. PICARD, *Manuel d'Archéologie*, III, 2, p. 442, n. 4 et 456, n. 2).

(2) « Être un de ceux auxquels les hommes croient », écrivait LIAUTEY, et il ajoutait aussitôt : « dans les yeux desquels des milliers d'yeux cherchent l'ordre ».

Art inné, spontané, qui ne s'analyse ni ne se décompose. Regards intéressés et regards analytiques ne parviennent pas à cette saisie d'autrui que donnent l'oubli de soi et l'intuition globale : *intueri* ! Du moment où je remarque que ton iris est couleur d'aigue marine ou de violettes, je ne vois plus ton regard, et c'est pourquoi Baudelaire ne savait pas si l'œil mystérieux était bleu, gris ou vert : quand Antoine vit dans les yeux de Cléopâtre,

*étoilés de points d'or,
Toute une mer immense où fuyaient des galères,*

ce n'est plus elle qu'il regardait, il contemplait son propre destin — l'image de soi dénoncée par Platon. Mais c'est dans les yeux de Béatrice que Dante au Paradis voit d'abord le reflet des splendeurs suprêmes :

*Come in lo specchio fiamma di doppiero
Vede colui che se n'alluma dietro
Prima che l'abbia in vista od in pensiero...
Così la mia memoria si ricorda
Ch'io feci, riguardando ne' belli occhi
Onde, a pigliarmi, fece Amor la corda (1).*

(1) XXVIII, t. 2 et 4. M. P. Kucharski nous signale XVIII, t. 3-7 ; voir surtout les deux derniers tercets, dont la fin d'ailleurs ne manque pas de préciosité :

*...Fin che'l piacere eterno, che, diretto,
Raggiava in Beatrice, dal bel viso
Mi contentava col secondo aspetto,
Vicendo me col lume d'un sorriso,
Ella mi disse : — « Volgiti, e ascolta :
Che non pur ne'miei occhi e paradiso. » —*

Il n'est pas possible de faire ici tout les rapprochements de textes qu'exigerait une étude plus approfondie des divers aspects que prend cette idée chez Dante selon qu'il passe de la « voie illuminative » à la « voie unitive ». — Il convient de signaler également les vues de M. Paul CLAUDEL, sur lesquelles notre attention a été attirée alors que le présent essai était déjà à l'impression (*Présence et Prophétie*, p. 74 et suiv.).

« Les visages humains, écrivait Carlyle en 1843, échangent des regards découragés, où ne se lisent ni l'accord, ni l'honnêteté. » Faire qu'un jour vienne où se croisent plus de regards heureux et bienveillants, n'est-ce point là résumer d'un mot l'enseignement des sciences humaines et de la philosophie ?

Cependant, poètes et philosophes se bercent du même irrépressible espoir :

*Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.*

NOTE

Parmi les essais recueillis dans ce volume, sont inédits les n^{os} 1, 5, 7, 9, 12, 14 et 23 ; de brefs résumés du n^o 1 ont paru dans *La Revue philosophique*, 1945, p. 156 (avec M. A. Béra) et dans les *Annales du Centre universitaire Méditerranéen de Nice*, t. II, 1947-1948, p. 286 ; les n^{os} 1 et 4 ont fait l'objet de communications à l'Académie des Sciences morales et politiques (29 oct. 1945 et 23 juin 1947) ; le n^o 7, de deux causeries à la Radio éducative ; le n^o 14, d'une communication au 1^{er} Congrès d'Archéo-civilisation, Paris, décembre 1948. Ont été antérieurement publiés : dans *La Revue philosophique*, les n^{os} 2 (juillet-sept. 1946, p. 343), 19 (avril-juin 1946, p. 226) et 20 (janvier-mars 1947, p. 86) ; — dans *Le Journal de Psychologie*, les n^{os} 4 (avril-juin 1947, p. 169), 16 (janvier-mars 1949, p. 27), 17 (nov.-déc. 1949, p. 121), 24 (1946, p. 121) et 25 (avril-juin 1948, p. 184) ; — dans *Les Cahiers internationaux de Sociologie*, les n^{os} 21 (t. I, 1946, p. 172) et 22 (t. IV, 1948, p. 172) ; — dans *La Revue de Filmologie*, les n^{os} 10 (oct. 1948, p. 335) et 11 (sept.-oct. 1947, p. 183) ; — dans *Plaisir de France*, le n^o 3 (février-mars 1949, p. 37-40) ; — dans *Les Études philosophiques* (janvier-mars 1947, p. 11) le n^o 6 ; — dans *La Revue de Métaphysique et de Morale*, le n^o 8 (oct. 1946, p. 335) ; — dans *La Revue d'Esthétique* le n^o 13 (juillet-sept. 1948, p. 306) ; — dans *Les Mélanges Picard* (t. II, p. 958) le n^o 15 ; — dans *La Revue des Études grecques* (t. LIX-LX, 1946-1947, p. 46), le n^o 18.

Nous adressons nos vifs remerciements aux directeurs et éditeurs qui ont bien voulu nous autoriser à les reproduire ici.

TABLEAU DES PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

- A. J. A. : *American Journal of archaeology.*
B. C. H. : *Bulletin de Correspondance hellénique.*
Diels : H. DIELS *Die fragmente der Vorsokratiker*, 4^e éd., Berlin, 1922.
I. L. N. : *The illustrated London News.*
R. A. : *Revue archéologique.*
R. E. A. : *Revue des Études anciennes.*
R. E. G. : *Revue des Études grecques.*
R. E. J. : *Revue des Études juives.*
R. H. R. : *Revue d'Histoire des Religions.*
R. M. M. : *Revue de Métaphysique et de Morale.*
R. philol. : *Revue de Philologie.*
T. M. : *Toulouse médical.*

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
--------------------	---

LIVRE I

LE MERVEILLEUX, L'AFFECTIVITÉ ET LES IMAGES

I. — Psychologie du Merveilleux	11
II. — Le thème de l'enfant perdu dans les « Chants d'Innocence et d'Expérience » de Blake	46
III. — Les poupées, les enfants et les hommes	54
IV. — Le thème de Gulliver et le postulat de Laplace ..	59
V. — Ostéologie et imagination (réflexions sur un humérus)	79
VI. — Le thème de Lyncée et l'anatomie	83
VII. — Thèmes animaliers de l'imagination	89
VIII. — Perdita, la nature et l'art	96
IX. — Ce que nous apprend une promenade d'hiver au parc de Versailles	100
X. — Images et abstractions filmiques	103
XI. — Remarques sur quelques procédés de passage du merveilleux au réel	107
XII. — Jeux des images captives	112
XIV. — Sur quelques airs anciens de Debussy	119

LIVRE II

L'IMAGINATION PLATONICIENNE ET LE RÉEL

XIV. — Le fil d'Ariane	125
XV. — Le joug du Bien, les liens de la Nécessité, et la fonction d'Hestia.....	129
XVI. — Imagination et science des cristaux, ou platonisme et minéralogie	141
XVII. — Platon et l'idée d'exploration pharmaco-dynamique	150
XVIII. — Platon et l'activité politique de l'Académie....	155

LIVRE III

DU GESTE ET DU REGARD

XIX. — Tailler et recoudre (sur la psychologie de la bipartition, de la division et de l'opposition).	165
XX. — Sur un cas de tripartition : la distinction des trois classes des chemins de fer français.....	170
XXI. — Xavier Bichat et la théorie de la prééminence de la main droite.....	176
XXII. — Platon et la prééminence de la main droite.....	182
XXIII. — Chirurgiens et philosophes.....	188
XXIV. — Notes sur certains aspects de la psychologie du costume.....	197
XXV. — Remarques sur le regard	201

PB-3957-1
5-11

118778

BF
775
S35

118778

Schuhl, Pierre Maxime
Le merveilleux.

DATE DUE	BORROWER'S NAME

Schuhl
Le merveilleux.

THEOLOGY LIBRARY
SCHOOL OF THEOLOGY AT CLAREMONT
CLAREMONT, CALIFORNIA



PRINTED IN U.S.A.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

— Dirigée par Paul GAULTIER, de l'Institut —

Emmanuel AEGERTER. Le mysticisme.

ALAJOUANINE, BEZANÇON, BOIVIN, CHIRAY, HUGUENIN, LAUBRY, LEMIERRE, PASTEUR, VALLERY-RADOT, SEZARY, TREFOUEL. Ce que la France a apporté à la médecine depuis le début du XX^e siècle.

Henri ARDANT. Les crises économiques.

Pierre AUGER. L'homme microscopique.

Daniel BARBIER. Les atmosphères stellaires.

Léon BERTRAND, de l'Institut. Histoire géologique du sol français. *Illustré* (2 vol.) :

I. Les matériaux et les types structuraux du sous-sol.

II. Le plan architectural et l'édification de nos grandes régions géologiques.

A. BINET. Les idées modernes sur les enfants.

Léon BINET, Noël BERNARD, DUJARRIC de la RIVIERE, GASTINEL, LACASSAGNE, LEMIERRE, MOLLARET, PASTEUR, VALLERY-RADOT, Charles RICHET, SENEQUE. Les grandes découvertes françaises en biologie médicale.

Maurice BLONDEL. Lutte pour la civilisation et philosophie de la paix.

Jules BORDET, de l'Institut, Prix Nobel. Infection et immunité.

Emile BOREL, de l'Institut. L'évolution de la mécanique.

Henri BOUCHET. Introduction à la philosophie de l'individu.

Louis BOUNOURE. Reproduction sexuelle et histoire naturelle du sexe.

— Hérité et physiologie du sexe.

A. BOUTARIC. Au seuil de l'ère atomique.

E. BOUTROUX. Science et religion dans la philosophie contemporaine.

René BOUVIER. Les migrations végétales.

— Le caoutchouc.

Emile BREHIER, de l'Institut. Transformation de la philosophie française 1900-1950.

Louis de BROGLIE, de l'Académie française et de l'Acad. des Sciences, Prix Nobel. La physique nouvelle et les Quanta. (Prix Kalinga, 1952.)

Maurice de BROGLIE, de l'Académie française, de l'Acad. des Sciences et de l'Acad. de Médecine. Atomes, radio-activité et transmutations. *Illustré*.

Professeur CHAMPY, de l'Académie de Médecine. La vie cellulaire.

Dr Paul CHAUCHARD. Le sommeil et les états de sommeil.

Jacques CHEVALIER. La vie morale et l'au-delà.

Jean CHEVALIER. L'organisation du travail.

Dr Ed. CLAPARÈDE. Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers ?

E. COLERUS. De Pythagore à Hilbert.

— De la table de multiplication à l'intégrale. *Illustré*.

Henri COLIN, de l'Institut. La chimie des plantes. *Illustré*.

Alexandre DAUVILLIER, Professeur au Collège de France. La physique cosmique.

Albert DAUZAT. La géographie linguistique.

— La philosophie du langage.

Albert DEMOLON, de l'Institut. L'évolution scientifique et l'agriculture française. *Illustré*.

André DOGNON. Biologie et médecine devant la science exacte.

Voir au verso